L'étymologie des mots commencant par f est obscurcie par le fait que lat. f admet des origines multiples, à savoir, pour n'envisager que des exemples sûrs :

bh : terō.

dh : v. fēcundus.

gwh : v. formus.

ghov : V. ferus. dhev : v. fores.

s dans sr : frigus.

m- par dissimilation : v. formica, et peut-être dans *mr-: v. fremo (et cf. hibernus); *ml-: v. flaccus.

gh- devant u : v. fundō.

Un phonème d'une langue inconnue dans des mots d'emprunt : v. ficus.

En revanche, f ne représente φ dans aucun emprunt ancien au grec; fūr ne peut sortir du gr. φώρ que par un intermédiaire, peut-être étrusque : mais v. persona.

Dans ces conditions, les rapprochements ne peuvent passer pour établis que là où les éléments communs autres que l'initiale sont nets. L'initiale n'enseigne presque rien.

faba. -ae (doublet dialectal falisque haba) f. : fève. Ancien, usuel. Panroman; M. L. 3117. Emprunté par le gr. : od6a, et l'irl. seib : passé en basque baba et en berbère bau.

Dérivés : fabātus (-a puls, F. 344, 10 : Fabātus sert aussi de cognômen); fabārius (fabāriae Kalendae, cf. Macr., Sat. 1, 2); fabālia et fabālia, -ium n. pl. ; tiges de fèves; fabāceus (-cius), M. L. 3118, et fabācia f. : purée de fèves (cf. focācia « fouace ») ; fabāginus (Caton), cf. oleaginus; fabātārium n. (tardif) : pot à fèves. Peut-être faut-il v rattacher le gentilice Fabius (Plin. 18, 10) et Fabūcius, -bācius, -bidius. Dérivés en -ulus : fabulus, -ī « fève » et « peau de la fève » ; fabūlis = fabālis, M. L. 3126; fabulonia, -ae = 50σκύαμος. Cf. aussi fabiolum = κερατίτις, Diosc. 4, 65 W; fabiola (bas latin); *exfabicare « écosser, vanner », M. L. 3006; v. aussi B. W. sous flageolet, La fève semble avoir joué un grand rôle dans l'alimentation des Romains, comme on le voit par les fabăriae Kalendae, calendes de juin, ainsi nommées parce qu'on y offrait aux dieux les premières fèves, et par le rôle de la fève dans les proverbes comme dans les rites et les superstitions populaires.

Cf. v. pruss. babo (fém.) et sl. bobu (s. bob. *boba; r. bob, bóba; etc.) masc.; même sens; on est tenté de poser un original *bhabo- féminin, terme de la langue populaire à vocalisme a et b intérieur (on ne peut admettre bh intérieur : le traitement de barba y contredit). Le rapport avec v. isl. baun, v. h. a. bona, etc., qui désigne la même plante, n'est pas clair : le b intérieur. peu courant en indo-européen, ne se retrouve pas dans ce mot germanique. Mot de la langue de civilisation du

nord-ouest de l'Europe, comme se- « semer » (v. seroli

faber, -bri m. (gén. pl. fabrum) : 1º ouvrier quis vaille les corps durs (métaux, pierre, bois, ivoire faconnier. Le sens est généralement précisé par una thète : f. aerārius, ferrārius, tignārius, etc., ou sim ment par le contexte : Plt., Cap. 1027, eamus inim arcessatur faber, ut istas compedis tibi adimam Di le plus souvent un ouvrier en bois (charpentier, m sier) ou en fer (forgeron). C'est avec ce sens de ron » et de « forge » que faber et fabrica ont sum dans la plupart des langues romanes. M. L. 3120.313 Il y a aussi un emploi adjectif bien moins frequer faber, -bra, -brum : travaillé; puis fabre « de n

d'ouvrier » (et affabré, puis affaber (Gloss.), înfabr L'emploi adjectif n'est pas attesté avant Ovide, m

tabre est dans Plaute.

Dérivés : fabrica f. (ancien adjectif substantisi Pline, 16, 225, emploie encore fabricae artis, cl. Di 33. 7. 19) : 1º métier, travail d'une matière (abstra et concret), objet fabriqué; 2º atelier, particulian ment « forge », bâtiment; dénominatif fabrica fabricor, d'après operor?); perfabrico : travailler ger (sens propre et figuré), et ses dérivés, fabrical -tor, etc., M. L. 3122; fabrīlis : « d'ouvrier , etc. d forge », -is fūmus, M. L. 3123; fabricius, -cent (tardifs); fabrio, -is (Ven. Fort.). Cf. encore les com posés fabrēfacio, fabrificātio (Tert.) et les noms propre Fabricius, -ciānus, Fabrāteria, Faberius, -iānus

A moins qu'on n'explique arm, darbin « forgeron par un ancien *dhabhr-, ce qui est possible, lat. falle n'a pas de correspondant exact avec son sens (le pe faber est emprunté au latin). On a aussi rapproché groupe de got. ga-daban « πρέπειν », v. isl. daina ci renforcer », lit. dabà « nature, caractère », pol. doba «m ment favorable », v. sl. po-dobiti « adapter, rendre co venable », v. sl. dobrŭ « ἀγαθός., καλός » et doblit « δρά τος, δόκιμος ». — Le p germanique, ancien b, de v a. taphar « brave » ne concorde pas avec le b de daba - En somme, étymologie trouble. Du reste, les mol relatifs à la métallurgie ne sont pas clairs pour la plu part et l'extension en est médiocre. V. ferrum.

faber, -bri m. : dorée (poisson). Cf. Colum. 8, 16, faber qui et in nostro Gadium municipio generosissimo piscibus adnumeratur, eumque prisca consuetudine zaeu (= ζαΐον) appellamus; et Plin. 9. 68. Même mot q faber; la dorée s'appelle aussi « le forgeron », probable ment par suite de l'aspect enfumé que ce poisson pre sente par places.

fabeus, fabea : v. faueus, sous faueō.

fābula, fābella : v. for, fārī.

faccilo (facil(l)o), -as, -are: crier (de la grive). Suet

Anth. Forme peu sûre (cf. cac(a)illō?). On dit aussi tru-

cilo soccito. recollatio, -onis f. : desséchement des plantes. Latifaccusario, con deformée de σφακελισμός (Ital.).

facesso : v. facio.

factus, -a, -um : 1º élégant, bien fait, etc. Cf. Quint. 1800100, -, non tantum circa ridicula opinor con-6,3720, parties ineque enim diceret Horatius facetum carminis phus (S. 1, 10, 44) natura concessum esse Vergilio. Deenus (D. 1, and magis et excultae cuiusdam elegantiae appellajonem puto ; 20 spirituel, plaisant, cf. facētē surtout frequent dans facētē dictum.

Racetus se dit des personnes comme des choses et des abiets concrets comme des opérations de l'esprit : cf. par exemple, Plt., Mi. 147, facetis fabricis et doctis dolis: Mo. 43, facetis... uictibus (toutefois, cet emploi est rare). Pour les Latins, en effet, l'adjectif dérive de facio. M. Don., Eu. 427, facetus est qui facit uerbis quod uult: at la figura etymologica de Plt., As. 350, extemplo facio me facetum et magnificum uirum; St. 656, fecisti faceus, et Ep. 412, facete fecit. Mais la dérivation facetus de facio est sans exemple, et la glose : faces dicebant antiqui ut fides, P. F. 77, 19, semble une création de grammoirien pour expliquer facetus. Le cas de parens en face de pario et de sententia en face de sentio, qu'a invoqué Muller Jzn, Museum, 1933, col. 288, est autre, Facetus rannelle le type acētus, uegētus (de aceō, uegeō), etc. Sur l'explication par un dérivé de fax, v. ce mot. Ancien. usuel; non roman. Pas d'étymologie.

Dérivés et composés : facētia (usité surtout au pl. facetiae; cf. Thes. VI 40, 33 sqq.; un exemple des Plt., St. 729) : élégance(s) ; trait(s) d'esprit ; facētō. As et facetior (rares et tardifs, Sid., Ven. Fort.); inficius, presque uniquement employé dans la litote haud (non) inficetus « non sans esprit »; perfacetus.

faciës : v. le suivant.

fació. -is, féci, fáctum, facere : verbe italique ; osq. fakijad, ombr. façia, volsque façia «faciat », osq. fefacust, ombr. fakust « fēcerit », prenestin fhefhaked « fēdt. Le prénestin et l'osque ont un parfait à redoublement, en face de la forme à alternance du latin fēcī (cf. gr. ε-θηκα), qui, sous la forme feced, figure déjà sur le vase de Duenos; l'ombr. facust a sans doute perdu un redoublement. Impératif présent fac, de *faci, comme die, de *dice (à côté de face, Catulle, etc.); anciennes formes en -s, faxo, faxim (dont une forme de passif faxitur, ap. T.-L. 22, 10, 6). Les temps de l'infectum du pasil sont empruntés à un verbe actif d'aspect duratif signifiant proprement « devenir » : fiō, fierī (archaïque |ure (?), fieri), fiēbam, fiam (pas de participe présent), qu'on retrouve dans osque fiiet « flunt » et dont quelques formes sont conservées en roumain et dans certains dialectes italiens, M. L. 3288. La signification passive don-166 à ce verbe a amené la création de quelques formes passives, comme fierī (d'emploi normal) et fîtur, fiēbantur (rares et archaïques, cf. Thes. VI 84, 80 sqq.; un exemple de fitum est est resté dans Liv. Andr., Od. 30). Du reste, l'analogie a amené la création de quelques formes passives du type faciātur (Titinius, Com. 97), d Thes. VI 83, 1 sqq.; et les composés de fació ont à lépoque classique leur passif en ficior : adficior, conficior, tandis que l'époque archaïque connaît encore des formes en -fio : confit, defit (repris par Vg. et sur lequel Plt. a fait superfit), interfieri, formes qui sont demeurées dans les composés du type calefio. Composés en -ficio : ad-, con-ficio, etc.

Le verbe appartient à une racine qui signifiait « mettre, placer, poser » (πθέναι), ou, dans l'emploi absolu, « se mettre, se placer ». Le sens ancien est « poser, placer »; le passage au sens de « faire » a dû se faire par des emplois techniques : cf. en gr. ev δ'ετίθει νειόν, Il. 18, 541 : là-dessus (sur le bouclier d'Achille) il posa (c'est-àdire « il représenta, il exécuta ») un champ nouvellement défriché; δόρπου... οίον... Εμελλε θησέμεναι, Od. 20. 394 : le repas qu'il devait placer (c'est-à-dire « dresser » et « préparer »); sacrum facere (v. sacerdos) « placer (sur l'autel) un sacrifice ». d'où « faire un sacrifice » : v. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 252. Le sens de « poser, placer » apparaît encore nettement en latin dans le simple et surtout dans ses composés et dérivés. Dans le simple, dans des expressions comme facere magni, nihili « poser comme étant de grande, de nulle valeur » (cf. μουσικής τίθης τους λόγους, Plat., Resp. 376 e, et πολλοῦ ποιεῖσθαι); facere nomen alicui (comme indere nomen alicui, ονομα θείναι τινι, Od. 19, 403); f. modum irae; dicendi finem f.; f. multam; f. aliquem regem « poser quelqu'un comme roi » (cf. θεῖναί τινα αίγμητήν, Il. 1, 290); fac, quaeso, qui ego sum, esse te « pose que c'est toi qui es moi », Cic., Fam. 7, 23, 1 (cf. θωμεν δή τας πόλεις εν τῷ τότε χρόνω διαφθείρεσθαι, Plat., Leg. 677 c). Dans l'emploi absolu, facere cum aliquo, aduersus aliquem « se mettre avec, contre quelqu'un » (d'où factio, proprement a position », e. g. Plt., Trin. 452, cum uostra nostra non est aequa factio, sens constant dans Plaute, cf. plus bas); ce sens a été important dans le vocabulaire politique, cf. deficere. Le sens de « [se] placer » peut seul expliquer l'emploi pronominal ou absolu de se facere, ou facere (ce dernier, dans ce sens, attesté seulement à l'époque impériale; mais c'est une survivance d'un usage ancien) au sens de « se mettre en marche, se déplacer »; cf. le sens absolu du désidératif facessō « s'en aller » (à côté du sens transitif de « accomplir »). Dans les composés, le sens de « [se] placer » apparaît net dans praeficio « mettre en avant », pro-ficio « avancer » (et pro-fic-iscor « se mettre en route »), deficio « quitter (son poste), faire défaut », officio, etc. Cf. aussi facies, superficies. Toutefois, c'est le sens de « faire » qui est vivant, et c'est sur celui-la que se développent les emplois nouveaux du verbe; aussi la langue a-t-elle recouru à un autre verbe, pōnō (composé de *po-sinō), pour exprimer l'idée de « poser, placer ». Fació dans le sens de « faire » peut s'employer absolument ou avec un complément. Absolument, il a entre autres le sens de « être efficace » (et aussi « convenir à », cf. Thes. VI 122, 42 sqq.), e. g. chamaeleon facit ad difficultatem urinac, Plin. 22, 46 (cf. gr. ποιω); bene, belle facere « faire bien, aller bien ». Un autre sens, ancien, est le sens religieux de « faire un sacrifice », e. g. facere uitulā, Vg., B. 3, 77, et au passil cum pro populo fieret, Cic., Att. 1, 13, 3. L'ombrien emploie le même verbe, avec l'accusatif, cf. T. E. I a 3 tre buf fet u « tris bouēs facito » (= sacrificātō), d'où l'adjectif façefele, T. E. II b 9. Cf. l'emploi de ρέζω et de skr. káromi et le composé sacrufex (saccrdos). Le sacrifice est « l'acte »

par excellence. Sur le sens de « faire » se gressent de nombreux sens voisins : « causer, exciter », facere metum, moram; « exercer », argentāriam facere; « travailler », cf. auruſex, arti-, carni-fex, ōrātiō facta (cf. gr. δνόματα πεποιημένα). Du sens de « travailler » on passe au sens de « faire artissciellement », cf. factīcius. C'est du sens de « travailler » que dérivent des expressions comme facere barbam, capillōs, unguēs « faire la barbe, les cheveux, les ongles »; cf. f. aquam = aquārī, Thes. VI 89, 36 sag.

Faciō peut avoir pour complément une proposition infinitive: Varr., R. R. 3, 5, 3, desiderium marcescere facit uolucres (cf. κάμνειν με τηνδ' ἔθηκε την νόσον, Eur., Her. 990). Ainsi s'expliquent cal(e)faciō, ārēfaciō, etc., dont les éléments sont encore quelquefois séparés: facit are, Lucr. 6, 962; cf. Cat., Agr. 47, 157, ferue bene facito; Varr., R. R. 2, 9, consue quoque faciunt; 3, 4, excande me fecerunt cupiditate, et dans lesquels ārē-, feruĕ-, etc., doivent représenter d'anciens infinitifs en -ē, qui peuvent être abrégés par l'effet de la loi des mots iambigues.

En raison du sens vague de la racine, facio, comme notre verbe « faire », comme le gr. ποιείν, δράν, peut servir d'équivalent à un verbe de sens plus précis, précédemment exprimé ou non : Hor., S. 1, 1, 64, ne facias quod Vmmidius quidam « ne va pas faire comme un certain Ummidius » (proprement « ne te place pas dans la situation... »). Il peut s'employer en litote, comme substitut pudique de certaines expressions qu'on évite : ainsi facere = coire, Pétr. 87, 9, quare non facimus?, ou encore facere = cacare; cf. le fr. « faire ». Un sens plus vague encore apparaît à l'époque impériale dans des emplois impersonnels tels que St Aug., Serm. 25, 3, 3, numquam fecit tale frigus, numquam fecit tales aestus, et dans celui que nous révèle la glose uesperescit : sero facit. CGL V 335, 25 (à côté de sero fit, ibid. 253, 15), qui ont passé en français : « il n'a jamais fait un tel froid » ; « il fait sec »: « il se fait tard ».

Facere est représenté avec le sens de « faire » dans toutes les langues romanes, M. L. 3128; cf. aussi facienda, *facenda, 3129.

Fréquentatifs de faciō: *-factō, -ās?: non attesté, sauf dans les composés (af-fectō, cal(e)-, frīgē-, ol(e)-factō), en dehors d'un exemple unique dans un texte du ve siècle ap. J.-C. Cf. Explan in Donat. Gramm., IV 548, 21, inueniuntur quae de absolutis in frequentativa non transeunt, ut «facio». Neque enim «facto» dici potest, nisi composito verbo, ut est « calefacto». Le fréquentatif de faciō est : factiō, -ās; cf. Gell. 9, 6, 3, facio, factus [facil factito, et Thes. VI 139, 5 sqq. Factiō est attesté depuis Plaute, et il est demeuré classique. Et seul factiō a des dérivés attestés: factitātor, -tātiō, -tāmentum.

facessō, -is, -īuī, -ītum: désidératif de faciō, dont il a le sens transitif et le sens absolu: 1º chercher à faire (negōtium facessere, Cic., Verr. II 4, 142); s'empresser d'exécuter, Vg., Ae. 4, 295, imperio laeti parent ac iussa facessunt (imité d'Ennius, A. 59?); ou « faire venir, attirer », cf. Cic., Diu. in Caec. 45, ne innocenti periculum facessieris (-seris var.); 2º se mettre en route, s'en aller; e. g. Pacuvius, Trag. 326, facessite omnes hinc; Tac., A. 16, 34. Rare, bien qu'attesté depuis Ennius et Plaute iusqu'à Venant. Fort. et Ennodius. Pas de dérivés.

Nom racine et adjectifs : -fex, -ficis m. : nom racine

attesté seulement (cf. -dex, -spex) comme second terme dans les composés désignant des noms d'agent auru-, carni-, opi-, ponti-fex, etc., auxquels peuvent en respondre des noms neutres en -ficium: aedificium semble refaite sur officium, tiré lui-même de officia (loss semble refaite sur officium, tiré lui-même de officia (loss)

semble retatue sui oppose; il a un comparation ficus, second terme de composé; il a un comparation ficentior, un superlatif en ficentissimus (cf. dicus): beneficus, maleficus, magnificus, munique praeficus (cf. praefici), uenēficus, auxquels peuvent crespondre des noms féminins, marquant l'activité, enficentia: beneficentia, maleficentia (à côté du non neutre de l'acte beneficium, maleficium), magni, munificentia; et des verbes dénominatifs en ficō, foor: adficō, amplificō, sacrificō, grätificor, etc. Ce type de con posés en ficō, -ās a eu un grand développement, notamment dans la langue des chrétiens, qui ont multiples formes lources et qu'ils jugeaient expressives français les a conservées dans le type amplifier, etc.

*-ficāx, -ācis : efficāx, comme peruicāx (sans *un. cāx). Cf. P. S. Baecklund, Die lat. Bildungen auf -fez. Uppsala. 1914.

factus, -a, -um, souvent substantivé au n. factum, pl. facta: fait, acte; dicta et facta, benefacta, bonum factum, etc.; de là l'adverbe profectō « assurément ». Conservent britt. facth « cultivé ». L'adjectif factus « fait » a un contraire infectus « non fait », dont le neutre infectus s'emploie dans la langue grammaticale (Varron) pour désigner les temps du présent (qui marque l'action non achevée) par opposition aux temps du parfait, perfectum. Infectus est ancien et classique; mais, sauf quelque survivances dans la langue du droit (par exemple, infectū damnī comme indicta causa), il ne semble pas avois survécu dans la langue impériale, qui voit se développer imperfectus. L'homonymie avec infectus, de inficiō, avait des inconvénients.

De factus dérive factīcius (cf. emptus, emptīcius, etc. « qui non sponte fit », artificiel (s'oppose à nātium sponte nāscēns), cultivé, travaillé; par suite « créé de toutes pièces, inventé », ... genus... facticiorum deorum, Aug., loc. hept. 2, 138. S'emploie en grammaire pour traduire le gr. πεποτημένος. Μ. L. 3132; B. W. feitele.

facilis (ancien neutre facul, comme simul, procul, l' final tombant après l ou r, cf. animal, calcar) : adjectif en -ilis comme ag-, doc-, hab-ilis, etc., qui a le sens passif et le sens actif : 1º faisable, d'où « qui se laisse faire facile à faire »: 2º qui laisse faire, indulgent, e. g. Tér Hau. 217, facili me utetur patre. De là le double sens de facilitas. De facilis le substantif dérivé a deux formes une phonétique, facultās (cf. simultās), et une analog gique, facilitas, que la langue a différenciées dans l'usage; cf. P. F. 77, 6, facul antiqui dicebant, et faculter pro facile; unde facultas et difficulter uidentur dicta. Sed postea facilitas merum facta est, facultas rerum. Facultas « faculté, possibilité » peut s'employer au pluriel avec le sens concret de « ressources, facultés », comme le diminutif facultātula (-tāticula). De facilis : difficilis (difficul dans Varr.) et difficultas (pour la valeur privative du préfixe, cf. dit-tidens, dissimilis); perfacilis.

Il n'y a pas d'adjectif *facibilis, correspondant à l'ombrien facefele.

facies, ēi f.: façon, forme, aspect, Varr., L. L. 6, 78, proprio nomine dicitur facere a facie, qui rei quam faci

imponit faciem. Vt fictor cum dicit « fingo » figuram imsio cum dicit « facio » faciem imponit, et le chabilit. « di cium dicit » faciem imponit, et le chabilit. « di cium dicit » faciem imponit, et le chabilit » dicitur. Le mot est employé dans ce sens jusqu'à able dicitur. Le mot est employé dans ce sens jusqu'à able dicitur. Le mot est employé dans le sens de « façade », celle de figüra, il se spécialise dans le sens de « façade », celle de figüra, il se spécialise dans le sens de « façade », celle de figüra, et de « figure, face ». De là, dans la langue resilitum, et de « figure, face ». De là, dans la langue resilitum, et de « figure, face ». De là, dans la langue resilitum, et de nombreuses locutions analogues avec « poor « contra, du reste dérivées du grec (ad fadi, ante, contra, du reste dérivées du grec (ad fadi, ante, πρός πρόσωπον).

abi aa, απος πρός πρόσωπον).
ciem = προς πρόσωπον).
faciës est à faciō comme speciës à speciō, etc. Un doublet *facia est attesté par les langues romanes, M. L. 310; cl. glaciës et glacia. La glose facës est sans réalité; v. facētus.

Dérivés et composés : super-ficiës (-ficium, Lex Agr.) : surface (proprement « fait d'être placé au-des-sus ») ; aspect extérieur ; superficiārius (Sén.), -ciālis (Tert.).

faciāle n. (substantivé d'un adj. faciālis): mouchoir, faciāle n. (substantivé d'un adj. faciālis): mouchoir, facitergium n.: essuie-face. Mot feliglise; très tardif, comme manu-tergium.

Cf. aussi, sans doute, bifax, dīfax « δίχρωμος, διπρόσω-

facinus, -oris n.: acte (bon ou mauvais), action, cf. facinus, -oris n.: acte (bon ou mauvais), action, cf. farinus, -oris n.: acte (bon ou mauvais), action, cf. farv., Ae. 1, 51, bonum facinus et malum facinus dicimus... Dans la langue familière, « chose », comme negotium: mirum facinus (Plt.), Figura etymologica dans plt., Au. 587, hoc est serui facinus frugi, facere quod ego persequor. A l'époque classique, se prend souvent en mauvaise part; cf. Cic., Verr. 2, 5, 66, qui emploie en gradation facinus, scelus, parricidium; d'où facinorōsus esclerōsus. Cf. Reichenbecher, De uocum scelus facinus usu, Iena, 1913. Même suffixe que dans fē-nus

La formation, étant tirée de l'élément radical complexe fac- de faciō, ne peut passer pour indo-européenne; mais elle est parallèle à celle de av. varšna- « acte », en face de vərəzyeiti « il agit », et sans doute à celle de skr. hah. av. aēnō « acte violent ».

factio : reflète les deux sens de facere « faire » et « placer : 1º manière de faire, façon (rare; deux exemples dans Plt., Ba. 843 et Ru. 1371, quae haec factio est?: les autres exemples sont très tardifs), usité comme terme de droit, testamenti factio. Conservé dans le sens de clacon » par les langues romanes, M. L. 3133; 2º « position », e. g. Plt., Ci. 493, neque nos factione tanta quanta lu sumus « groupe sde gens appartenant au même métier ou au même parti], parti, faction, cabale ». Cf. P. F. 76, 23, factio et factiosus initio honesta uocabula erant : unde adhuc factiones histrionum et quadrigariorum... Modo autem nomine factionis seditio et arma uocantur. - Factio désigne spécialement le parti des nobles (par opposition à partes), e. g. Sall., Iu. 41, 6, nobilitas magis factione pollebat; aussi est-il souvent joint à opes, comme factiosus à diues, et désigne « le beau parti, le haut rang » légalement dans le sens de « parti matrimonial », comme dans fr. « c'est un beau parti »; cf. Plt., Au. 167, 226-227]. Du sens de « cabale » est parti le sens de « machination, tromperie, fourberie » que factio a pris dans la langue impériale ; cf. Thes. VI 134, 66. Diminutif : facfiuncula (Tert.).

En dehors de factio, les substantifs dérivés de facto, abstraits ou concrets, ne sont attestés que rarement et dans des sens techniques :

factor: au jeu de balle, le factor s'oppose au dator (Plt., Cu. 297); dans la fabrication de l'huile, Ca on appelle factōrēs « qui oleum fecerint », Agr. 145, ; cf. 67, 1, factoribus det in factus olei sextarios (de la factōrium n. « endroit où l'on fait l'huile », « pressoir ? huile », sens conservé dans l'ital. fattoio et dans certains dialectes romans, cf. M. L. 3134; cf. le sens spécial de onficiō, confector). Ce n'est que dans la langue de l'Église qu'on trouve factor employé pour traduire ποι τής; et c'est là un calque du grec, comme factūra de ποίησις.

factus, -ūs m.: mesure d'hui'e faite; Pline 15, 2£: premi plus uam centenos modios non probant. Factus uocatur... Factus tres gemino foro a quaternis hominibes nocte et die premi iust mest; factūra, -ae f.: un seu exemple dans Pline, 34, 145, aliubi u na bonitatem praestat [ferro]... aliubi factura. Le mot est bien représenté dans les langues romanes; M. L. 3136. On emploie surtout le n. substantivé factum, -ī et faca, -ōrum, que les langues romanes ont toutes gardé. E. L. 3135.

Verbes composés : adficio (aff-) : mettre dans une certaine disposition (physique ou morale), affecter, toucher. Se dit d'abord indifféremment en bien ou en mal; P. F. 2, 21, adjecta femina uel in bonam partem dicitur. uelut honorata, uel in malam, quasi ad extremum periculum adducta, puis plus spécialement en mal, cf. Non. 519, 32, affici malis tantum consuetudo praesumpsit, cum sit positum et bonis. M. Tullius De Officiis lib. I (149) : « sicuti aliquo honore aut imperio affectos observare et colere debemus ». — Varro Eumenidibus (121) : coronam ex auro et gemmis fulgentem gerit, | luce locum afficiens. — De là adfectus, -a, -um = aeger, languidus, etc., M. L. 255; affectus, -ūs 1..., d'où irl. affacht, gall. affygio, affeith; affectio f., qui ne semblent pas différer de sens à l'origine et servent à traduire le gr. διάθεσις. Cicéron préfère affectio à affectus, qu'il n'emploie qu'une fois, et le définit, de Inu. I 25, 36, affectio est animi aut corporis ex tempore aliqua de causa communatio (commodatio A). Puis peu à peu les deux mots se spécia isent : affectus tend à prendre le sens de πάθος et affectiō celui de στοργή. V. Blaise, Dict., s. u. M. L. 254.

affectō, -ās: sens premier « se mettre à », affectāre uiam, iter; par suite « entreprendre, essayer d'obtenir, rechercher »; et dans ce sens il sert à traduire le gr. ζηλοῦν dans la langue de la rhétorique, « al·ecter »; e. g. Quint. 3, 11, 21, affectata subtilitas. M. L. 253, *affactāre; 253 a, affecāre; B. W. sous affêterie.

conficiō (avec préfixe marquant l'aspect déterminé): achever, cf. Don. An. 167, confectum negotium dicitur uel confecta res quae ad plenum perficientur. Ancien, usuei, classique. Du sens général sont dérivés des sens spéciaux, notamment dans les langues techniques: achever (c'est-à-dire « achever la dest-uction de », cf. confector ferārum, Suét., Aug. 43, et confectōrārius, confectuārius « qui porces conficit et condit », confectōrium, χοιροσφαγεῖον (Gloss.), d'οù *exconficere, M. L. 2984; cf. en gr. ἐκπράντω et διεργάζομαι, ἐξεργάζομαι « consumer, détruire, dissoudre, digérer » ou « confire », qui est demeuré dans les langues romanes. M. L. 2133 apparaît déjà dans pernas... et lardum conficients, Pallad. 13, 6; cf. aussi Thes. IV 199, 3 sqq. En espagnol, le verbe

issu de *confectare (M. L. 2130, cf. confectitare, Not. Tir. 22, 56) a le sens de « préparer un champ à recevoir la semence », que conficere a déjà dans Varr., R. R. 1, 18, 6 : singula iugera quaternis operis uno operario ad conficiendum satis esse, etc.

Dérivés : confectio (classique : britt. cuffaith), -tor. -tūra (époque impériale), -tus (tardif).

deficio: transitif et absolu : « abandonner » (transitif) et « manquer, faire défection »; Prisc. GLK II 399. 7. deficio quando pro « relinguo » accipitur, habet passiuum, quando uero pro defetiscor, neutrum est; et Paul, Dig. 4. 5. 5. 1. -ere autem dicuntur qui ab his quorum sub imperio sunt desistunt et in hostium numerum se conferunt. L'emploi transitif de deficio explique defio ou deficior et le double sens de defectus « manquant de » et « qui manque. qui fait défaut ». Le substantif defectus, -us m. « abandon de position, défection, manque », dans la langue de la grammaire, traduit à la fois ἔκλειψις et ἔλλειψις. Nombreux dérivés, tardifs et savants. Britt. diffygio,

efficio (ecf-; passif ecfieri, Plt., Pe. 761; futur ecfexis, Poe. 428) : achever de faire, faire entièrement. Souvent employé dans le sens de facere pour insister sur l'idée d'achèvement, e. g. Plt., Tri. 669, is (= amor) mores hominum moros et morosos ecficit (= ἀποτελεῖ); cf. efficere ut (ἐκπράττειν ως). Employé dans des sens techniques : produire (en parlant du sol), rapporter (en parlant d'argent) et absolument « faire un bénéfice »; se monter à, totaliser (en parlant d'une somme) ; établir (définitivement), prouver, conclure, démontrer (en parlant d'un raisonnement, d'une proposition); d'où efficitur ut « on en conclut que ; il en résulte que ». La langue philosophique emploie aussi efficiens [causa], par opposition à res effecta, e. g. Cic., Top. 14, d'où efficienter, efficientia (peut-être créé par Cicéron). Autres dérivés : effectus. - us (classique, usuel : irl. eifeachd, britt, effaith). effectio (terme philosophique), -tor, -trīx (tous trois de Cicéron), effectiuus, effectorius (tardifs); efficax, -acis, -citer : efficacia : efficacitas, tous rares et de la langue écrite.

inficio : dont le sens premier a dû être « mettre dans » et qui, spécialisé dans la langue des teinturiers, a pris le sens restreint de « tremper, mettre dans un bain, dans une teinture » et, par suite, « teindre, imprégner, colorer »; cf. P. F. 99, 27, infectores qui alienum colorem in lanam coiciunt. Offectores qui proprio colori nouum officiunt; par suite « corrompre, infecter ».

infit: v. ce mot.

interficio : priver de ; cf. Plt., Tru. 518, salue qui me interfecisti paene uita et lumine; d'où interficere (scil. uītā) « priver [de la vie], tuer, mettre à mort » (v. inter et cf. intereo, interimo, et aussi interdico, pour la valeur de inter). Terme de la langue écrite : la langue parlée dit occidere : on a occisus sum, occidis me dans la langue des comiques, non interfectus sum. Sans doute d'abord emplové par litote, occidere étant trop brutal. Interficio a pour passif intereo (interfieri, toutefois, dans Plt., Tri. 532), comme perdo, pereo. Il n'y a pas de verbe interdo avec le sens de « détruire »; inversement, perficio n'a pas le sens de « perdre », parce que perdere existe avec

Dérivés : interfectio, -tor (classiques, mais rares), -trīx, -torius, -tiuus, -tibilis.

officio : 1º mettre ou se mettre devant, faire obsi souvent joint à obstāre; 2° teindre; d'où offector

perficiō : achever, parfaire, accomplir (= 3 ρετριτίο : αυτονος, γαστελείω); d'où des sens techniques : parfaire somme), se procurer; achever la préparation de fectionner. Ancien, usuel, classique. De la perfection L. 6408, britt. perffaith; et imperfectus; perfectis fectio (classique, mais rare), -tor, -trīx; perfectus rare); perfectissimātus, -ūs (Cod. Theod.).

praeficio : mettre à la tête de ; de là praeficus, a praefica, -ae f. : pleureuse qui dirigeait les lamentali funèbres, cf. Claud. ap. Varr., L. L. 7, 70, quae proceretur (l. praeficeret) ancillis quemadmodum lame rentur, praefica est dicta; P. F. 250, 5; Gell. 18, 7, 3, 611 références de Goetz-Schoell ad loc. Varr.; praefectus praefectūra, etc., qui ont eu une grande fortune dans langue du droit public.

proficio : faire des progrès, avancer ; et « faire faire des progrès, être utile à » (transitif et absolu); per tus. -ūs. M. L. 6769 et 6770;

proficiscor, -eris, profectus sum, proficisci : se metina route, partir ; isolé, de toute manière, par la forme propréverbe et par la formation du présent ; profectio part », profectum, -ī « voyage » (Itala), profector: παροδ της (Gloss.), profectoria « repas de départ »; profection (Ulp., Dig.) : qui provient du père ou du grand-par reficio : remettre en place, restaurer (au moral) cere animos s'oppose à animo deficere.

sufficiō : transitif et absolu « mettre au-dessous ou la place de, suppléer », puis « fournir ». Synonyme fois de suppedito, ὑπέχω, et de substituo. Absolu, placer dessous », c'est-à-dire « être capable de suppl ter », d'où « suffire à ».

On voit que les composés reflètent le double sens facio « (se) placer » et « faire ». A ce dernier se rattache les composés d'aspect déterminé con-, ef-, per-ficio autres s'expliquent mieux en partant du sens de

officium: v. ce mot.

La racine *dhē- n'a fourni des formes de présent terminé) telles que condo, crēdo, etc., que dans les na lers occidentaux de l'indo-européen, v. sous do. Por obtenir un présent d'aspect « indéterminé », on a recour à divers procédés. Le type à redoublement de skr. dádhāmi, n'est pas conservé en latin. L'arménie s'est servi du suffixe *ne/o-, d'où dnem « je pose ». Po avoir un présent indéterminé, le latin a recouru à forme élargie par le suffixe *-yo-/-i- d'un élargisseme en -k- qui donnait en latin le perfectum. De même m fēcī est comparable à gr. ἔθηκα (1re personne du plum Εθεμεν), comme iēcī à gr. Τχα, il a été fait un prése faciō, qui est italique commun; cf. iaciō en face de id le phrygien αδ-δακετ « afficit » offre le même élargis ment et le même vocalisme radical, i.-e. *a. L'élargis ment en *-k- qui figure ici rappelle le type arm. lu « j'entends » en face de luay « j'ai entendu » et gr. blu en face de δλεσα.

La forme fēc- n'a rien donné en latin que le perfection Et encore a-t-on pren. fhefhaked « fecit », cf. osq. fefac « fēcerit », etc., qui exclut l'explication de fifikus p *dhe-dek- (Lejeune, Mél. Sommer, p. 150). V. fingo Le radical fac- du présent, qui s'est fixé très anciens

ment a donné en latin des formations nombreuses et ment, a unimer de la fait une plus grande fortune : refles en omitan, fetu, fetu, fetu (l'osque a factud, limperatif est feitu, fetu le nartiona l'imperami di lat. facito), et le participe en -to- se tu, -ta quirépond à lat. facito)

clactum, and possible avec fēstus, fēriae et fās, v. factum, -ta ». Bur un rappo restatialis, et aussi sacerdos, credo, do. Sur fuat « faciat », v. sous ce mot.

Quant a po, celle de fui, à en juger par l'ombrien, qui a fui a « fiat », celle de fui, à en juger par l'ombrien, qui a fui a « fiat », celle de las, . On aurait ici un présent en -īyō, -iyō- de deriens , v. angl. beo « je suis », bis « tu es »; pour Pansence de d'envisager un rapprochement avec la permeturate avec la forme passive de skr. dhīydte « il est posé »; et, si l'on forme passives formes ombriennes, cette hypothèse senavait séduisante; on ne peut l'écarter absolument.

facundus : v. for.

faccinia (-en-), ultis : sorte de vigne (Plin., Col.). Rappelle les noms propres étrusques Faecenius, Fecinius, quoique Columelle, 3, 2, 14, le dérive de faex.

faenum, faenus : v. fēnum, -nus.

faex, -cis (et fex, notamment dans les manuscrits de Columelle; cf. Thes. VI 169, 26 sqq.; le pluriel taeces se lit depuis Horace et est bien attesté, malgré Caper. dl. K VII 109, 14; fēcia, Orib.) f.: 1° lie du vin (= τρύξ). de l'huile; par suite, dépôt, résidu, tartre; 2º au figuré : lie, rebut. Ancien, usuel. M. L. 3140.

Dérivés et composés : faccor m. : 1º odeur du marc (Gl.) : faecula f. : raisiné ; una pinguis decocta usque ad crassitudinem mellis et refrigerata, utilis stomacho... aliter : genus uude decoctae dut graece siser, genus herbae, quae ad orexin datur, Schol. Hor., S. 2, 8. 9: 20 tartre : faecatus, faecarius « de marc » : faeceus (M. L. 3139, *faecea); faecaceus; faeculentus, d'où faeculentia. -ae : dēfaeco, -ās (dēfīco, Plt., Mo. 158 : mais il peut s'agir d'une confusion de e notant ae et de i) : clarifler, enlever la lie; surtout employé au participe délaccatus, sur lequel le verbe a sans doute été refait : infacco, -ās (Tert.).

Le rapprochement avec flocces (M. Niedermann. IF 26, 491 n'est pas à retenir. Sans doute emprunt à une langue méditerranéenne, comme beaucoup de mots relatifs à la vigne et au vin. Cf. fraces et faecinia.

lagus, -I f. (et fagus, -us f. ; fagus, -i m.) : hêtre. Ancien, usuel. M. L. 3145; v. fr. fou, faou et fouet; remplacé par hêtre, d'origine germanique. Irl. fagh, britt. faw, bret. faouet (de *fagētum).

Dérivés : fagum n. : faîne (Pline) ; pour le genre, cl. pirum : pirus ; fageus, M. L. 3142 (it. faggio) : |aginus = φήγινος d'où fagina (scil. glans) f. « faine » (sur fāgīnā, v. M. L. 3143 et Thes. VI 172, 65); fāgineus. Fagutal n. : sanctuaire de Jupiter situé sur le mont Esquilin : sacellum Iouis in que fuit fagus arbor quae Iouis sacra habebatur, P. F. 77, 13, neutre d'un adjectif făgūtālis (f. lūcus; cf. bidental) dérivé de fagutus qui atteste l'ancienneté du doublet fagus, us; pour la forme, cf. quercus, qui a sans doute servi de modèle. Les langues romanes attestent aussi *fāgālia, M. L. 3140 a; *fāgānellus: linotte, chardonneret, M. L. 3141. *Fāgīna, dans les langues romanes (sauf roumain), a donné le nom de la « fouine », cf. M. L. 3144, B. W. s. u.; *fāgustellum, M. L. 3146.

falla

Cet ancien nom d'arbre indo-européen repose sur un thème en -o- féminin qui subsiste dans dor. φαγός, ion.att. φηγός (fém.), « sorte de chêne », avec changement de sens, parce que le hêtre n'existe pas en Grèce, et qui se retrouve en germanique, avec passage au type en -ā-, à cause du genre féminin, dans v. isl. bōk, v. h. a. buohha, etc., les thèmes en -o- féminins n'étant pas maintenus en germanique; v. Meillet, MSL 13, 211.

Le nom ancien s'est conservé, bien que le hêtre prospère en Italie seulement en montagne, à une assez grande altitude, l'arbre étant plutôt nordique. Le caractère religieux de l'arbre a pu aider à la conservation. Car ce n'est pas un accident que le mot subsiste aussi en Grèce, où l'arbre n'existe pas, et où φαγός a dû être appliqué à un autre arbre, ainsi E 693 :

... ὑπ' αίγιόγοιο Διὸς περικαλλέι φηγώ.

Fāgus et φηγός sont unis par l'idée commune d'arbre à fruits comestibles (faine et gland).

iala. -ae f. : tour de bois, machine de siège; cf. P. F. 78, 3, falae dictae a falado quod apud Etruscos significat caelum. Mot rare et archaïque. S'y rattachent :

falarica f. : genus teli missile quo utuntur ex falis i. e. ex locis extructis dimicantes, P. F. 78, 20; falere n.: sorte de socle ou de perchoir pour oiseaux (Varr., R. R. 3, 5, 14 et 16). Cf. aussi : Faleri(i): oppidum a fale dictum, P. F. 81, 3; faliscus, d'où faliscae, -ārum : mangeoires, râteliers (Caton).

Mot étrusque, comme le dit Festus (v. Bottiglioni, St. Etr. 3, p. 330).

falco. -onis m. : faucon. V. falx. Peut-être calque sémantique de capys? Cf. le double sens de gr. donn « faucille » et « faucon ».

falernus, -a, -um : de Falerne (en Campanie). Épithète appliquée surtout au vin originaire de cette région, -um uinum, puis simplement Falernum; devenue à basse époque synonyme de uinum, sans spécification.

faliseum. -I (fall-) n. : v. forco. Sorte de couteau, sans doute ainsi nommé du pays où il était fabriqué?

fallo, -is, fefelli, falsum, fallere : seul verbe à perfectum à redoublement en f (cf., cependant, facio) : du reste, fefelli est refait sur le présent : si la forme était ancienne, on attendrait *febulī (de *fefulī), comme pepuli de pello. Formes accessoires attestées en bas latin : fallo, -as (dénominatif de falla, -ae?), cf. Non. 109, 16: fallam pro fallaciam. Nouius Decuma (12) : is me non uocabit : ob eam rem hanc feci fallam; et CGL V 641. 35; fallator m. (gl.); falleo, -es et fallio, -is, d'où *fallia. M. L. 3168; fr. faillir, faille, v. B. W. s. u., et en britt. : corn. fall, fyllel; un participe fefellitus dans Pétr. 61 (et sans doute *fallitus, sur lequel a été bâti *fallita, cf. fr. faute, etc., M. L. 3169): 1º tromper; 2º échapper à (= gr. λανθάνω), souvent impersonnel : non me fallit, suivi ou non d'une proposition complétive. De ce sens dérive l'emploi pronominal ou médio-passif : mē fallo, nisi fallor, haud falsa sum (Plt., Tér.). Fallo peut être accompagné d'un complément de personne : fallere aliquem, ou de chose : fallere spem, ancien accusatif « de l'objet interne »; cf. Plt., Am. 933, id ego si fallo. Les deux sens de « tromper » et de « échapper à » remontent probablement à un sens unique de « ca her, être caché » (fefellit, latuit, Gloss.), sens, du reste, attesté à l'époque impériale, cf. Ov., F. 3, 22, sua diuina furta fefellit ope; Hor., Ep. 1, 16, 54, sit spes fallendi (= latendi): miscebis sacra profanis; ibid. 1, 17, 10, qui natus moriensque fefellit (= Erabe), Vg., Ac. 12, 634: nequiquam fallis dea « en vain te caches-tu comme déesse » (hellénisme). Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 3167.

Formes nominales: falsus: 1º faux, trompeur; 2º qui se trompe. M. L. 3171; irl. fallsa, britt. ffals; germanique: m. h. a. valsch. Substantif n. falsum: le faux, opposé à uērum, et dont dérivent falsārius; falsitās, mot de la langue de l'Eglise créé d'après uēritās; falsimōnium (Plt., d'après testimōnium); falsō, -ās (bas latin), M. L. 3170, avec les dérivés ordinaires. Falsus sert, en outre, de premier terme à des adjectifs composés: falsidicus, -ficus, -loquus (= ψευδολόγο), etc.; fallāc (gén. pl. fallācum, Catul. 30, 4): trompeur. De là: fallācia f.: usité surtout au pl. fallāciae; fallāciōsus (Gell., Apul.); fallācitās (cf. mendācitās, Tert.); fallāciloquēla; fallāciloquentia (= ψευδολογία), dans Accius, cité par Gic., Σīn. 4, 68.

Composé: refellő: repousser le mensonge, réfuter. Cf. arguő et recarguő. — *Falsicő est supposé par v. h. a. falsőn « fälschen ».

On voit par falsus que fallo doit reposer sur *faldo (toutefois, on peut songer aussi à *falnō). Le rapport qu'on croit apercevoir au premier abord avec v. h. a. fallan « tomber » et par suite avec lit pulu « je tombe ». arm. p' lanim « je m'écroule », et sans doute gr. σφάλλω « je fais tomber », se heurte d'abord à la différence de sens et au fait que c'est un p latin qui, dans spūma et wumex, répond à un ph sanskrit. Mais on n'ose rien anirmer, parce que les sourdes aspirées alternent souvent vec des sourdes simples ; le rapprochement indiqué est trop séduisant pour qu'on n'essaie pas de s'y tenir. — La diphtongue en a a aussi un caractère « populaire ». Le f initial de fallo peut avoir plusieurs origines, et les rapprochements avec gr. φηλός, φῆλος « trompeur », ou avec got. dwals « μωρός », ou avec skr. hoárate « il va de travers », v. sl. zůlů « méchant », sont vagues. En somme, étymologie embarrassante.

faluppa?: quisquilias paleas minutissimas uel surculi minuti quas faluppas uocant (Gloss.). Mot sans doute non latin. M. L. 3173; B. W. friper et envelopper.

*falus: adjectif d'origine germanique, attesté seulement dans les gloses, CGL IV 245, 23, qui a supplanté fuluus dans les langues romanes; v. M. L. 3174 et B. W. sous fauve.

*alx, -cis f. : « faux » et « serpe ». Souvent précisé par une épithète : f. mūrālis, f. nāuālis, etc. Ancien, usuel. Fanroman. M. L. 3175. Celtique : bret. falc'h « faux ».

Dérivés: falcula (facula, *flacla), M. L. 3159, et falcicula, M. L. 3156: faucille, et « ongle, griffe »; falcitō, ās (tardif) « faucher », fréquentatif de *falcō, ās, attesté da s les langues romanes, M. L. 3153, B. V. faucher, ct. *dēfalcō, M. l. 2516; falcō, ōnis m.: nes dicuntur quorum digiti pollices in pedibus intro sunt curuati, a

similitudine falcis, P. F. 78, 17, peut-être à rappm cher de falcō, -ōnis « faucon », que les gloses explique par quod incuruis digitis sit, cf. Isid., Or. 12, 7 CGL IV 341, 3; Serv., Ac. 10, 145; toutelois, les du faucon, falcō, n'apparaît que tardivement (lis Polém. Silu.) et il est possible que le rapprochema avec falx soit une étymologie populaire; mais le m ne semble pas provenir du germanique; ce sont la mots germaniques qui proviennent du latin, M 3158, B. W. s. u., et v. h. a. falcho « Falke », et brif falchum; falcārius, -ī: porteur de faux ou « fabricani de faux » et. dans les langues romanes, *falcarma M. L. 3154; falcātus: en forme de faux, armé de fans falcastrum : a similitudine falcis dictum. Est auch ferramentum curuum cum manubrio longo ad densila tem ueprium succidendam. Hi et runcones dicti, Isid Or. 20, 14, 5; M. L. 3155. Nom propre: Falcidius Composés poétiques : falcifer (d'après δρεπανηφόρος) falciger, falcitenens.

M. Niedermann, Essais d'étym. et de crit. verb. la p. 17 sqq., a supposé que falz proviendrait d'une ancienne langue italique, peut-être le ligure, et, rappis chant le sicilien ζάγκλη δρέπανον de *dhaltla > italique, il en a déduit que falz aurait été dérivé secon dairement de ce *falcula italique interprété comme un diminutif. Mais falz fait partie d'une série de noms d'origine obscure tels que arx, calx, merx, et semble bien n'être pas un dérivé : en tout cas, mot d'aspect non indo-européen, ce qui n'étonne pas pour un nom doit il. Cf., d'autre part, le groupe de mots français : dau daille, etc., de daculum, -a, CGL I 84, 91 (ligure?). Me de la circular de la crit.

fama, -ae f. : a fando dicta, sicut apud Graecos ofilin ἀπὸ τῆς φάσεως, P. F. 76, 26, étymologie sans doute empruntée à Varr., L. L. 6, 65, hinc [sc. a uerbo fail fama et famosi; « ce qu'on dit de quelqu'un, renommée réputation bonne ou mauvaise »; au pluriel (rare. Plis Sall.). « bruits qui courent », cf. gloriae : cf. ut fama est « comme le bruit court ». Diminutif : famella (Festus) comme fabella. Fama, dont le sens était d'abord indiff férent, a tendu à prendre une valeur laudative, comme existimatio; ainsi s'explique le double sens de famosus « qui fait parler de lui », d'abord employé avec la valeur de « qui a mauvaise renommée » et « infamant », et qui à l'époque impériale, prend le sens laudatif de « célèbre, fameux », cf. Tac., H. 5, 2, sed quoniam famosae urbis (= Jérusalem) supremum diem tradituri sumus (di Thes. s. u. passim), peut-être par opposition avec celul de infamis, -e « perdu de réputation »; infamia f. « infa mie »; infāmō, -ās, ci. ἄδοξος, ἀδοξία; de dēfāmātus diffamo, M. L. 2634; *diffamia. De infamatus a été life à basse époque famatus; à côté de infamis, de infami, ont été bâtis defamis (Apul.), defamo (Gell.).

Le grec a dor. φάμα, ion.-att. φήμη «réputation, brull public » et « avertissement divin » (cf. fātum); φημ « entretien, renommée ». Les formes osques faama « nomina citat » (?), famatted « fieri iussit » (?) son noertaines; cf. Vetter, Hdb., p. 55. La racine étant *bhāla racine fractiones; cf. Vetter, Hdb., Hdb.

famēs, -is f. (et famēs, -ei, -ī. La déclinaison famēs, famēs, parait la plus ancienne, cf. Thes. VI 228, gen famī, parait la plus ancienne, cf. Thes. VI 228, gen famī, pablatif famē est confirmé par la métrique. 61 saqq.; Pablatif famē cst confirmé par la métrique. 1 pap. Probi blâme un nominatif famis): faim (propre LAPP. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3178.

et ligure.

Dérivé: famēlicus: qui a faim, famélique (archaïque et postclassique). Formation qui semble sans autre et postclassique). Formation qui semble sans autre exemple; dérivé d'un type tel que *famēli:, cf. fidēlis et crūdēlis; et le type aquāticus dérivé de aquātus, etc. et crūdēlis; famēlicō: ēsuriō (Gl.).

Il n'y a pas de verbe dérivé « avoir faim », comme il y a un verbe « avoir soif », suio. Les Latins disent en ce a un verbe « avoir envie de manger » (v. edō) et, à basse époque, famem habeō (Gl. Reich. 2645). Certaines formes romanes remontent aussi à un élargissement de famēs, et à un adjectif *famulentus, M. L. 3181.

Les noms de la « faim » et de la « soif » différent d'une langue indo-européenne à l'autre. Les noms de la forme de lamēs, famis sont, ainsi que l'indique la flexion pareille de plēbēs (à côté de plēbs), d'anciens noms radicaux. Le radical fam- n'a aucun correspondant hors du latin. Le rapport souvent supposé avec fatim est invraismblable.

famex, -icis (famix) c.: tumeur, abcès. Mot de la langue vétérinaire (Colum.) conservé dans les dialectes italiens et en logoudorien, M. L. 3179. Autre sens dans les gloses: famex: spado, contusis culionibus (cf. coleus)? En dérivent famicālis (Pelag., Chir.) et sans doute famicāsus: -am terram palustrem uocabant, P. F. 77, 10. Pour le suffixe, v. Ernout, Philologica I, p. 144 sqq.

famfaluca, -ae f.: bulle d'air, pustule; puis bagatelles. Mot attesté dans les gloses du viii siècle. Déformation de l'accusatif du gr. πομφόλυξ, que Pline transcit par pompholyx, H. N. 34, 128. Cf. M. L. 6643; it. fanfaluca, v. fr. fanfelue, fr. fanfeluche (v. B. W. s. u.).

famulus, -I m.: serviteur, domestique; famula, -ae f.: servante (semble un substitut récent de ancilla). L'adjectif famulus, -a, -um paraît avoir été formé secondairement sur le nom; l'emploi en est assez rare (un exemple de Pomponius à l'époque républicaine; les exemples de l'époque impériale sont poétiques). Il faut arriver à la langue de l'Église pour trouver plus fréquemment l'adjectif famulus: il y sert à rendre δοῦλος. Cf. urua, créé sur seruus.

Dérivé : familia f. Cf., pour la phonétique, Siculus/Sicilia.

Famulus, familia sont des mots italiques et, en latin, peut-être des emprunts à l'osque: famuli origo ab Oscis dependet, apud quos seruus famel nominabatur, unde et lemilia uocata, P. F. 77, 11. Le témoignage de Festus et confirmé par les inscriptions, osq. famel, pél. famile = famulus; osq. famelo = familia; ombr. fa melias = familiae. Les grammairiens différencient seruus de famulus, e. g. Isid., Diff. 1, 525, serui sunt in bello apit... famuli autem ex propriis familiis orti. Mais la distinction ne répond pas aux faits; Andromaque, caplire de guerre, se désigne par famula dans Vg., Ae. 3,

329, me fanulam famuloque Heleno transmisit habendam. Famulus, qui semble contenir un suffixe de nom d'agent (cf. baiulus, gerulus), a désigné peut-être un esclave chargé d'une fonction spéciale, valet, etc., mais ce sens est impossible à préciser par les témoignages qui nous restent, tandis que seruus désigne la condition juridique de l'esclave.

Familia (ancien génitif, peut-être dialectal, familias dans pater, mater, filius familias) a dû aisigner l'ensemble des esclaves et des serviteurs vivant sous un même toit, par opposition à la gens; cf. les expressions conservées dans des langues techniques familia gladiātēria, familia monētālis, etc.; puis la maison tout entière, maître, d'une part, et femme, enfants et serviteurs vivant sous sa domination; cf. Pit., Au. 2, ego sum Lar familiaris ex hac famili. Après la mort d'a pater familias, le mot familia désigne le groupe de ceux qui étaient autrefois sous sa puissance et qui en sont sortis par son décès (agnātī, agnātiō). L'expression familia pecuniaque désigne la fortune du maître, res familiāris, patrimonium; familia englobe les res mancipi, l'ensemble des choses indispensables à la famille, la terre, les animaux de labour, les esclaves, e. g. Caton, Agr. 138, asinis feriae nullae in familia sunt. Par extension de sens, familia est arrivé à désigner les agnātī et les cognātī et à devenir le synonyme de gens, tout au moins dans la langue courante, mais non dans la langue du droit. Sur ces diverses acceptions, v. Köhm, Allatein. Forschungen, 1 sqq.

Dérivés: familiāris « ex eādem familiā », fréquent dans l'expression rēs familiāris; puis par extension « familier »; subst. familiāris m.: ami, familier; intime, et familiāritās, familiāritar, familiāricus; familiārēscē, -is (Sid.); familiola (tardīf); familiāsus (id.). De famulus sont formés: famulāris; familiās (archaīque, rare); famulor, -āris (famulō, tardīf) avec ses dérivés, famulātus, -ūs m. (Cic.) et famulitium, créé d'après seruitium et non attesté avant Apulée, mais peut-être ancien; cf. P. F. 77, 9, famuletium (sic) dicebatur quod nunc seruitium; confamulus, -lor (cf. conseruus).

Mots anciens, usuels. — Les représentants de familia dans les langues romanes sont assez nombreux, en partie de formation savante; il est à noter que l'ital. famiglio désigne le serviteur et, plus spécialement, dans certains dialectes, le valet de ferme. M. L. 3180.

Mots uniquement attestés dans les dialectes italiques et sans étymologie, quoique la dérivation par un suffixe -elo- soit de type indo-européen. L'hypothèse d'un emprunt à l'étrusque (cf. seruus) est sans appui, comme l'explication par un ancien mot indigène.

*fancua (-gua): mot de sens obscur qu'on trouve dans deux tabellae deuotionis, l'une osco-latine, CIL I² 1614, l'autre purement osque; cf., en dernier lieu, Vetter, Hdb., n°s 3 et 7, qui le traduit par « lingua» (?), et Vendryes, R. Ph., 1946, p. 93. En tout cas, mot non latin.

fānum, -ī n.: semble signifier tout d'abord simplement « lieu consacré »; cf. T. L. 10, 37, 15, Fabius scribit in... ea pugna Iouis Statoris aedem uotam, ... sed fanum tantum, i. e. locus templo effatus, [sacratus] fuerat. L'explication de Tite-Live montre que fānum était, pour

le sentiment latin et par étymologie populaire, rattaché à fārī; cf. Varr., L. L. 6, 54, hinc [sc. a fando] fana nominata, quod pontifices in sacrando fati sunt finem, et Thes. VI 271, 59 sqq. Dans l'usage courant, le mot désigne un « temple » et s'est confondu avec templum, dēlūbrum, aedēs; ainsi on lit dans la Lex uicana Furfensis, CIL I² 2, 756, sei quei ad hoc templum rem deiuinom fecerit... pelleis coria fanei sunto. Cf. le nom de lieu Fānum Fortūnae et Fānestris (d'après campestris?). Chez les écrivains chrétiens, fānum (probablement è cause de fānāticus) est opposé à templum, ecclēsia; cf. Hier., ad Iou. 1, 10, non templa dei uiuentis, sed fana et idola mortuorum. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés: fānāticus: 1º qui appartient au temple, -a pecūnia; 2º serviteur du temple (spécialement de Bellone, la Grande Mère, Cybèle, Isis, Sérapis). Par là le mot a pris une valeur péjorative et, chez les auteurs chrétiens, le sens de « païen »; des glossaires le rapprochent de lymphāticus et Mécène en a tiré un verbe fānor, -āris « se démener comme un possédé », cf. Sén., Ep. 114, 5.

*fānō, -ās: dénominatif de fānum sans doute extrait par Varron, L. L. 6, 54, du composé profānō dans la distinction qu'il établit entre profānus et profānātus: profanum quod est ante fanum coniunctum fano... profanatum quod sacrificio quodam fanatum, i. e. ut lege fani sit, cf. les références de Goetz-Schoell, ad loc.; profānāre, lui, est attesté à date archaīque et différent de profānāre issu de profanus: cf. Caton, Agr. 50, ubi daps profanata comestaque erii; 132, Ioui caste profanato; Fest. 270, 5, Hercules cum ad aram, quae hodieque mazima appellatur, decimam bouum... profanasset...

fanister (Not. Tir.): de fānum, d'après magister? profānus: « profane », par opposition à sacer; cf. P. F. 257, 3, profanum quod non est sacrum. Plautus (fr. inc. 38): sacrum an profanum habeas parui penditur; et 298, 35. Par suite, « impie » et « non inité, ignorant ». Substantif: profānitās (Tert.). Dénominatif qui ne semble pas attesté avant l'époque impériale: profānō, -ās « profaner » avec ses dérivés. V. H. Wagenvoort, Mnemos., 1949, 319-332.

confānēnsēs, -ium: qui ont le même temple (Inscr.). Un diminutif dialectal de fānum est attesté par la glose de P. F. 91, 29, hanula: parua delubra, quasi fanula. V. fēriae, pour les formes osco-ombriennes, et fās.

far, farris n. (pluriel rare): frumenti certa species sicut adoreum, Serv., Ac. 5, 745; sepeautre, sorte de blé, dont les anciens distinguaient plusieurs variétés, cf. Colum. 2, 6, 3; Varr., R. R. 1, 9, 4, etc.; et aussi « farine », comme son dérivé farina. Joue un grand rôle dans le culte, aussi y joint-on souvent l'adjectif pius: far pium... quo peragi mos fuit sacrificiorum munia, Arn. 7, 26; cf. Cat., Agr. 83; Vg., Ae. 5, 745, etc. Ancien, usuel. M. L. 3186.

Dérivés: farreus: de blé, de farine; farreum (sc. lībum): gâteau de farine usité dans les sacrifices; farreātus, farreātio, usité surtout dans les composés confarreātio et diffarreātio (sur l'origine de ce dernier, v. Stolz-Leumann, Lat. Gr⁵., p. 194, qui compare les oppositions contrahere [distrahere, etc.]; cf. Gaïus, Inst. 1, 112, farreo in manum conuenium uxores per quoddam genus sacrificii quod Ioui Farreo fit; in quo farreus panis adhibetur, unde etiam confarreatio dici-

tur; Serv., G. 1, 31, farre [nuptiae fiebant] cum pontificem maximum et Dialem flaminem per fruge molam salsam coniungebantur, unde confarreatio pellabatur; et P. F. 65, 17, diffarreatio genus os sacrificii quo inter uirum et mulierem fiebat dissoluto Dicta diffarreatio quia fiebat farreo libo adhibito. C. W. Westrup, Recherches sur les formes antiques d mariage dans l'ancien droit romain, Copenhague, 1941

Autres dérivés plus rares: farrārius (-eārius), farrātus (rare), d'où peut-être far(r)ātālia (Gloss.), farrītus (Apic.); farrāceus (-cius); farrītus (Apic.); farrāceus (-cius); farrītus (Apic.); farrāgō, -inis f. (cf. similāgō): appellatur id quod

Varron, R. R. 31, 5, en donne deux étymologies, au quod ferro caesa ferrago dicta, aut quod primum in faracia segete fieri coepta. L'étymologie populaire qu'il donne en premier lieu, favorisée par la dissimilation, a influsur la prononciation du mot, et c'est à ferragō que re montent les formes romanes, ital. ferrana, esp. heren, etc., M. L. 3201 (mais l'italien a aussi farragine « mètell »). Sur le type en -āgō, etc., v. Ernout, Philologia I, p. 165 sgg.

farīna (avec simplification phonétique de -rr-) f.: larine. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3197. Nombreu adjectifs dérivés: farīnāceus; farīnārius: -m cribrum, Caton, cf. M. L. 3198; farīnārius, -ī (= molinus, mola, Lex Salica); farīnātus; farīnōsus; farīnulentus (cf. facculentus); *farīneus, M. L. 3198 a. Diminutif rare et tardif: farīnula.

farēdō, -inis f.: sorte d'ulcère ou de dartre, sans douts d'aspect farineux (cf. furfurēs). Même formation que albēdō.

Le mot se retrouve dans osq. et fal. far, ombr. far (même sens), et lat. farrea a son pendant exact dans ombr. fasiu, farsio. On n'en a de correspondants qu'en germanique dans v. isl. barr « céréales », v. angl. ber « orge », got. barizeins « χρίθινος » et en slave dans v. sl. brašino « τροφή », russe bórošno « farine de seigle », Comme faba, c'est un mot particulier au groupe de civilisation du Nord-Ouest.

*fara

bu>ris : mot dont l'accusatif se trouve dans une inscription des environs de Trèves, GIL XIII 4131, et qui désigne un édifice non précisé. V. Thes. s. u.

farciō, -īs, -sī, -tum (-sum, -cītum: le participe fartus est le plus ancien; farsus apparaît à partir de Pétrone; farcītus est de basse époque), -īre: terme d'élevage et de cuisine: 1º engraisser (des animaux vivants); 2º farcir et, de là « garnir, emplir, fourrer, bourrer ». Ancien; technique ou familier. M. L. 3192; 3206, fartus; 3205, farsus.

Dérivés et composés: farcimen n.: 1º hachis, farce; 2º par image, tumeur, farcin. M. L. 3191; B. W. s. u.; farciminōsus, -minālis.

Dérivés en fart- (fars-) : *fars, forme rare attestée à l'acc. fartem, fartim, abl. farte (Plt., Fest.), refaite peutêtre sur fartim adv. (Lucil., Apul.) d'après partim/pars; fartus, -ūs m.; fartor (farsor) : cf. P. F. 78, 27, fartores nomenclatores qui clam uelut infercirent nomina saluturum in aurem candidati; fartūra (farsūra) et *farsūrāceus, M. L. 3204; fartīlis (farsīlis); fartūtus; fartātis; fartūtus; fartūtus;

conferció, -is: composé d'aspect déterminé, très rare

aux formes personnelles; ne se rencontre guère que dans l'adjectif confertus « hourré [de] », usité surtout dans la langue militaire, au sens de « serré, épais »; efferciō; inferciō, infarciō : bourrer, fourrer dans, M. L. 4395; infericius (Orib.); referciō, surtout usité dans l'adjectif refertus : bourrer, remplir, M. L. 7152; suffertus (rare at populaire; Lucil., Suét.) : bourré.

et puparino, -ās et suffarcino; doublets vulgaires de farjarcino, -ās et suffarcino; doublets vulgaires de farcio, suffarcio, sans doute d'après le type sarcina, sartus, avec influence secondaire de saginare. Farcina, qu'on lit dans un scoliaste de Térence (Eugr. in Andr. 769), semble une création de grammairien.

1.c rapprochement avec frequēns, qu'on fait souvent, ne rend pas compte du vocalisme. — Le rapprochement avec gr. φράσσω « je serre l'un contre l'autre, je bouche » γa bien pour le sens, mais se heurte au principe suivant lequel une racine commençant par une sonore aspirée ne se termine pas par une sourde. Le grec a φράγνυμι (φάργνυμι), ἐφράγγν, dont le γ en face de x laisse supposer un ancien présent athématique. Le vocalisme lat. ar est « populaire ». Si l'on admet que lat. f peut représenter un ancien *ph (v. fallō), le rapprochement avec φράσσω serait possible; le *ph étant aussi « populaire ».

plante); 2º farfarum (farferum, qu'il faut sans doute lire dans P. F. 78, 25, au lieu de farferums, farfaria, Diosc.; farfugium, Plin.), -I n.: tussilage. Attesté depuis Plt., Poe. 478. Mot populaire, de forme instable et de sens variable, du reste non romain, comme l'indique le maintien de f intérieur, sans doute préitalique. L'origine étrusque n'est pas démontrable (Bertoldi, Mél. van d'un affluent du Tibre, Farfarus (tiré de *Farfar), latinisé en Fabaris; cf. Ov., Met. 14, 330, et Vg., Ac. 7, 715; v. Ernout, Philologica II, p. 209 sqq. Conservé sous des formes altérées dans les parlers de l'Émilie et de la Toscane. M. L. 3195.

fario: sans doute graphie fautive de sario, dans Ausone, Mos. 130; cf. Niedermann, Mus. Helv. 2, 2 (1945), p. 128.

farior: forme corrompue qu'on lit dans une citation de la Loi des XII Tables (8, 22) faite par Aulu-Gelle, 15, 13, 11, qui se sierit testarier libripensue fuerit, ni testimonium fariatur, improbus intestabilisque esto. Schoell a conjecturé fatiatur en rapprochant infitiārī. Mieux vaudrait lire fateatur. Il est évident, en effet, que farior ne pourrait être qu'un dénominatif de *fārius non attesté en dehors des grammairiens, qui semblent l'avoir extrait de nēfārius, et qu'on attendrait un subjonctif larietur et non l'indicalif fariatur.

-fārius, -a, -um: adjectif reformé sur bifāriam et qui a servi à former toute une série d'adjectifs ou d'adverbes multiplicatifs: bi-, tri-, quadri-, multi-fārius, etc., et-fāriam. Le mot latin bifāriam rappelle le type skr.: bi-dhā « double ». Différent de fārius: adjectif forgé par ks grammairiens pour expliquer nefārius, qu'ils rapprochaient de fārī.

farnus, - f. : frêne (Vitr.). Sans doute parent de l'axinus (cf. Olck, P.W. VI 621).

Dérivé : farneus, conserve sous la forme féminine dans certains dialectes italiens, M. L. 3200.

farrens : v. far.

fas n. : indéclinable. Les anciens rapprochent fas et fāstus du verbe fārī « parler ». Virgile donne pour génitif à fas le gérondif fandi, Ae. 1, 543, deos memores fandi ataue nefandi (que Servius glose par iusti atque iniusti): cf. aussi Ae. 2, 779, nec te... portare Creusam fas... aut [Juppiter]... sinit, où le Servius auctus note : fas pro fato. Le rapport établi par les Latins entre fas et fari lātum apparaît dans des emplois comme Vg., Ae. 1, 205 tendimus in Latium sedes ubi fata quietas | ostendunt . illic fas regna resurgere Troiae; cf. aussi plus bas, s. u. fastus, Varr., L. L. 6, 29. — Fās est un mot du type iūs. mos et s'emploie comme ceux-ci dans des locutions impersonnelles : fas est comme mos, ius est. On a une phrase de type nominal dans ne fās, dont les deux éléments se sont soudés pour aboutir à nefās, comme dans necessis. necesse; de la des emplois comme per fas et netās (T.-L. 6, 14, 10, etc.; cf. Thes. 6, 295, 44 sqq.). La forme infās : ἀθέμιτον pro nefas, qu'on trouve dans les Gloses, n'est pas attestée dans les textes et n'a pu être construite qu'au moment où fas était considéré non plus comme un substantif, mais comme un adjectif indéclinable, et sur le type infandus, à côté de néjandus.

Le sens de fās est « permission ou ordre des dieux », « droit divin », par opposition à iūs « droit humain », auquel il est souvent joint dans la formule ius fasque est; cf. Serv., G. 1, 269, fas et iura sinunt : i. e. diuina humanaque iura permittunt : nam ad religionem fas, ad homines iura pertinent. Personnifié et divinisé, cf. T.-L. 1 32, 6. Ancien, usuel, classique.

De fas dérive fastus, comme iūstus de iūs; de netas nclāstus, et aussi neļārius (depuis Cicéron) comme iniūrius de iūs, sans doute sous l'influence de fari : fastus. autorisé par la loi divine ou par le droit religieux, netāstus « non autorisé ». L'épithète s'applique surtout aux jours : dies fasti per quos practoribus omnia uerba sine piaculo licet fari... dies nefasti, per quos dies ne fas fari praetorem : do, dico, addico, Varr., L. L. 6, 29, 30. De là vient que fasti (sc. dies) a servi à désigner les calendriers où ces distinctions sont faites : fastorum libri anpellantur in quibus totius anni fit descriptio, P. F. 78, 4. - Rapproché de festus, cf. P. F. 78, 5, fasti enim dies festi sunt, et Cic., Verr. 2, 4, 151; P. F. 257, 13, profesti dies : procul a religione numinis diuini. Tous ces mots ont disparu du vocabulaire en même temps que les crovances et les usages qu'ils représentaient.

Fās est ordinairement rattaché, avec les Latins euxmêmes, à farī; ce serait un mot racine. Mais, à part fātum, le groupe de fārī, fāma, fābula n'a pas de valeur nettement religieuse en latin, ni même dans la plupart des autres langues; et, là où il a une valeur religieuse. ce n'est pas celle de fas. Des lors, on est tenté de se demander si fas ne présenterait pas l'allongement normal des monosyllabes (cf. das en face de datis) et si l'on ne pourrait pas rapprocher feriae, fanum (v. ces mots); fas reposerait sur un ancien *dhas. Le sens de fas rappelle. en esset, celui de gr. θέμις : gr. θέμις ἐστί répond à lat. fas est pour le sens. Hypothèse non démontrable, qui supposerait que l'à de nefarius est secondaire. Sur le groupe, v. facio. Cf. J. Paoli, Les définitions varroniennes des jours fastes et néfastes, Rev. hist, de droit fr. et étr., 1952, p. 293-327.

fascia : v. fascis.

fascinus, -I m. (fascinum n.): 1º maléfice, sort que l'on jette à quelqu'un; cf. Gell. 16, 12, 4, Cleaties Verus fascinum appellat quasi bascanum (= gr. βάσκανον). Dérivés : fascinō, -ās; fascinātō, -tor, -tōrius, Vg., B. 3, 103, nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos; fascinābulum (bas latin); 2º amulette en forme de phallus que l'on portait pour écarter le mauvais œil (fascinum dēpellere, submouēre), cf. Porph., Hor. Epod. 8, 18, fascinum pro uirili parte posuit quoniam praefascinandis rebus haec membri deformitas apponi solet (sur le fait lui-même, cf. Varr., L. L. 7, 97); et par suite « phallus », cf. Aug., Ciu. 6, 9, p. 265; Arn., Nat. 4, 7, [Tutunī] immanībus pudendis horrentique fascino... inequitare matronas. M. L. 3211; B. W. fasciner.

Composés tardifs : effascinō, -ās (Plin., Gell.); praefascinō (Porph., Not. Tir.).

praefiscint (-nē): en éloignant le mauvais œil ou le mauvais sort; d'où « pour bien dire, sauf respect, sans offenser personne ». M. Niedermann signale, Phrynichos, p. 159, éd. Rutherford: βασκάνιον λέγουσιν οἱ ἀργαῖοι, οὐ προδασκάνιον.

Fascinus ressemble trop au gr. βάσκανος « qui ensorcelle » pour qu'on ne leur suppose pas une origine commune : la correspondance anormale β = f peut s'expliquer par une origine thraco-illyrienne. βάσκανος est sans doute un dérivé du verbe βάσκειν . λέγειν, κακκολογεῖν Hes., correspondant à l'att. φάσκειν; fascinus désignerait à l'origine « un charme »; cf. Catul. 7, 12, mala fascinare lingua, et Virg., B. 7, 28. Par là s'établirait un rapport lointain avec le groupe de for.

On a rapproché aussi fascinus de fascis, fascia; ce serait une opération magique par laquelle on ligoterait la victime. Il est possible, en tout cas, que fascinus ait subi l'influence de fascis. V. Walde-Hofmann, Lat. etym. Wört. s. u., et H. Frisk, Griech. etym. Wört., sous βάσικανος.

faseis, -is m.: paquet lié par une corde, et le plus souvent « fagot, botte », mais aussi « faix, fardeau », Vg., B. 9, 65, ego hoc te fasce (sc. haedorum) leuabo, où Servius note fascem ait onus. Au pluriel, fascēs, -ium « faisceaux » composés de baguettes de bouleau ou d'orme liés par une courroie et quelquefois munis, au centre, d'une hache, que les licteurs portaient devant les hauts magistrats de Rome comme symbole de leur pouvoir de frapper et de mettre à mort. Aussi fascēs s'emploie-t-il souvent pour désigner le pouvoir consulaire, et même le pouvoir tout court: fascēs rapere; praeferre, submittere; f. laureātī, uersī, frāctī. Ancien, usuel. M. L. 3214; B. W. faiz. Irl. faisg, britt. fasg, fasgl, fascenn.

Dérivés: fasciculus m.: 1º faisceau, botte, gerbe; et « poignée » (c. manipulus); 2º rouleau de livres ou de lettres; fasciculāria, -ōrum (Vég.); fascīna (Caton) f.: fagot, fascine, M. L. 3210; fascālis, -e, sc. lictor (bas latin et quinque-, sex-); fasciātim (Quint.); fasciger (Paul. Nol.).

A fascis se rattache: fascia (fā-?, cf. Thes.), -ae f.: bande, bandelette (d'étoffe) qui servait à de nombreux usages, à emmailloter l'enfant, à tenir la poitrine, à serrer la jambe, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3208. Passé en got. fāskja, v. h. a. fásci.

Dérivés : fasciō, -ās : bander, M. L. 3209 ; fasciola

f., -lum n. (Chir.): bandelette, cf. M. L. 3212, 35

fascow, -us realury.

Cf. irl. basc « collier »? (v. H. Pedersen, V. Gr. d. R. Spr., I, p. 77; mais le rapprochement avec des grecs est bien incertain).

faseolus : v. phasēlus.

fastidium : v. fastus 2.

I. fastīgū, -ās, -āuī, -ātum, -āre: incliner, effiler, on truire en pente ou en pointe. Sans doute reconstruire en pente ou en pointe. Sans doute reconstruire postérieurement sur fastīgātus « qui se termine pointe », Pline 18, 172, quarto generi [uomerum] cus auctior in mucronem fastīgata, ou « qui va en pente se considérant le sommet où les deux côtés de l'ant viennent se rencontrer), cf. Cés., B. G. 2, 8, 3, collist fronte leniter fastīgatus; 4, 17, 4, prone ac fastīgate; C. 2, 10, 5, fastīgata atque ordinatīm structo teclo; T. 44, 9, 6, fastīgatam, sicut tecta aedificiorum sunt, testud nem faciebant [milites]. Le sens apparaît dans la défin tion d'Hygin, Mun. castr. 49, fossae species est fastīgate Punica. Fastīgata dicitur, quae a summa latitudi lateribus deuexis in angustiam ad solum coniunca pu uenīt.

En s'appliquant aux plantes, fastīgārī « deven pointu, s'effiler » est devenu synonyme de « croître à hauteur, pousser, grandir »: Plin. 18, 52, frumenta un tempore fastigantur in stipulam. De là, à basse époque l'emploi de fastīgātus pour sublīmis, de fastīgāre pour in altum dūcere.

II. fastīgium n.: pente, inclinaison, cf. Cés., B. G. 73, 5, scrobes trium in altitudinem pedum fodiebam paulatim angustiore ad infimum fastigio; en architectu « toit » en pente et formant pointe au sommet, par opp sition aux toits plats; cf., entre autres, Cic., ad Qui fr. 3, 1, 14; haut d'un fronton, formé des deux chi convergents du toit, par suite fronton tout entier. d'un édifice, aedificii summum, P. F. 78, 8, puis « cime (d'un arbre), « sommet » d'une montagne (= cacūme et même, à l'époque impériale, « niveau supérieur », sa que l'idée de pente soit encore sensible, e. g. Curt. 4 19, iamque a fundo maris in altitudinem modicam of creuerat, nondum tamen aquae fastigium aequabat, S'e ploie également au sens moral : faite des grandem point culminant; de là « point principal » : sed sum sequar fastigia rerum, Vg., Ae. 1, 342. En grammain « accent » (= cacūmen).

Dérivé: fastīgiō, -ās, qui tend à se substituer à le tīgāre; cf. Thes. VI 324, 60 sqq. — M. L. 3217 a; le fatte provient du germ. first, v. B. W. s. u.

Semble apparenté à fastus; pour la formation, cl. us, castīgō; et uestīgō, uestīgium; fatīgō.

On rapproche souvent skr. bhrstih « pointe », irl. be « pointe, partie supérieure d'un objet » et borr « fiet v. isl. brodd-, v. h. a. borst « pointe ». Le tout peu me Le vocalisme a du latin a l'air « populaire ».

1. fāstus : v. fās.

2. fastus, -ūs m.: air orgueilleux; orgueil, faste, dain; cf. Vg., Ae. 3, 326, stirpis Achilleae fastūs in nemque superbum. Terme surtout poétique et de langue écrite, qui s'emploie au singulier comme au piriel (cf. Thes. VI 329, 16 sqq.); n'apparaît en pro

qu'à partir de Sénèque, en poésie à partir de Catulle. qu'à partii de Catulle. —
qu'à partii de Catulle. —
gens premier « hauteur », cf. fastigium, comme superbia? s premis Dérivés : fast(u) osus : qui fait le dégoûté, orgueilpeny (époque impériale) ; fastidium n. : dégoût, dédain. mepris; cf. Cic., Off. 1, 190, in rebus prosperis... sumerbiam... fastidium arrogantiamque fugiamus. Anpermas. Alltamination de fastus (avec lequel il se confond souvent, cf. Vg., B. 2, 15, superba pati fastidia, et Tib. 1. g 69 et 75) et de taedium, qui est de sens voisin. cf. dioso, interdum quod omnibus taedio esset, ponere soliti sunt Ce taedulus a disparu au profit de fastīdiosus dégoûté, dédaigneux » et « qui provoque le dégoût ». Dénominatif : fastidio, -īs : faire le dédaigneux ou le dégoûté, repousser avec dédain ; ancien, usuel et classique; et à basse époque fastidio, -as (cf. taediare) of Thes. VI 308, 65 sqq.; demeuré sous cette forme dans les langues romanes, ainsi que fastīdium, fastīdiasus (par exemple, esp. hastiar, -tio, -tioso); cf. M. 1. 3215-3217 et B. W. sous facher. Autres dérivés. tres rares : fastīdilis, -dībilis. Aucun rapprochement net.

fateor, -ēris, fassum sum, fatērī : 1º avouer, généralement dans un sens péjoratif « reconnaître sa faute, son erreur, etc. », Plt., Au. 738, fateor peccauisse: 2º proclamer. Cf. osq. fatium «fārī ». Dérivé avec raison de tārī par les anciens; cf. Varr., L. L. 6, 55, ab eodem uerbo fari..., fassi ac confessi, quia fati id quod ab [h]is quaesitum. Fateri est un verbe d'état normalement dérivé d'un nom d'agent *fat- à voyelle brève, cf. gr. φατός et φάτις « parole, discours »; l'emploi du médio-passif du reste concordant avec celui de fatur - s'explique nar le sens du même verbe, le sujet parlant étant particulièrement intéressé à l'aveu qu'il fait. L'importance des formes à préverbes donne lieu de croire que l'original de con-fiteor, pro-fiteor a précédé fateor; car le nom d'agent fat- n'est normal qu'en second terme de composé. On remarque, à ce point de vue, l'existence de in-fitiae, dérivé de *in-fat-.

L'adjectif en -to-, fassus (ou plutôt con-fessus, professus), n'appartient pas originairement au verbe fateor; c'est un dérivé de fat-, issu de *fat-tos, comme uīsus de *weid-tos > *weit-to-s > *uīssos > uīs(s)us, obtenu indépendamment et rattaché ensuite à fateor (cf. doccō et doctus). Pas de substantif dérivé; le simple fassio est attesté une fois dans les gloses; seuls existent les composés confessio et professio, ce qui est conforme à l'usage ancien : uentio est une rareté, tandis que conuentio, inuentio sont courants. On a un composé archaïque avec préfixe négatif dans infitiae, -ārum, usité seulement dans l'expression infitias īre « nier » et d'où provient le dénominatif infitiari. Fassus lui-même est rare; on trouve à la place confessus, où le préverbe marque le caractère acquis de l'aveu; cf. Cic., Caec. 9, ita libenter confitctur, ut non solum fateri, sed etiam profiteri uideatur. La langue de l'Église a aussi choisi confiteor dans le sens de « avouer, reconnaître, confesser ses fautes ou sa loi » pour traduire le gr. όμολογῶ, ἐξομολογῶ, συνομολογῶ (cf. H. Rheinfelder, dans Die Sprache I 1949); les exemples de fateur sont très rares, cf. Thes. VI 338, 70 sqq., en face de confiteor, IV 227, 35 sqq.; 228, 15 sqq.; 236, 26 sqq., etc. Confessus se rencontre avec

le sens passif « avoué, reconnu » dès la loi des XII Tables ; sur les autres formes de passif de *confiteor*, v. Thes. IV 226, 37 sqq.

confessio « aveu » apparaît à partir de Cicéron ; le mot a eu une grande fortune dans la langue de l'Église, où il traduit ἐξομολόγησις, ainsi que confessor, dont le sens profane est à peine attesté (deux exemples tardifs, cf. Thes. IV 192, 43 sqq.). Par contre, confessorius appartient à la langue du droit (Ulpien: confessorius āctiō). De là : irl. cubidil, coibse, confessoir; britt. cuffes.

profiteor, -fessus sum: avouer hautement ou publiquement, proclamer, promettre; sē profitērī « se proposer, s'offiri; déclarer, faire une déclaration [de candidature, de fortune, etc.] »; professae [fēminae] « prostituées professionnélles qui ont donné leur nom sur les registres de l'édile », Ov., F. 4, 866. D'après profitērī sē medicum, grammaticum (Cic., Tusc. 2, 4, 12), on a dit profitērī medicinam, grammaticam: professer, enseigner la médecine, la grammatie; et même absolument profitērī « enseigner » (e. g. Plin., Ep. 2, 18, 3), d'où, à l'époque impériale, professor, professōrius, professōnārius (Inscr.), professīuus (Serv.). Professō a des sens correspondants aux sens de profiteor: déclaration, promesse, profession. Le britt. proffes est un mot savant.

Autre composé: diffiteor: désavouer, nier. Assez rare, mais classique (Plancus ap. Cic., Fam. 10, 8, 4; Ov., Am. 3, 14, 28), fait sur confiteor d'après le modèle confide (diffidé).

De infitior : infitiālis (quaestiō), terme de rhétorique ; infitiātiō, -tor, -trīx.

On trouve aussi un exemple de très basse époque de dēfiteor (hybride de diffiteor et de dēnegō) et l'abrégé de Festus a un infinitif infiteri: non fateri, 100, 5, dont le participe se retrouve dans la glose: infitentes: à devoupevot. Sans exemple dans les textes; sans doute formé secondairement sur *infitus, infitiae.

fatica, -ae (ua-) f.: autre nom de l'herba sōlāta, sōlānum « morelle » (Ps.-Ap. 75, l. 17 n.). V. André, *Lex.*, s. u.

fatīgō, -ās, -āuī, -ātum, -āre : sens premier « faire crever »; s'est sans doute employé en parlant des animaux, particulièrement des chevaux, cf. Vg., Ae. 1, 316, uel qualis equos Threissa fatigat | Harpalyce; Curt. 4, 15, 31, [Alexander] plures equos fatigaucrat [equitando]. Par affaiblissements successifs: « harasser », « accabler », « fatiguer »; et même, à l'époque impériale, « importuner, vexer, railler », d'où, dans Sidoine, fatīgātōrius employé pour facetus. Cf. le fr. « crever, se crever, être crevé ». Dans le sens de « fatiguer », les auteurs emploient indistinctement fatīgō et dēfatīgō (dēfetīgō), tous deux déjà dans Plaute. Le mot, par son sens, se prête volontiers à recevoir un préverbe indiquant que le procès arrive à son terme; cl. depereo à côté de pereo. Il est à noter que fatīgātiō n'est attesté qu'à partir de Tite-Live; defatīgātio, par contre, est dans Cicéron et Cesar. Mais le terme le plus ancien et le plus fréquent est lassitudo. Par contre, si sessus est de bonne prose, lassus ne l'est pas. De fatīgō a été tiré un nom postverbal *fatīga attesté par les langues romanes, cf. M. L. 3220. Dans Tertullien, fatīgābilis; dans Pline et Sénėque, infatīgābilis, indēfatīgābilis, indēfatīgātus, formes emphatiques à côté de indefessus. Dérivé sans doute de fatis; cf. castus, castīgā, etc. M. I. 3220 a.l.

*fatis, -is: usité seulement dans l'expression ad fatim, dont les deux éléments se sont soudés pour former l'adverbe affatim, d'où on a même extrait à basse époque un simple fatim « abundanter » (cf. examussim). Le sens premier est « fente, crevasse »; ad fatim veut dire « jusqu'à crever, jusqu'à éclater », et c'est d'abord joint aux verbes signifiant manger, boire, cf. Plt., Poe. 534, edas de alieno quantum uelis usque ad fatim; ibid. 867, Men. 91, puis, par affaiblissement, « à satiété, tout son saoul ». Est resté familier; Cicéron ne l'emploie que dans les lettres, par exemple pour surenchérir sur satis, Att. 16, 15. Rare.

Dérivé: fatīscor, -eris (époque républicaine), fatīscō (époque impériale), pas de parfait, adj. fessus : se lézarder, se fendre; cf. Lucr. 5, 308, delubra deum simulacraque fessa fatisci, Vg., Ae. 1,123, [naues] accipiunt inimicum imbrem rimisque fatiscunt. Par suite « tomber en ruines » et « s'épuiser », puis « se lasser, se fatiguer », et ce dès les plus anciens textes, ainsi Pacuvius, Trag. 154, numquam fatiscar facere quod quiboboni.

La forme lessus, tirée de detessus, comme gressus de ingressus, a été généralisée au lieu de *fassus, sans doute pour éviter l'homonymie de fassus, adjectif de fateor; le sens propre « lézardé, fendu » apparaît dans l'exemple de Lucrèce cité plus haut, defetiscor, -eris, defatisco (langue de l'Église) : forme « déterminée » indiquant le procès arrivé à son terme (cf. fatīgō et dēfetīgō), usitée surtout au participe defessus. De defessus est attesté à partir de Virgile le composé indefessus, traduction du gr. ἀκάματος; *infcssus n'existe pas, et ceci contribue à indiquer le caractère secondaire de fessus, décelé par la voyelle e. L'importance de la forme « déterminée » detessus ressort de la généralisation de tessus. Les formes defetiscentia, defessio sont tardives. A fessus ne correspond aucun substantif : cf. fatīgō. — Fessus a été supplanté par lassus dans les langues romanes.

Sur ce groupe, v. W. H. Kirk, A. J. of Philol., III (1932), p. 364, et B. Axelson, *Unpoet. Wörter*, p. 29.

fātum, -ī n.: destin; correspond pour le sens au gr. εἰμαρμένη (-μένον); souvent personnifié et déifié Fātum ou Fāta, -ōrum; de là, dans la langue populaire, le masculin fātus (cf. caelus et caelum), Pétr. 42, 71, 77, et féminin fāta, qui a survécu dans les langues romancs, M. L. 3219, B. W. sous fée, sur un domaine beaucoup plus étendu que fātum, M. L. 3222, concurrencé par sors, et en celtique, dans britt. fawd. Ancien, usuel.

Le destin en tant qu'inévitable et imposé aux hommes comporte souvent une nuance péjorative et fātum a pris les sens de « destinée malheureuse, malheur » et « terme fixé par le destin, mort » (et, par extension, en poésie, « ombre, cadavre »). Ce double sens se retrouve dans l'adjectif fātālis : fatal, et par là « meurtrier »; f. diēs « jour de la mort »; cf. aussi fr. feu, B. W. s. u., de *fātātus? Dérivé tardif et rare : fātālitās (cf. necessitās). Cf. aussi Fātuclus Serv., Ac. 7, 47, et fātuculus « devin », attesté par l'italien, M. L. 3221.

Composés: fāti-canus (-cinus) (Ov.), -dicus, -fer, -le-gus, -loquus, -loquium, de couleur poétique; bonifātus et Bonifācius (avec influence de faciō?), Malifātius (bas latin).

Fātum est, comme l'a vu Varron, L. L. 6, 52, du

groupe de for; fâtum est à for ce que têctum est à tegê: ab hoc [so. fari] tempora quod tum pueris constitutini.

Parcae fando, dictum fatum et res fatales. Cf. Enn., A. 19, et Vg., Ae. 1, 261 cité s. u. for; Manu Leumann, IF 45, 105 sqq.

I. Fatuus, Fatua: nom d'anciennes divinités italiques identiques à Faunus, Fauna (cf. Varr., L. L. 6, 52 et 55, et les références de Goetz-Schoell, ad loc.), dont dérive, selon Justin, 43, 1, 8, le verbe fatuor, -āris « être inspirés: Fatua... Fauno uxor... quae uelut per furorem futur praemonebat. Vnde qui adhuc inspirari solent fatuari dicuntur. — Se retrouve en osq. Fatuveis, gén. sg. «Fatu", cf. Vetter, Hdb., n° 165. La quantité de l'a de Fatuus « st incertaine; c'est arbitrairement que les dictonnaires le donnent comme long, d'après fatus.

II. fătuus, -a, -um: 1° sot, imbécile, insensé, fou, traduit μωρός, joint à stolidus, stultus, insipièns, etc.]; fat (cf. Pétr., Sat. 46, 2); 2° fade, insipide (= insulsus], cf. Mart. 13, 13. — Le sens le plus ancien est le sens moral (Plt., Tér., etc.); le sens de « sans goût » appliqué aux choses n'apparaît pas avant l'époque impériale; v. Thes. s. u.

Dérivés: fatuitās « sottise » (classique, mais rare); fatuor, -āris « faire le fou », Sén., Apocol. 7; infatuā, -ās « rendre sot, infatuer » (classique); infatuātiā (St Jér.); fatuitō, -ās (Arn.); fatuōsus (Ital.). Du nom propre Fatuinus dérive sans doute le nom de la « pivoine » fatuina (rosa, Ps.-Ap. 64).

Les formes romanes (fr. fade, fat) supposent un type *fatidus (d'après sapidus), v. M. L. 3223 et B. W. sous fade.

Étymologie inconnue. On ne peut décider si Fatuus et Fatua sont le même mot que l'adjectif fatuus; mais il est possible que le nom de ces vieilles divinités italiques, de caractère prophétique, ait servi par dérision à désigner des personnages qui déraisonnent; cf. le sens péjoratif de hariolor. Le rattachement à fator, fréquentatif de for, cf. P. F. 78, 22, fatantur: multa fantur, n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

faueo, -os, faui (de *fau-uī), fautum, fauere (noter un impératif foue qu'on lit sur la base d'une beletteamulette d'or du temps de la seconde guerre punique : foue L. Corneliai L. f., et sur lequel on s'est appuvé pour fonder l'hypothèse d'une slexion foueo/fauere avec une alternance de vocalisme fondée sur la différence d'accent, comme dans *couco, cauere: mais, outre que cette alternance n'est établic par rien de sûr, le sens et la construction différencient fauco et fouco: le premier signific « favoriser » et est suivi du datif : f. Romanis, laudi alicuius : le second seulement « chauffer, réchauffer » et se construit avec l'accusatif : le foue de l'inscription citée plus haut peut être une simple méprise du graveur et l'on ne saurait faire état de la glose de P F. 77, 15, Foui, qui nunc Faui appellantur, pour justifier un passage de fou- à fau-) : être bien disposé, être favorable, S'emploie absolument, cf. Ov., Epist. 3, 88, Marte fauente, ou avec un complément au datif. Faue a d'abord appartenu à la langue religieuse; il désigne souvent la bienveillance des dieux : un emploi rituel subsiste encore dans l'expression fauere linguis (ore uerbis, uōcibus), réduite quelquefois à fauere à l'époque

impériale, où, du reste, elle n'est plus qu'un archaisme : Gery, auct., Ae. 5, 71, praeco magistratu sacrificante dicebat a fauete linguis, fauete uocibus », h. e. bona omina habete aut tacete, et Sen., Dial. 7, 26, 7, hoc uerbum non. ut plerique existimant, a fauore trahitur, sed imperat silentium, ut rite peragi possit sacrum nulla uoce mala abstrepente. Le vieux mot fauentia a la même valeur. P. F. 78, 14, fauentia bonam ominationem significat. Nam praecones clamantes populum sacrificiis fauere inhehant. Fauere enim est bona fari (étymologie tirée du rapnrochement avec le gr. εύφημῶ), at ueteres poetae pro silere usi sunt fauere. Un texte d'Accius montre bien la valeur religieuse de faueo, faustus, Trag. 511, ciues om(i)nibus faustis augustam adhibeant | fauentiam, ore abscaena dicta segregent, où le poète a multiplié à dessein les termes techniques : omen, faustus, augustus. Inventia, obscaenus. Faueo est un de ces nombreux termes nassés de la langue religieuse dans la langue laïque. Il a pu se dépouiller à ce point de son sens primitif qu'Ennius l'emploie comme synonyme de uelle, A. 419 : matronae moeros complent spectare fauentes (= gaudentes, puis unlentes), et Vg., G. 1, 18, adsis, o Tegaee, fauens, où l'on pourrait avoir uolens (synonyme de libens) et où le Servius auctus note « fauere... ueteres etiam uelle dixerunt ». Ancien, usuel. Fautum a sans doute survécu en espagnol et en portugais ; cf. M. L. 3224.

faustus (par l'intermédiaire d'un substantif neutre *fauos, thème en -os-/-es- non attesté, mais qui douhlait fauor, comme decus double decor, et dont faustus dérive comme onustus de onus, iūstus de iūs, etc.) : « qui grandit heureusement » (d'où les noms propres Faustus, -a, -ulus, etc.) ou « qui fait grandir heureusement » : Non. 426, 15, faustum quasi a fauendo dictum ac per hoc prosperum ac propitium, précédant fēlīx « fécond » dans la formule quod bonum faustum felix fortunatumque sit, cl. Cic., Diu. 1, 45, 102; Tér., Andr. 956, o faustum et selicem diem; cf. les formules geni publici faustae Felicuatis, CIL I2, p. 214; Val. Max. 1, 8, 8, diuus Iulius, fausta proles eius [urbis]. De faustus sont dérivés : faustulus : P. F. 83, 3, faustulum porcillum, feturam pecorum; Faustitās: nom de déesse adjointe à Cérès: nutrit rura Ceres almaque Faustitas, Hor., Od. 4, 5, 18; infaustus, M. L. 4394.

jauor: faveur; et, sens concret, « marque de faveur, applaudissement », etc., cf. clāmor. Non attesté avant Cicéron, qui l'introduit avec des réserves, Sest. 115: qui rumore et, ui ipsi loquontur, fauore populi tenetur et ducitur, et Epist. frg. 8, 8: eum amorem et eum, ut hoc werbo utar, fauorem in concilium aduocabo. Fauor est formé sur faueō, comme amor sur amō; a dû remplacer un ancien neutre *fauos; cf. plus haut, faustus.

Dérivé : fauōrābilis, attesté à partir de Velleius Paterculus ; infauōrābilis (Dig.). Irl. fabhar.

fautor (fautior dans Plaute, Am. Prol. 67, 78, 79, et dans Lucil. 902; fém. fautrīx à partir de Térence): qui lavorise, protecteur. Suivi du génitif ou du datif.

Cf. aussi les formes peu ou mal attestées fauea (fabea), -œ, faueus, -ī (Gloss.): esclave favorite ou favori, peutêtre dans Plt., Mi. 797; fauisor, -ōris, synonyme tardif de fautor; attesté à partir d'Aulu-Gelle et peut-être création artificielle d'écrivains archaïsants; d'où fauisiè (Gloss.).

Le rapprochement de v. sl. govětí « religiösē uerērī »

avec fauere est plausible au point de vue phonétique comme au point de vue sémantique. Mais l'ambiguïté de g (g ou gh) en slave et de f en latin rend la concordance d'autant moins probante que lat. a devant w et sl. o sont aussi ambigus et que lat. u intervocalique admet plusieurs origines. Arm. g de govem « je loue » est issu de *gh ou de *w; le rapprochement avec les mots latin et slave est aussi plausible. — Rien de sûr.

fauilla -ae (avec i longa, CIL V 3143; les langues romanes dans lesquelles le mot est représenté attestent aussi failla, blame par l'App. Probi, GLK IV 198, 8, *fallīua, M. L. 3226; c'est à *fallīua et *falvisca que remontent les formes germaniques : v. h. a. fal(a)wisca) f. : cendre, braise, suie : -a est deserta igni scintilla, Serv., Ae. 3, 573 (cf. Ae. 6, 227), en particulier « cendres volantes », cf. Pelagon. 110, cinerem leuem, i. e. fauillam quam appellant. Terme moins général que cinis, comme le montre l'emploi qu'en fait Suét., Tib. 74, cinis e fauilla et carbonibus; mais, dans l'usage courant, ne differe guere de cinis; on trouve même parfois les deux mots dans un emploi exactement opposé à celui qu'on attendrait, cf. Plin. 19, 19, regum inde funebres tunicae corporis fauillam ab reliquo separant cinere. Ancien, mais d'emploi plus restreint que cinis. N'est représenté que dans les dialectes italiens et ibériques.

Dérivés (tardifs): fauillāceus, fauillāticus, fauillēscō.
Forme à vocalisme réduit qu'on tire de *fouilla > fauilla (cf. caueō, faueō), mais l'a peut s'expliquer autrement. V. foueō. Cf. scintilla.

fauis(s)ae, -ārum f. pl.!: vieux terme du vocabulaire religieux: -ae locum sic appellabant, in quo erat aqua inclusa circa templa. Sunt autem qui putant fauisas esse in Capitolio cellis cisternisque similes, ubi reponi erant solita quae in templo uetustate erant facta inutilia, P. F. 78, 10, dont la définition provient de Varron, cf. Gell. 2, 10, 3. Mot sans doute étranger; étrusque? Même finale que dans caris(s)a, mantissa. Pas d'exemple dans les textes. Cf. fouea?

Faunus, -I m. (usité aussi au pluriel Faunī (poétique), sans doute d'après gr. Πᾶνες, Σάτυροι?): ancienne divinité italique, de caractère agreste et silvestre, qui a pour sœur et femme Fauna ou Fatua. La forme Fones, di siluestres (Gloss.) est corrompue. On rapproche généralement ombr. fons « fauens », nom. pl. foner, et on l'explique par a fauendis frugibus; mais ce n'est là, sans doute, qu'une étymologie populaire, sans rapport avec le caractère primitif du dieu. Comme sa fête se célèbre aux Lupercalia et que son culte se confond partiellement avec celui de Lupercus, on a songé à le rapprocher de gr. θαῦνον θηρίον Hes., et à y voir un ancien « dieuloup »; on l'a comparé aussi au Daunos apulien (issu de *dhaunos?). En tout cas, traité comme une divinité indigène, fils de Picus, petit-fils de Saturne et père de Latinus (v. Ov., F. 3, 291 sqq.). — Le rapprochement de m. irl. buan « bon, favorable » est à rejeter.

Fauönius, -I m.: le Favonius, vent tiède d'ouest qui souffie au printemps, souvent qualifié de tepidus, ce qui l'a fait rattacher par les Latins à foueō; cf. Plin., H. N. 16, 93; Isid., Or. 13, 11, 8. Mais c'est aussi le vent fécondant, sens dans lequel Virgüle l'assimile au Zéphyre qui féconde les cavales (cf. Vg., Ac. 3, 120; Sén., N. Q. 5,

16, 4), et d'après Plinc, l. l., les rustici l'appellent catlitiō (de catuliō) parce qu'il est : genitalis spiritus mundi a fouendo dictus... gestiente natura semina accipere eaque animam inferente omnibus satis. — Le passage de o protonique *fouonius à fauonius n'est pas sûr (cf. faueō et fauilla) et la dérivation fait difficulté (le cas de Alcēdōnius, Aquilonius est tout autre). L'explication par faueō n'est pas moins hasardeuse. — Le mot est représenté dans les dialectes italiens et en espagnol, M. L. 3227, et passé en germanique : v. h. a. fonno, -na « Föhn ».

faustus : v. faueo.

fanstns

fauus, -I m.: rayon de miel. Fauus est employé proverbialement comme symbole de la croissance heureuse; cf. Pétr. 43, itaque creuit, quicquid creuit, tamquam fauus; 76, quicquid tangebam crescebat tamquam fauus, cf. aussi id., ibid. 35, 5 et 39, 15, sans doute par un rapprochement dù à l'étymologie populaire avec faueō. Le rayon de miel figure dans les sacrifices offerts à Gérès (Vg., G. 1, 344) et à la Terre (Plin. 25, 107). Ancien, usuel. V. M. L. 3228 et 3227 a, *favülus (roumain, italien, espagnol, portugais; non français).

Sans étymologie.

faux, -cis f.; fauces, -ium: 1º gorge, en tant qu'entrée du tube digestif et de la trachée artère; gosier et aussi la gorge en tant que partie extérieure du cou; 2º gorge (dans une montagne, cf. Serv., Ae. 11, 516, -es dicuntur itinera inter duos montes locata augusta et peruia, dicta a faucium similitudine); entrée étroite d'une ruche, d'une caverne, d'un vase (cf. labra), goulot, goulet. Ancien, usuel. M. L. 3225. Le pluriel est seul usité à bonne époque, cf. Varr., L. L. 10, 78, quaedam non [consuetudo patietur] ut si dicas pro fauces, faux. Le génitif pluriel est toujours faucium, mais il n'est pas attesté avant Cic., Tus. I 37 : l'accusatif est tauces, non tauces. Le singulier ne se rencontre qu'à l'époque impériale en poésie (Hor., Ov., etc.) et à basse époque en prose. Les formes romanes remontent à focem, foces ; du reste, la graphie foces est assez fréquente pour qu'on en soit venu à dissérencier par le sens les deux formes; cf. Isid., Diff. 2, 60, fauces sunt angustae fistulae, quasi foces, per quas uocalis spiritus... exiliens sonum emittit.

Autres formes avec \bar{o} : fōcāle n. « foulard de cou », neutre d'un adjectif *fōcālis, conservé en logoudorien avec le sens de « mal de gorge », angine, M. L. 3397; fōcāneus « qui croîte entre deux rejetons » (comme dans une gorge); fōcānum « faucēs » (Marcell.); offōcō (Sén., Flor.); suffōcō: suffoquer, étouffer, M. L. 8431, et praefōcō: obstruer, étrangler (époque impériale) et leurs dérivés. Toutefois, offūcāre: aquam in fauces obsorbendam dare, P. F. 211, 10, semble bien prouver l'ancienneté de la diphtongue; cf. causa/accūsō (il est vrai que les formes romanes remontent à offōcāre, *affōcāre, M. L. 6046).

Cf. aussi la glose fa(u)cillāre : στραγγαλίσαι.
 Aucun rapprochement sûr.

fax, facis f. (abl. face, Cic., Verr. 5, 75; le gén. pl. facium n'est enseigné que par un grammairien récent, frg. Bob. GLK V 562, 26; acc. pl. facēs): torche, flambeau. Sens propre et figuré. Ancien, usuel. Diminutif: facula (d'où faculārius, Gl.), cf. M. L. 3137 (germanique: v. h. a. facchala « Fackel », etc.; britt. fagl) et 3127, *facēla; 3131, *facēle.

Il n'y a rien à tirer de la glose de P. F., 77, 19 citée s. u. facêtus, dont le facês est sans doute imaginaire. Les Latins ne connaissent d'autre nominatif que fac (Enn., Sc. 33; Varr., Men. 486, etc.); l'ablatir est face (Vg., Ae. 3, 719). Dès lors, l'explication de facêtus comme étant un dérivé d'un thème en -ê-, *facês (H. Pedersen, La 5e décl. lat., p. 60) ne tient pas.

dersen, La σ' αετ. τωτ., μ. σ., μ. σ. ατ. μ. ω. ε ταρργοchement de lit. žαāké « lumière » et de gr. διαφάσσειν ΄ διαφαίνειν est en l'air. Mot technique, d'origine inconnue.

feber, -brī? Ne figure que dans Varr., L. L. 5, 79: fiber ab extrema ora fluminis dextra et sinistra maxime quod solet uideri (cf. fiber « castor »), et antiqui februm dicebant extremum, a quo in sagis fimbr(i) ae et in iecore extremum fibra, fiber dictus. Peut-être créé par Varron pour expliquer fiber et fibra? V. Pisani, Homm. Niedermann, p. 270.

febris, -is f. (acc. en -im, abl. en -ī; un doublet dialectal hebris est attesté par Servius, Ac. 7, 695]: flèvre (= πυρετός; aussi les anciens le dérivent-ils ā feruōre, Varr., Men. 33). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3230, fēbris. Passé en germanique: v. h. a. flebar « Fieber»; et en irl. febra, flabhras.

Dérivés et composés : febrīcula : πυρέπιον; febrīculōsus : qui a ou qui donne la fièvre [ɛ̄ dans Catulle 6, 4); febrīculentus (Marcellus); febrīc, -īs (à partir de Colum.) : avoir la fièvre; d'où febrīlis (Cael. Aurel.); febrēscō, -is (Solin.) : être pris de fièvre, M. L. 3229; febrīcitō, -ās (depuis Celse et Colum.; ē dans Mart. 9, 98, 20) : synonyme de febrīc, que Thurneysen suppose tiré d'un adjectif *febricitus, formé comme sollicitus. Mais febrīcitō peut être tiré directement de febris d'après fēlīx : fēlīcitō; cf. le suivant : febricōsus (Vég.); febrifuga f. : nom de la petite centaurée (Vég., Marc.). Febricius, febricō sont mal attestés; cf. Thes. s. u.

Il n'y a pas de nom indo-européen de la « fièvre ». Comme le lituanien a drugys « fièvre » en face du verbe slave signifiant « trembler », ainsi slovème d'rgut, opeut supposer que febris appartient à la racine signifiant « trembler », qui figure notamment dans gr. τωθαρύζω τρέμω. La forme originelle serait de type à redoublement : *dhe-dhri. V. querquerus. Étymologie peu sûre, mais les autres sont plus incertaines encore, notamment le rattachement à foueō par une forme *dhegwh-ris, imaginaire.

februus, -a, -um: qui purifie, purificateur. Ancien adjectif de la langue religieuse, d'origine sabine d'après Varr., L. L. 6, 13. Personnifié, Februus devient le nom d'un dieu infernal d'après Servius, G. 1, 43: duo menses a Iano et Februo nominati sunt. Februus autem est Diis pater cui eo mense sacrificabatur, cf. Macr., Sat. 1, 13, 3, lustrari... eo mense civilatem necesse erat, quo statuit [Numa] ut iusta dis Manibus solverentur. — Februa (Februālis, Febrūlis, Februāta) est une épithète de Junon, peut-être femme de Februus et divinité infernale. — Le neutre februum se dit avec le sens de « purgămentum » de toute offrande purificatoire, et en particulier du sel chaud; cf. Censor. 22, 13, 14, Lupercalibus salem calidum ferunt, quod februum appellant; mais cf. aussi Ov., F. 2, 19; 4, 726; Serv. auct., Ae. 8, 343.

périvés : februō, -ās ; februāmentum (Censor.) ; februārius [mēnsis] « mois des purifications », dernier mois de l'ancienne année romaine; cf. Varr., L. L. 6. 34. ... februarium a die februato, quod tum februatur 34, ... r populus, i. e. lupercis nudis lustratur antiquum oppipopular, dum Palatinum gregibus humanis cinctum; et P. F. 75, 23, februarius mensis dictus quod tum, i. e. extremo mense anni, populus februaretur, i. e. lustraretur ac purgaretur, uel a Iunone februata quam alii Februalem, Romani Februlim uocant, quod ipsi eo mense sacra febant, eiusque feriae erant Lupercalia, quo die mulieres februabantur a lupercis amiculo Iunonis, i. e. pelle caprina; quam ob causam is quoque dies Februatus appellabatur. Quaecumque denique purgamenti causa in quibusque sacrificiis adhibentur, februa appellantur. Id uero quod purgatur, dicitur februatum. Il semble, d'ailleurs, que plusieurs cérémonies d'origines différentes se soient confondues : une cérémonie de lustrātio; des sacrifices expiatoires aux dieux infernaux; un rite de fécondation (les Lupercalia).

On trouve dans Lydus, de Mens. 4, 25, un témoignage relatif à un mot *feber (= πένθος) qui serait à l'origine de februus : Λαδεών ἀπὸ τοῦ πένθους λέγει κληθῆναι τὸν φεδρουάριον. Φεδερ γὰρ παρὰ Ρωμαίοις τὸ πένθος προσαγορεύεται. Peut-être y a-t-il ici une allusion à une étymologie qui rapprochait februus de febris, ou simplement un mot forgé par un grammairien pour expliquer februum.

Le nom du mois febr(u)ārius est demeuré dans les langues romanes, M. L. 3231; et en irl. febrai, britt. chwefror.

Sans étymologie indo-européenne: le rapprochement de skr. gandharva, gr. Κένταυρος, proposé par Dumézil, est à écarter. Sans doute mot indigène (sabin?), comme beaucoup de termes religieux; cf. cupencus, camēna, Fērānia. Mārs. etc.

fēcundus, -a,-um: fécond. Se dit de la terre, des semences, des femelles, etc. Ancien, usuel. M. L. 3232.

Dérivés : fēcunditās (classique) ; fēcundō, -dātor (tardif). Composés : infēcundus, infēcunditās ; per-, praefēcundus, tous deux de l'époque impériale.

Ancien participe, cf. fācundus/for; īrā-, iū-, rubi-, uerē-cundus; soit six adjectifs de cette sorte; v. Stolz-Leuman, Lat. Gramm.⁵, p. 227; les expliquer par l'imitation de secundus est chimérique; d'ordinaire, pour obtenir des adjectifs en -undus de thèmes terminés par voyelle, on recourt à -bundus (v. ibid., p. 226 sqq.).

M. Benveniste, BSL 34, p. 186, et Origines, p. 141, a expliqué les formations en -cundus par un participe de la racine *kū- « se gonfler ». Cf. fēmina, fē-tus (adjectif et substantif), fē-num, fē-lix, fēlō, etc., et, d'autre part, filius.

Une racine *dhē- « téter, sucer, traire » est représentée d'un bout à l'autre de l'indo-européen : irl. denim « je tette »; v. h. a. tāan « sucer »; hom. θῆσθαι « sucer raire » (et θήσατο) et τιθήγη « nourrice »; γαλαθηνός « qui tette le lait »; γéd. dhātaoe « pour téter »; skr. dhātrī « nourrice »; sans doute arm. diem « je tette »; fēmina est le reste d'un participe présent moyen d'un présent radical *dhē- et signifie littéralement « qui allaite » (pour la forme, cf. alumnus). Un suffixe commençant par -lest fréquent: lat. fēlō, fēlīx; ombr. feliuf, fliiu « lactan-

tēs »; gr. θηλή « tétin, mamelle », θῆλυς « nourricier, femelle »; lit. pirm-dele « primipare »; lett. deju, det « sucer »; lit. dele « sangsue »; alb. dele « mouton »; skr. dhārúh « suçant ». V. aussi fēnum et fēnus.

Cette racine *dhē- « téter » se distingue de la racine *dhē- « poser » en ce qu'elle est accompagnée de formes à -i -: skr. dhāyati « il tette » et dhēnā, dhenūḥ « vache »; v. sl. dojo, dojiti « téter, traire »; got. dadājan et v. suéd. daeggia « allaiter »; arm. dayl « premier lait ». A ce groupe se rattache lat. filius; cf., pour le sens, lette dēls « fils ». Le slave dēte « enfant » et dēva « jeune fille » ont un ē ambigu (de ē ou de *əi). Les formes à i bref de v. h. a. tila « sein de femme » et d'irl. del « tétin » ne sont pas claires.

fel, fellis n.: bile, fiel et « vésicule biliaire »; fel appellatum quod sit folliculus gestans umorem qui uocatur bilis, Isid., Or. 11, 1, 128. Désigne par image, comme le gr. χόλος, la colère, l'envie, en raison de son amertume: Vg., Ae. 8, 219-220, hic uero Alcidae furiis exarserat atro | felle dolor. Ancien. Panroman. M. L. 3234; B. W. fiel. V. bilis.

Dérivés et composés : felleus : de fiel ; fellītus : rempli de fiel (d'après mellītus) ; fellineus : couleur de fiel (d'après sanguincus) ; felliōsus et fellinōsus (cf. sanguinōsus) ; fellidūcus = χολαγωγός ; fellifluus, tous termes de la langue médicale. Juxtaposé : fel terrae : centaurée (ainsi nommée à cause de son amertume). M. L. 3237 a.

Fel forme un couple avec mel, auquel il est souvent opposé; cf. Plt., Cas. 223, fel quod amarumst, id mel faciet; Ci. 69, Amor et melle et felle est fecundissimus, et Thes. VI 424, 19; les deux flexions ont dû réagir l'une sur l'autre.

Rappelle le groupe de mots indiquant une couleur jaune qui est aussi représenté en latin par florus et flauus (v. ces mots). On a de même en slave un ancien žlitů « jaune » (s. žût. r. žolt) à côté de s. žûč (gén. žûci), r. žolč « fiel ». Sl. žluti est à rapprocher de lit. geltas « jaune ». A en juger par le latin, ces mots auraient un gwh- initial. — Il y a un autre groupe, représenté en latin par (h)olus et par une forme qui semble dialectale heluus (v. ces mots) qui commençait par g'h : v. sl. zelenŭ « vert », v. sl. zluči « fiel ». C'est à celui-ci qu'appartiennent gr. χόλος, χολή « bile, fiel », av. zāras-ča « et le fiel » et sans doute v. h. a. galla « bile, fiel ». Il faut se demander si le groupement du nom du « fiel » soit avec le groupe de v. sl. zlutt « jaune », soit avec celui de lat. heluus, (h)olus, v. sl. zelenŭ « vert », ne serait pas secondaire; le type de gr. χόλος, v. sl. žluči paraît ancien; ce serait f de fel qui résulterait d'un changement de groupe du mot (étymologie populaire ou mot d'origine dialectale). Le -ll- de lat. fel, fellis admet plusieurs explications, peut-être issu de -ln- comme germ. galla de *gallon, i.-e. *ghol-n-, ou simplement gémination « populaire » expressive (pour la forme, cf. mel).

fēlēs, -is (fēlis; faelēs, faelis) f.: nom générique de petits carnassiers, entre autres « chat, chatte (sauvage) ». Glosé αἴλουρος et aussi v. angl. merth = mustēla. Joint à mēlēs « blaireau, martre » par Varron, à mustēla « belette, fouine » et à uiuerra « furet » par Columelle.

Dérivés : fēlīneus et fēlīnus. Cf. M. L. 3235.

Aucun rapprochement clair; la ressemblance avec mēlēs, également isolé, suggère l'idée d'un emprunt à une langue inconnue (alpine?).

feliō, -īs, -īre : se dit du cri de la panthère : pardorum est felire, Suét., frg. p. 247. Quantité de l'e incertaine. De félés?

felix, -icis: qui produit des fruits, fécond (= ferāx), fertile: felices arbores Cato dixit, quae fructum ferunt, infelices quae non ferunt, P. F. 81, 26; sens encore conservé à l'époque impériale dans la langue populaire, cf. Plin. 24, 68, uolgus infelicem arborem eam appellat quoniam nihil ferat, nec seratur umquam; quelquefois aussi « fécondant » (f. Vertumnus). Double en ce sens fēcundus; aussi fēlīx s'est-il spécialisé au sens de « favorisé des dieux, heureux » (dans ce sens employé par la poésie impériale pour rendre μακάριοι « les bienheureux »), et aussi « favorable, propice » :Vg., Ae. 1, 330, sis felix nostrumque leues quaecumque laborem, où Servius note : propitia. Felix enim dicitur et qui habet felicitatem et qui facit esse felicem; cf. aussi f. hostia, G. 1, 365, et Fēlīciō. Pétr., Sat. 60, 8. Ancien, usuel. Toutefois, l'adjectif n'est représenté qu'en roumain, où il y a aussi un dérivé d'un verbe *felīcicāre non attesté, M. L. 3234 b et 3236. Cf. aussi Fēlīciānus, M. L. 3234 a.

Dérivés et composés: fēlīcitās: fécondité, fertilité; et surtout « bonheur »; au pluriel avec le sens concret « bonheurs »; fēlīcitā? (un seul exemple très tardif); fēlīciōsus (Greg. Tur.)?; infēlīu, usuel et classique; infēlīciās; infēlīciō, -ās, archaīque, usité seulement dans la formule dī infēlīcent.

On dérive $f\bar{e}l\bar{\iota}x$ d'un substantif * $f\bar{e}l\bar{\iota}$ « mamelle », qu'on rapproche de $f\bar{e}l\bar{o}$ et de gr. $\theta\eta\lambda\eta$. En principe, -ic-, élargissement de -i-, est en latin un suffixe féminin. Le sens originel aurait donc été « qui donne du lait »; mais il n'y en a aucune trace dans les emplois attestés de $f\bar{e}l\bar{\iota}x$ en latin.

V. fēcundus.

fēlō (fēllō), -ās, -āul, -ātum, -āre (les inscriptions, presque toutes vulgaires, ont plutôt la graphie fēlō, fēlātor; les manuscrits ont plutôt la graphie avec gémination expressive de la liquide fellō, que semble confirmer la forme du dialecte abruzze fellate, M. L. 3237): téter; de là, sensu obsceno, « sucer » (pēnem lambere), fēl(l)ātor, fēl(l)ātrīx. Attesté depuis Plt., Ps. 422: iam ille felat filius.

Dérivés, très tardifs et rares : fēllitō, -ās ; fēllebris (-libris) « qui tette » ; fēllātus, -ūs « tétée ». V. fēcundus.

fēmina, -ae f.: femelle, femme, par opposition au mâle. Ancien participe en -meno-, substantivé, mais dont l'emploi comme adjectif est bien attesté. Plt., Mi. 489, non... me marem... sed feminam esse; T.-L. 31, 12, 9, incertus infans... masculus an femina esset. Peut se joindre à un substantif masculin ou feminin désignant un animal, dont il précise le sexe : agnus fēmina (Loi de Numa), agnus mās idemque fēmina, T.-L. 28, 11, 3; fēmina bās, musca fēmina, Plt., Tru. 284, etc., par opposition au type equus mās. Aussi tend-on à différencier fēmina de mulier : Isid., Diff. I 588, femina... naturale nomen est, generale mulier; Tert., Or. 22, Euam nondum uirum expertam deus mulierem ac feminam cognominauit, feminam qua sezus generaliter, mulierem

qua gradus specialiter. Souvent joint à uxor, coniux trōna; e. g. Cic., Verr. 4, 97, eius uxor, femina prima De là est arrivé à s'employer au sens de « femme compagne du « mari »: Ov., M. 8, 704, senex (Philema et femina coniuge digna, par un développement de se qu'on retrouve dans homō. V. mulier.

Fēmina peut s'employer aussi du genre des substatifs, comme fēmininus; cf. Varr., L. L. 5, 61, mas igua quod ibi semen; aqua femina quod fetus ab eius umon A aussi, comme dans le fr. māle, femelle, diverses acceptions techniques, e. g. Vitr. 6, 8, 11, cardinibus ex ton masculo et femina inter se coartatis; se dit des plants des pierres précieuses, etc. A subsisté dans la plupar des langues romanes, M. L. 3239, B. W. s. u., et en cal tique : irl., gall. femen (savant). De *femella (scil. canne bis) provient le germ. Fimmelhanf (b. all. fimel).

Dérivés : fēmineus, substitut surtout poétique d fēminīnus impossible dans l'hexamètre; fēminīnu (formé comme masculīnus, auquel il s'oppose) : feminin, M. L. 3239 a. En grammaire fēminīnum (genus traduit τὸ θηλωκόν, comme masculīnum τὸ ἀροπικόν; fēminātus (rare); fēmella (très rare; trois exemples, dont un de Catulle, mais conservé en français et en provençal, M. L. 3238) : 1° petite femme ez gond femelle; fēminal, -lis n. = cunnus (Apulee cf. animal |anima|; formation peut-être favorisée par le rapprochement de femur, feminis; fēmināle n. nom d'une plante, molène, bouillon blanc (Diosc. 4), v. André, Lex., s. u. Composé : effēminō, -ās. V. fēcundus.

femur, -inis (-oris) n.: cuisse; évoque souvent l'idée de « parties sexuelles », comme inguina, d'où le sens de feminālia « quibus pudenda teguntur ». La flexion ancienne est femur, -inis, qui a dominé jusqu'à l'époque de Suétone (feminis étant appuyé sur inguen, -inis), où le génitif femoris prend le dessus. Le nominatif feme semble avoir été imaginé par les grammairiens (Roman ap. Charis., GLK I 131, 2; Serv., Ae. 10, 344, 788, d'après feminis. En bas latin apparaît femus d'après tempus, pectus. Étymologie populaire dans Isid., Or. 11, 1, 106, femora dicta quod ab ea parte a femina sexus uiris discrepet (cf. fēmināl). Ancien, usuel. Non roman; v. coxa. Ernout, Aspects, p. 139 sqq.

Dérivés et composés : feminālis, usité surtout au pl. n. feminālia : περισκελή, caleçons, braies ; et femorālia (depuis l'Itala) ; interfeminium (Apul.) : pudendum muliebre.

Le nom est d'un type indo-européen archaïque. Mais en dehors du groupe de gr. loxlov et de skr. sakthi, sakthidh, peu clair lui-même, la « cuisse » ou l' « articulation de la cuisse » n'ont pas de nom indo-européen connu. Il n'y a aucun moyen de rapprocher v. sl. bedro « cuisse », qui lui-même est isolé. Les noms des parties du corps ont souvent un caractère « populaire » et des formes aberrantes, bien qu'anciennes : cf. crūs.

fendicae, -ārum n. pl. f. : sorte de tripes (= hirae, hillae). Ne se trouve que dans Arnob., Nat. 7, 24.

-fendő, -is, -dī, -fensum, -fendere (simple non usité; cf. Prisc., GLK II 435, 4, nunc in usu simplez non est, quomodo nec « fendo » nec « spicio »... ex quibus composita sunt multa us offendo, defendo. Les gloses ont

une forme fensus: iratus, qui sans doute est tirée artificiellement de infensus): le sens devrait être « frapper, ficiellement de montrent les composés:

defensers: acharné contre, hostile (à). Ancien (Plt.), infensus: acharné contre, hostile (à). Ancien (Plt.), suel, souvent confondu avec înfestus. Dérivé: înfēnsō, se: s'acharner contre, ravager (Tac.).

offendő, -is: heurter, choquer, blesser (sens physique et moral); offendiculum (Varr.), offensum, offensa, offensió, etc., et offenső, -ās: « heurter », et ses dérivés.

Le présent -fendo, sur lequel est bâti tout le groupe des formes latines, est le substitut d'un ancien présent radical athématique, comme v. sl. ido « je vais » en face de lat. ii, gr. elot; pour le suffixe, cf. cūdō, tendō, pellō. etc.; ce suffixe fournit des présents « déterminés ». Ce présent radical athématique est clairement conservé en indo-iranien : véd. hánti (3º pl. ghnánti) « il frappe », av. jainti, et en hittite : kuenzi « il frappe », 3° pl. kunanzi: le gr. ἀπέφατο ἀπέθανεν, Hes., est donc un ancien imparfait de *ghwen-. Le grec a créé aussi un présent dérivé : θείνω, en face d'un aoriste ἔθενον (fait sur des formes de présent athématique) ; cf. aor. Émecoνον et parfait πέφαται; φόνος « meurtre ». Le slave a fait passer le présent au type thématique. d'où ženo e je chasse, je poursuis », avec infinitif gunati (cf. v. prussien gunnimai « nous poussons »); le lituanien a de même genù, giñti « chasser ». L'irlandais a recouru à l'ancien itératif : gonim « je blesse, je frappe », cf. v. sl. gonjo « je poursuis ». Le germanique et l'arménien n'ont gardé que des formes nominales, telles que v. isl. gunnr combat », arm. gan « rossée ». Il faut sans doute v rattacher perfines (v. ce mot).

fenestra, -ae f. : = θυρίς, trou pratiqué dans une paroi, meurtrière, trou percé dans le lobe de l'oreille; et par extension « fenêtre », comprenant le trou (lümen) et la croisée. Ancien, usuel. M. L. 3242, fĕnĕstra. V. h. a. fenster; irl. feinester; britt. fenester.

Dérivés: fenestrātus: muni de fenêtres, d'où a été tiré un verbe fenestrō; Fenestella, nom propre (cf. Dolabella), nom d'une porte de Rome et d'un historien; fenestrula (Apul.); fenestellula (Greg. Tur.).

Origine inconnue. On pense à un suffixe d'instrument; mais *trā est à peine représenté en latin (cf. aplustra gréco-étrusque). L'étymologie ancienne « åπö τοῦ φαίνει» », Non. 36, 11, n'est qu'un jeu de mots. Il y a eu aussi une forme festra, ostium minusculum in sacrario, Macr. 3, 12, 8; P. F. 30, 27, dont fenestra est peut être une déformation due à un rapprochement avec qu'vo. Une origine étrusque n'est pas impossible : ce sont les Étrusques qui semblent avoir organisé la vie urbaine en Italie; mais aucun fait linguistique précis ne l'indique (les noms propres étr. Fnes-ci, lat. étr. Fenestius sont peu probants); v. G. Alessio, Aevum, 1941, 545 sqq., qui suppose un original étr. *Inestra (?).

fēnum, -ī n. (faenum; faenisicei dans la Sententia Minuciorum, CIL I³ 584; Varron, L. L. 7, 96, signale déjà l'hésitation entre les doux formes: in pluribus uerbis A ante E alii ponunt, alii non... sic faenisicia ac fenisicia. Les formes romanes remontent à fēnum; faenum semble une forme refaite par « hyperurbanisme ». Un masculm fēnus apparaît à basse époque. Pluriel rare, mais non sans exemple [Ov., Apul., Vulg.]]: foin. Ancien, usuel.

Dérivés : fēnārius ; fēneus ; fēnīle (fēnīlia) ; faenōsus ; fēnuc(u)lum « fenouil » (fēnī-, passé en irl. fenel et en germanique : v. h. a. fēnihal « Fenchel »), dérivé : f(a)eniculīnus (Plin. med. 2, 20). Composés anciens et techniques : fēnisez (-seca, -sector), fēnisicium ; juxtaposé : fēnum graecum « fenugrec ».

Comme la plupart des termes rustiques, le groupe de fēnum est abondamment représenté dans les langues romanes: cf. M. L. 3247, fēnum (panroman et celtique: britt. ffwyn, foen); 3246, fēnuculum; 3245, fēnisicia; 3244, fēnīle; 3243, *fēnia; 3241, *fēnāre; 3241 a, fēnārius, -ria.

Fēnum se rattache peut-être, comme fētus, fēcundus, etc., à fē- (cf. plēnus, dōnum) et signifierait proprement le « produit [du pré] ». Bréal rapproche la restriction de sens qui s'est produite dans frūmentum « fruit, jouissance », puis « blé, froment »; cf. de mēme le fr. regain. Fēnum, frūmentum seraient des preuves de l'ancienne importance de l'agriculture dans la vie sociale des Romains. Le rapport entre fēnum et fēnus « produit de l'argent, intérêt » a été senti par les Romains; cf. P. F. 76, 9; 83, 8, etc.; la langue a utilisé dans des sens différents les deux formations. Le sens est éloigné de celui de la racine indo-européenne *dhē- « téter ». Mais on voit par fēcundus, fēlīx que le sens de certains mots du groupe s'est élargi en latin.

fēnus (fae-), -oris (et *fēneris attesté par les dérivés fēnerō et fēnebris) n. : intérêt de l'argent prêté, prêt à intérêt ; différent en cela de mūtyum « prêt à charge de réciprocité », cf. Plt., As. 248, si (uiginti minas) mutuas non potero, certumst, sumam fenore; s'oppose à sors « le capital », cf. Plt., Most. 561, mihi neque fenus neque sortem argenti danunt. Sur l'étymologie, cf. Varr., De Serm. Lat. III ap. Gell. 16, 12, 7, fenus... a fetu et quasi a fetura quadam pecuniae parientis atque increscentis. Idcirco et M. Catonem et ceteros aetais eius feneratorem sine A littera pronuntiasse tradit [Varro] sicuti fetus ipse et fecunditas appellata. Même enseignement dans Festus, P. F. 76, 9, qui rapproche le gr. τόκος; cf. pecū, pecūnia. Ancien, usuel. Les inscriptions et les manuscrits hésitent entre fēnus et faenus.

Dérivés : fēnerō (fēneror), -ās, avec tout son groupe fēnerātor, etc.; fēnebris : relatif à l'intérêt (cf., pour la forme, fūnebris); fēnusculum (Plt.).

Le mot fēnus se comporte pour la forme vis-à-vis de fēnum comme le thème en -es · de skr. réknah « chose qu'on possède » vis-à-vis du thème en -no-, v. h. a. lēhan « prêt », etc. Le groupe suffixal -n-es- sert à former des substantifs relatifs à la propriété, au prêt, etc. Cf. lat. mūnus, pignus; gr. δάνος, ἄφενος, κτήνεα; skr. ápnah « possession » (v. lat. ops), drávinah (-- av. draonō) « bien », etc.

-fer : second élément de composé ; cf. ferus.

fērālis, -e: concernant les morts ou les enfers. Terme religieux. Fērālēs diēs: jours du mois de février où se célèbrent les Fērālia, dis manibus sacrata festa, a ferendis epulis uel a feriendis pecudibus appellata, P. F. 75, 20 (étymologie populaire). Dérivés tardifs: fērāliter; fērālitās. Le rapprochement avec ferō est enseigné depuis Varron et même amène Ovide à scander une fois Fērālia, F. 2, 569: hanc, quia iusta ferunt, dixere Feralia lucem. Cf. peut-être fēriae, festus. On a rapproché aussi lit. dvāsé « esprit », m. h. a. getwās « fantôme »?

ferāx : v. ferō.

fer(c)tum : v. fertum.

ferculum (et fericulum, fericulus dans Pétr.: cf. P. F. 293, 11: praefericulum, uas aeneum sine ansa patens summum, uelut peluis, quo ad sacrificia utebantur). -In.: proprement ce qui sert à porter, d'où : 10 « plat », Schol. Hor. Sat. 2. 6, 104, -a sunt... et uasa quae plena pulmentariorum ponuntur in canistris, et « contenu du plat, mets »; 2º brancard, civière servant à porter toute espèce d'objet dans les cérémonies, les images des dieux, etc. Mot technique. Ferculum est analogue pour la forme à gr. φέρετρον, hom. φέρτρον« brancard » (avec un dérivé φαρέτρα « carquois ») et skr. bharitram « bras (ce avec quoi l'on porte) », et représente *bher-tlo-m. *bherə-tlo-m. Du reste, φέρετρον a été emprunté par les Latins, qui l'utilisent dans le sens de capulus ; cf. Varr., L. L. 5, 166, lectus mortui (quod) fertur, dicebant feretrum nostri, Graeci φέρετρον; cf. M. L. 3249.

V. ferő.

fere (l'e est attesté par Servius, Ac. 3, 135, et par la métrique : ferĕ est dû à l'abrègement iambique, cf. Thes. VI 492, 1 sqq.), ferme (sans doute forme de superlatif pour *ferimē) adv. : 1º environ, à peu près, presque. Souvent employé dans ce sens avec une négation : non ferē, nēmō, nīl ferē, etc.; 20 « le plus souvent ». Pour l'identité de sens de ferē et de fermē, cf. Varr., L. L. 7, 92, ferme dicitur quod nunc fere. - Ferme est un archaïsme beaucoup plus rare que ferē, employé par certains auteurs archaïsants ou soucieux de la forme rare (Tac., Gell., qui emploie ferme modum au lieu du banal propemodum, cf. Thes. VI 522, 2; 524, 49) ou provincialisants (T.-L.); il est évité par les poètes. Fere est ancien, classique, usuel (Cicéron a 302 exemples de ferē contre onze de ferme, dont trois sont poétiques, sept dans les traités philosophiques, un dans les traités de rhétorique; pas un seul dans les discours; v. les statistiques du Thes. VI 492, 13 sqq.), et B. Axelson, Unpoetische Wörter, p. 136 sqq. Non roman.

Faute de pouvoir suivre le développement de sens, achevé dès les plus anciens textes, on ne saurait rien dire de l'étymologie. Le rapprochement avec firmus, frêtus n'est pas impossible, mais il est indémontrable. Ce qui suggère ce rapprochement, c'est all. fast « presque » à côté de fest «solide ».

ferentărius, -I m. (surtout au pl. ferentării): « auxiliaire » et « troupes auxiliaires », Varr., L. L. 7, 57, a ferendo... aut quod ii equites dicti, qui ea modo habebant arma quae ferrentur, ut iaculum..., cf. Vég., Mil. 3, 14; définition différente dans Caton, cité par Festus 506.

25, Cato eos ferentarios dixit, qui tela ac potiones militibu proeliantibus ministrabant; cf. encore P. F. 75, 14, austiliares in bello a ferendo auxilio dicti, uel quia fundis elepidibus pugnabant, quae tela feruntur, non tenentur, appellati, définition empruntée à Varron, cf. Non. 520, 10; 554, 24.

Les Latins le dérivent de ferèns à l'aide du suffixe-arius, qui peut s'ajouter à des participes : praesentarius, sedentarius, manifestarius. Le suffixe-arius est fu quent dans la langue militaire; cf. prīmārius, rōrārius ueterārius (à côté de prīmānus, ueterānus), ballistā, sagūtārius. L'hypothèse qui dérive ferentārius d'un participe aoriste *ferèns, de ferið (comme parèns), se heurte au fait que ferið est défectif et n'a que des formes de present; ensuite on voit mal pourquoi ces soldats seraient seuls appelés « ceux qui frappent ». Mot rare et de caractère technique, qui a pu être déformé par l'étymologie populaire.

fereola (vitis): sorte de vigne inconnue (Colum.). Peut-être faut-il lire ferreola, de ferrum?

Feretrius: épithète de Jupiter à qui l'on offrait les dépouilles opimes; de là les étymologies proposées par les Latins: ab hoste ou a foedere feriendo ou ab exuuiis ferendis; cf. Prop. IV 10, 45 sqq.; Festus 204, 13, et P. F. 81, 16. Sans doute étymologies populaires. Mais le sens précis de l'épithète nous échappe.

feretrum: v. ferculum.

fēriae, -ārum f. pl. (ancienne forme fēsiae attestée par Festus 76, 17 et 323, 6; cf. festus) : fête(s). Singulier très rare et tardif; les textes classiques ne connaissent que le pluriel; un exemple de fēria dans P. F. 75, 22 feria a feriendis uictimis uocata; cf. aussi GLK suppl 241, 15, pluraliter dicuntur feriae, licet abusiue dicatur prima feria, secunda feria. Le singulier est surtout frèquent dans la langue de l'Église, cf. Thes. VI 505. 20 sqq. ; il s'applique aux différents jours de la semaine prima, secunda, tertia feria, pour éliminer les anciens noms païens. Les formes romanes remontent au singulier: it. fiera, fr. foire, port. feira. M. L. 3250. Les anciens distinguent fériae « repos, chômage en l'honneur des dieux » de dies festus « jour de fête », cf. P. F. 76, 17, ... aliae [sc. feriae] erant sine die festo, ut nundinge, aliae cum festo, ut Saturnalia, quibus adiungebantur epulationes ex prouentu fetus pecorum frugumque. Les fériae étaient fixes (statīuae) ou mobiles (conceptīuae); cl. Thes. VI 503, 34 sqq.

Dérivés: fēriālis (rare et tardif), irl. féróil; fēriātus, M. L. 3251, sur lequel on a refait à basse époque un verbe fēric(r): fēriāticus (rare et tardif).

fēstus: 1º de fête; ordinairement joint à diēs : d. festus (cf. fastus, s. u. fās); 2º qui célèbre la fête, oisi, joyeux. Le neutre a été substantivé: fēstum = ħ koprħ d'où le pl. festa (avec ĕ, difficile à expliquer en face de fēriae, fānum) auquel remontent les formes romanes: it. festa, fr. fēte, esp. fiesta, M. L. 3267; irl. fes, festa. Dénominatif: fēstō (Gloss.). — fēstūus (archaīque et postclassique, Plt., Apul., langue de l'Eglise; Cicéron ne l'emploie guère que dans des passages familiers, cl. Laurand, Étude sur le style des discours de Cicéron, 2º éd., p. 339): de fête, d'où « joyeux, charmant »; fēstūuidīs (ancien et classique); fēstūuider; fēstūu (tardif). — pro-

festus: -m diem dicebant qui festus non erat, P. F. 209, fo; cf. F. 298, 30, profestum facere est tamquam profa-

num lucio ...

Le mot fānum peut reposer sur *fasnom; le vocalisme la de la racine *fēs- est attendu dans un dérivé. Ce la montre que cette étymologie est correcte, c'est que le correspondant de fānum a en osco-ombrien la forme lés de la racine: pél fesn., osq. físnú (acc. físnam), ombr. fesnaf-e « in fānum », ce vocalisme s'expliquant par le fait qu'il s'agit d'un dérivé en -ā- (cf. le type ist dēnā « jour », žēmā « hiver »).

La racine *fēs·, *fas- n'a pas de correspondant hors La racine *fēs·, *fas- n'a pas de correspondant hors de l'italique. Comme *dhē-, *dhə- « poser » a toujours de u une valeur religieuse (cf. skr. dhāma « institution », gr. θέμις et le sens de lat. faciō, sacer-dōs, crēdō, etc.; v. aussi l'article fētiālis), on est tenté de poser un ancien élargissement *dhēs- qui serait représenté par italique *fēs- Cf. peut-être aussi lat. fās, fānum.

ferio, -īs, -īre (verbe défectif; une 3e personne de nluriel avec élargissement en n, ferinunt, est attestée par Festus 160, 3; 362, 5. Au témoignage des grammairiens, ferio emprunte son parfait à percutio, īco : nercussī, īcī (feriī est rare et tardif; huit exemples dans le Thes.), et son participe à īcō : Ictus, cf. Phocas. GLK V 438, 13; toutefois, ferītūrus apparaît à la fin de l'Emnire) : « frapper », dans tous les sens du mot : frapper l'ennemi, un mur, la monnaie, une victime, à la porte; frapper un traité, à cause de la victime qu'on frappait pour la circonstance, cf. Varr., R. R. 2, 4, 9, initiis pacis, foedus cum feritur, porcus occiditur. Enfin. ferio appartient à la série des mots imagés qui expriment dans la langue familière l'idée de « dépouiller, voler », comme le fr. « taper, estamper, rouler »; Tér., Ph. 46/7 (dans la bouche d'un esclave), porro autem Geta | ferietur alio munere, ubi era pepererit; Prop. 3, 3, 49-50; 4. 5. 44 : cf. l'édition du Pseudolus de Lorenz, p. 49 et n à 455, et l'emploi de uerberare, deuerberare, percutere. uorsare, tangere. Ancien, usuel. M. L. 3253 et 3252; *ferināre, et B. W. férir (vieilli). Pas de dérivés. Composé : reteriō (Plt.).

Présent dérivé, substitué à un ancien présent athématique de la forme *bher-, *bhor-; tandis que le latin a généralisé le vocalisme e, on a le vocalisme o dans la forme passée au type thématique barù « j'insulte » en lituanien et dans les présents cités barjo « je combats » en vieux slave, et, en germanique : v. h. a. berjan, v. isl. beria « frapper ». On comprend ainsi comment le présent lat. feriō, tiré d'une racine qui ne fournissait ni aoriste ni parfait, n'est accompagné d'aucun perfectum. En conséquence, il n'y a pas de noms verbaux, ces noms étant liés en latin au groupe du perfectum; cl. le cas de ferō, lātus. Cl. forō, ferula?

fermē : v. ferē.

fermentum, -ī n. : ferment, levain = ζόμη. Ancien, classique. M. L. 3254. De là : fermentō, -ās et ses dérivés ; fermentēscō, -is (Plin.) ; fermentācius (comme focācius) ; fermentōsus (tardif).

Les correspondants les plus proches sont v. angl. beorma « levain » et gaul. Bormo, qui désigne une source bouillonnante. Fermentum doit s'analyser *bher-mentum, le thème étant fourni par une forme non élargie de la racine de ferueo (v. ce mot). L'usage du levain et

des boissons fermentées semble remonter à la période indo-européenne commune; cf. défrutum et brisa.

fero, fers, tetuli puis tuli, latum, ferre : la conjugaison de ferō est supplétive. Ferō a fourni les formes du présent où sont conservés des restes de la conjugaison athématique : ind. prés. fers, fert, fertis ; impér. fer, fertō, ferte; inf. ferre. La racine de fero étant essentiellement durative n'a pu fournir de parfait. Le parfait (te) tulī, le supin et le participe latum, latus (de *tlatum, -tus, cf. gr. τλητός) sont empruntés à une autre racine, celle de tollo. La complexité de cette conjugaison a eu pour résultat la disparition du verbe dans la langue populaire, où il a été remplacé par un verbe de sens plus concret et de flexion plus régulière, portare, qui a seul survécu dans les langues romanes; cf. M. L. 3258, qui signale seulement ferit en vieux campidanien et feri en vieux portugais. Verbe italique commun : cf. ombr. fertu « fertō », ferest « feret », volsque ferom « ferre », marrucin ferenter « feruntur », etc.

Le sens est « porter » (réfléchi) « se porter »; l'emploi absolu est mal attesté et à date tardive (Celse?, cf. Thes. s. u. 561, 53; l'emploi de ferēns au sens de « se portant », e. g. Corn. Nep., Dat. 4, 5, n'est pas probant); le sens de « se porter » (avec idée adjointe de mouvement) se rend surtout par le pronominal sē ferre ou le médio-passif ferrī; mais le composé differre, comme le gr. διαφέρω, s'emploie absolument avec le sens de : « se porter de divers côtés; diffèrer ». Cf. aussi fors.

Un ancien sens de ferō est « porter dans son ventre, être fécondée » (d'où forda « [femelle] pleine »), emploi où il a été concurrencé par gestāre. En parlant des plantes, ferō a signifié « produire », d'où ferāx, fertilis.

Du sens de « porter », avec aspect « indéterminé », on passe naturellement au sens de « supporter » : ferre iniūriās, aerumnās, etc. D'autre part, à ferō s'adjoint souvent une idée accessoire de mouvement : ferre legem « apporter (proposer) une loi devant le Sénat »; « rapporter (un bruit, une nouvelle ») : fama fert, ferunt, ut ferunt; et au passif ferri « être rapporté » : per ora ferri, e. g. Acc., Trag. 669, quorum genitor fertur esse ops gentibus, transformation de l'ancienne tournure impersonnelle du type fertur... Aurelianum dixisse, conservée, par exemple, dans Vopisc., Aur. 24, 3. Enfin. de l'expression agere ferreque « pousser devant soi (le bétail razzié) et porter [sur son dos] (les objets pillés) » est issu le sens de « emporter » (= auferre, tollere; Plt., As. 487, numquam hinc feres argenti nummum) « ravir » (Vg., B. 5, 34, postquam te fata tulerunt): d'où « voler »: cf. peut-être für, furtum.

À la racine de ferō se rattachent de nombreuses formations nominales où le latin a généralisé le vocalisme e et qui expriment l'idée de porter, d'apporter, ou l'idée de fertilité.

1º D'abord un adjectif -fer, -fera, -ferum (où l'e doit être analogique de ferō, ferre; cf. toutefois les noms de fleuves ligures Porcobera, Gandobera, si ces mots signifent bien « qui porte des saumons », « qui porte des cailloux ») qui fournit des composés correspondant au type grec en -φόρος et au type arménien en -wor (de *bhorā-) : bi-fer (= δίφορος), frūgi-fer, igni-fer, signi-fer, lēti-fer, etc. Le latin a lūcifer là où le grec a λευχοφόρος et l'arménien une forme ancienne lusawor « lumineux » à côté de la forme nouvelle lusaber « qui apporte

la lumière » (cette dernière constituée de manière pareille à lat. lucifer). Le sens de -fer, dans la plupart de ces composés, est « produisant » (cf. ferāx, fertilis et torda) : frügiter, ignifer, etc.; le sens de « portant » étant exprimé par les composés en -ger : armiger, laniger, etc. Étant donnée cette répartition, on attendrait * signiger. Comme l'a suggéré Niedermann, la langue a peut-être évité, par euphonie, d'employer -ger lorsque le premier terme du composé renfermait un g. Ce type s'est étendu à l'infini dans la langue poétique et dans les langues techniques. Toutefois, on ne compte guère qu'un dénominatif: uōcifero(r), d'un *uōcifer du reste non at-

2º Puis des adjectifs tirés du présent fero avec suffixes:

ferāx (cf. bibāx, emāx, dicāx, etc.) : fertile, d'où ferācitās (Col.).

fertilis (formation sans doute analogique d'après le type fingo/fictilis, dūco/ductilis, dont on a extrait un suffixe -tilis; la forme normale serait *ferilis, comme facilis) : fertile, d'où tertilitas. Pelignien tertlid a fertili » (?) peut-être emprunté au latin. Sur fertilis a été bâti fertus (Avien), d'après textus / textilis.

fertum? : v. ce mot et florifertum.

-ferius conservé dans des adjectifs employés par la langue religieuse : arferia aqua, quae inferis libabatur, dicta a ferendo; siue uas uini quod sacris adhibebatur, P. F. 10, 23. Adjectif sans doute d'origine dialectale; cf. l'ombrien a ffertur, et Ernout, Élém. dial. s. u. ; inferius: inferium uinum, Caton, Agr. 132, 2; 134, 3, d'où inferiae : sacrificia quae Dis Manibus inferebant, P. F. 99, 26, qui, rapproché de inferi, a pris le sens de « sacrifices en l'honneur des morts » (χοαὶ αἱ ἐπὶ τῶν νεχρών σπονδαί, sacrificia inferorum disent les gloses), comme l'adjectif dérivé inferialis (Apul.).

3º Un substantif ferculum, q. u.

Un adjectif de sens technique, appartenant à la langue rustique et sans doute non romain, présente le vocalisme o. c'est .

*fordus, usité seulement au féminin, forda bos « quae fert in uentre », dont il existe un doublet dialectal horda; de là le dérivé dialectal hordicalia, -ium cité par Varr., R. R. 2, 5, 6, et le composé fordicidia (dial. hordicidia) -ōrum n. pl. désignant les fêtes en l'honneur de Tellus. données le 15 avril, où l'on sacrifiait des femelles pleines : cf. Varr., L. L. 6, 15; Ov., F. 4, 630 sqq. On ne peut déterminer ici si le or de forda repose sur i.-e. or ou sur r. Même suffixe que dans gravidus, crūdus.

Pour fors, fortuna, v. ces mots.

Le participe en -tus étant latus, les substantifs verbaux en -tor, en -tiō et en -tus, qui se lient normalement au participe en -tus, ne se forment pas de la racine de jero. Il n'y a pas de substantif fertor, cf. Varr., L. L. 8, 57: non fit ut messor, fertor; bien qu'on lise dans les gloses infertor : παραθέτης, qui rappelle ombrien a ří ertur, arsfertur « *adfertor » et que la langue de l'Église ait créé offertor, -tōrium. Toutesois, en bas latin apparaît un dérivé fertorius (-a sella) dans Caelius Aurelianus ; fertūra est dans Orientius. D'autre part, lātor, lātio n'existent que dans l'expression technique legis, legum lātor, lātiō. Mais les formes composées sont assez nombreuses : ab-lātiō, con-lātiō, etc. Elles appartiennent, du reste, surtout à la langue écrite et sont en partie des

calques du grec. Latura « portage » (d'après ucculra) qu'à partir de saint Augustin.

Composés de ferō:

afferō (ad-), attulī, allātum (ad-): apporter = tm. φέρω; cf. got. atbairan, phryg. αββερετ;

auferō, abstulī, ablātum : emporter = ἀφαιρέω, ἀποφέρω. De là ablātiō, -ōnis : enlèvement, qui, dans la φερω. Le la avenue, la langue de la grammaire et dans la langue de l'Eglise. traduit ἀφαίρεσις, ἀφαίρεμα; ablātītuus = ἀφαιρετικός. M. L. 9642

anteferő : 1º porter devant ; 2º préférer.

circumferō : porter autour, répandre, etc. = $\pi \epsilon_{DL}$. φέρω, avec le postclassique circumferentia = περιφέρεια. S'emploie aussi dans la langue religieuse pour désigner une procession de caractère lustral; cf. ombr. a mfrei aferum, anferener « circum-ferunt, -ferre, -ferendi,

conferō = συμφέρω : porter ensemble ou au même endroit; avec de nombreux sens dérivés; « contribuer à; comparer; mettre aux prises; réunir, conférer » « transporter » (sens physique et moral : c. culpam in aliquem); et se conferre « se transporter » dans lequel le préfixe donne au verbe l'aspect « déterminé ». De là . collātio. -tor. -tīuus, -tīcius, collātus, -ūs (rare). De collāta provient le britt, collot.

dēterō, -tulī (detolerit, Lex Repet.) = καταφέρω: emporter ou apporter (souvent avec idée accessoire de haut en bas) ; remettre entre les mains de : deferre negotium, bellum ad aliquem ou alicui; en particulier, dans la langue du droit, deferre nomen ad iudices, d'où deferre reum, dénoncer; delator (mot de l'époque impériale. lorsque la delatio fut devenue une profession); delatio (Cic.) : dēlātērius, dēlātūra (tardifs).

differō, distuli, dīlātum = διαφέρω: 1º porter de côté et d'autre, disperser ; répandre un bruit, un nom, d'où « diffamer »; 2º remettre à plus tard, différer; d'où dīlātiō « remise, délai », et en droit dīlātōrius; 3º [se] porter de côté et d'autre, être différent ; d'où differentia créé par Cicéron sur le modèle de διαφορά (irl. difir). differitas dans Lucrèce (differentia était banni de l'hexamètre) et indifferens également créé par Cicéron pour traduire άδιάφορος; cf. Fin. 3, 16, 53, quod enim illi άδιάφορον dicunt, id mihi ita occurrit ut « indifferens » dicerem.

ec-ferő (efferő), -fers, extuli, elatum, ec-ferre = Exmetow: porter dehors, emporter (sens physique et moral). De là différents sens : 1º porter en terre ; 2º produire, faire sortir de terre; par suite « exprimer » (e. uerba, sententiam) et « élever, exalter » (cf. extollō), d'où se efferre « s'enorgueillir »; ēlātus; ēlātiō.

 $infer\bar{o}=εlσφέρω$ et ἐπιφέρω : porter dans ou contre (souvent avec idée d'hostilité, signa, arma interre in); emporter dans la tombe, enterrer : illātiō mortuī; introduire: apporter : i. tribūtum (époque impériale). M. L. 4398. Dérivés techniques : illatio « inférence, conclusion » = slopopá; illātītus.

offerō, obtulī, oblātum: porter devant, présenter; spécialement « offrir »; et dans la langue religieuse : offrir à Dieu, consacrer, sacrifier (v. oblāta), M. L. 6043, et germanique : v. sax. offron, etc.; celtique : irl. oifrider « offertur », offrait, oifrend, britt. offeren « offerendum ».

Dérivés tardifs : oblātio, -tor, -tīuus, -tīcius.

Dérivés en -jer- : dans la langue de l'Église, offerto-

rium, cf. Isid., Or. 6, 19; offertor, -ōris (Commod., Instr. rium, Cl. Janumenta dicebant quae offerebant, P. F. 207, 30). Le observmenta dicebant quae offerebant, P. F. 207, 30). Le voje and d'un contresens de Festus; v. of-6, provient sans doute d'un contresens de Festus; v. of-

grument. perferō: porter à travers ou jusqu'au bout ; par suite : endurer (souvent joint à patior, perpetior), et : accomenquies exécuter. Dérivés tardifs : perlator, -trix, -tiō.

praeferō : porter devant, présenter; mettre avant. praejerer. Dérivés tardifs : praelator, -tiō. Du latin ecclésiastique praelatus dérive irl. prelait.

profero = προφέρω: produire au dehors, avancer. etendre, publier, etc. Dérivés : prolatio (classique, Cic... Cés.): prolongation, remise, extension; production. prononciation. Il semble que certaines acceptions de prolitio doivent s'expliquer par une influence de latus et de गाउँ de même qu'il s'est créé un verbe dīlātō. rattaché à differre, dīlātum, cf. Thes. s. u.

referő, -fers, rettuli, rel(l)ātum : rapporter, rendre (vār pari referre, grātiam referre); reproduire, représenter. répéter, répondre ; terme de droit referre ad senatum : mettre en délibération devant le Sénat, en référer à : in tabulās publicās referre. De là : relātio, terme de droit motion, proposition »; et « rapport, récit », etc. ; relāus. -ūs m. (Tac., Sén.) ; relātor « rapporteur » ; relātīuus (tardif).

suffero (sub-), sustuli, sublatum = ὑποφέρω : supporter souffrir. Ancien, usuel. Panroman (type fr. souffrir). M. L. 8428; B. W. s. u. Il est à noter que sublâtio se rapporte à tollō et signifie « élévation, exaltation », etc. C'est en partie un calque du gr. aooic.

superfero (époque impériale) : placer par-dessus ; élever: superlatio (terme de rhétorique, cf. ὑπερδολή): superlatiuus (terme de rhétorique et de grammaire) : δπερ-

trānsferē, trānstulī, trānslātum (trālātum) = μεταωέρω : porter au delà, transporter : d'où « transplanter. transcrire, traduire »; en particulier, dans la langue de la rhétorique, trad. μεταφέρω « employer métaphoriquement ». Dérivés : trā(ns) lātiō : transfert, traduction, métaphore = άλληγορία, μετάληψις, μεταφορά, μετά- ou παράφρασις (irl. translait) ; trā(ns) lātīcius, terme de droit : 1º transmis par tradition, coutumier, héréditaire : -m ēdictum; de là, à l'époque impériale, « consacré, usuel, commun »; 2º métaphorique; trā(ns)lātīuus, terme de rhétorique : -a constitutio ; tra(ns)latiua, -ae = μετάληψις; trānslātor; trānslātus, -ūs. M. L. 8855 c.

réfert : v. ce mot.

La racine i.-e. *bher- « porter » fournissait, par exception, à la fois un présent thématique, largement attesté : skr. bhárāmi, v. sl. bero, got. baira, v. irl. berim (-biur), gr. φέρω, arm. berem et aussi un présent athématique attesté par véd. bhárti « il porte », hom. φέρτε et par le latin fers, fert, etc. (ombr. fertu « fertō » est ambigu). Les formes personnelles à timbre -o- de la désinence sont du type thématique : fero, ferunt, etc., comme dans tous les présents athématiques maintenus en latin. On notera qu'il n'y a pas ici d'ancien optatif comparable à sim, edim, mais seulement feram, ferās. - Cette racine ne fournissait ni aoriste ni parfait, de sorte que le grec a recouru à ήνεγκον, ἐνήνεγμαι, l'irlandais à rouic (3° personne du singulier), le latin au groupe de tetuli, latus, qui sert en même temps en face de tollō; pas plus que le latin, le grec n'avait d'adjectif en -to- de la racine bher-

(il recourt en partie à οἰστός). Le slave a une forme secondaire : bīranu, bīraxu, bīrati. En arménien, c'est l'ancien imparfait eber « il a porté » = skr. abharat, gr. ἔφερε, qui sert d'aoriste en face du présent berē « il porte ». — Une autre singularité consiste dans la coexistence d'un type monosyllabique, celui de fert, etc., et d'un type dissyllabique. Sous ferculum, on a vu fericulum et ses correspondants sanskrits et grecs : cf. véd. bhárīman- « action de porter » et serbe brëme, russe populaire beremja « fardeau » en face de véd. bhárman-, gr. φέρμα.

Pour le sens de forda, cf. serbe brēda, russe berēžaja « pleine » (et la traduction lituanienne qui a été substituée : lit. neščia « enceinte ») ; ceci suppose un nom radical *bher-t, *bher-d- et *bherət-, *bherə-d-. Le germanique a got. gabaur bs « naissance », etc. L'irlandais a breth et brith « grossesse » (fait de porter), birit « féconde » (d'où « truie »), combrit « enceinte ».

Un emploi religieux apparaît dans ombr. a ffertur, arsfertur, qui désigne un prêtre, et répond à skr. prabhartar-, av. fra-bərətar-; il y a ici un curieux archaïsme. Le latin lui-même a arferia (dialectal), inferiae (formé comme exsequiae) et peut-être fertum (v. ce mot).

Fēronia, -ae f. : nom d'une vieille divinité italique, sabine d'après Varr., L. L. 5, 74, en rapport avec Tellūs et qui plus tard fut identifiée à Junon. Origine incertaine, étrusque d'après W. Schulze, Latein. Eigenn., p. 165 (comme Populonia, Mellonia?). - L'e est toujours scandé long ; la forme avec & des transcriptions grecques provient d'un faux rapprochement avec fero comme pour fērālia. - V. Deecke, Die Falisker, § 36, et R. Bloch-G. Foti, Rev. Phil., 1953, p. 65 sqq.

ferox : v. terus.

ferrum, -I n. (sans pluriel) : fer; objet de fer, fer de hache, de lance, d'épée, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3262.

Dérivés : ferreus : de fer (sens physique et moral : ferus et ferreus, cf. gr. σιδήρεος); ferrea f. : sorte de râteau, cf. ferreae, M. L. 3259; ferreola (uitis), v. fercola; *ferriolum, M. L. 3260; ferrātus: muni d'un fer, d'où *ferrare, M. L. 3256; cf. aussi 256, *afferrare; 4399, *inferriare; praeferratus; ferramentum: instrument de fer, outil (cf. fr. dialectal fer(re)ment a hache à couper le bois »), M. L. 3255; ferrāmentārius; ferrātilis (Plt.); ferrārius : qui concerne le fer; ferrārius m. : forgeron, M. L. 3257; ferraria f.: 1º forge; 2º mine de fer; ferrugo : rouille, M. L. 32611; ferrugineus (cf. aerūgō, rōbīgō, etc.); ferrūgināns (Tert.). Composés plautiniens (sans doute sur le modèle des composés grecs en σιδηρο-) : ferri-terus, -terium, -trībāx (hybride, cf. τρίδω; la finale rappelle celle de audāx), -crepīnus; ferrifodīna (Varr.).

L'origine de ferrum est obscure; on sait que le « fer » n'était pas connu dans le monde indo-européen et, par suite, les noms de ce métal diffèrent d'une langue à l'autre. L'usage du « fer », qui est si important chez les Celtes, avec un nom tout autre, a dû se développer après la séparation des Celtes et des Italiotes. On rapproche v. angl. bras, broes « bronze » et l'on suppose un emprunt pour le mot latin (peut-être par un intermédiaire étrusque) et le mot germanique (cf. accadien parzillu « fer »), phén. barzel, ce qui ne fournit rien de net.

fer(r)ūmen, -inis n.: soudure (Plin.). Dénominatif: fer(r)ūminō, -ās, con-fer(r)ūminō (Plin.) « souder », d'où fer(r)ūminōtō. La graphie ferūmen est rare et ne se rencontre que dans les manuscrits de Pline, où, du reste, se trouve aussi ferrūmen. Cette dernière graphie est de beaucoup la plus fréquente; elle est sans doute due à un rapprochement que les sujets parlants auraient fait avec ferrum, si ferūmen est apparenté, comme on l'a supposé, avec skr. dhruoāh « firmus », dharūnāh « sustinēns » et avec les composés conferuēre, employé par Ceise au sens de coalēscere, en parlant des os qui se ressoudent, et conferua « conferve » (*confervia, M. L. 2131), plante aquatique, qui passait pour avoir la propriété de recoller les plaies, ainsi nommée a conferuminando, dit Pline 27, 69; cf. consolida « consoude ».

V. aussi offerumenta.

La racine serait celle de skr. dhārdyati, av. dārqyeiti « il tient », skr. dhartā « celui qui tient », etc., de arm. dadarem « je cesse » et de v. sl. sū-draoū « fort, bien portant », qui semble se retrouver dans lat. frētus, firmus (et ferē?). Chacun des représentants latins supposés de la racine fait quelque difficulté soit pour la forme soit pour le sens. Le rapprochement de ferueō n'est pas plus satisfaisant. Mot technique.

fertilis : v. ferō.

fertum (ferctum, firctum), -In.: sorte de gâteau de sacrifice, qu'on offrait joint à struës (v. ce mot); ferctum (firctum codd.) genus libi dictum quod crebrius ad sacra ferebatur, nec sine strue, altero genere libi, quae qui adferebant struferctarii appellabantur, P. F. 75, 17; et strufertarios dicebant qui quaedam sacrificia ad arbores fulguritas faciebant, a ferto scilicet quodam sacrificii genere, id. 377, 2.

Mot du vieux rituel agraire (Caton, Frères Arvales) que les Latins rattachaient à ferō (Festus, CGL V 628, 62; Isid., Or. 6, 19, 24). Cf. ombr. affertur « adfertor » (v. plus haut, p. 229) et peut-être flori-fertum (v. flōs); osq. fertalis, nominatif pluriel d'un adjectif que Buck traduit par : (ceremonies) celebrated with sacrifical cakes, v. Vetter, Hdb., p. 75. Mais cette étymologie ne rend pas compte de la graphie ferctum, qui est aussi fréquente que fertum (v. Thes. s. u.): faut-il admettre que le c de ferctum est artificiel, comme dans arctus; mais d'où proviendrait-il (de ferculum?). L'explication par ferō n'est peut-être qu'une étymologie populaire; la racine *bher- ne fournissant pas d'adjectif en -to-.

ferueō, -ēs, feruuī (ferbuī), -ēre et feruō, -is, feruī, feruēre (archāque; cf. Quint. 1, 6, 7): bouillir, être bouillant ou bouillonner. De là « être brûlant, brûler » (sens physique et moral), « écumer, fermenter »; « s'agiter fiévreusement ». Mais feruēns ne s'emploie guère qu'au sens de « bouillant, brûlant ». La forme feruō semble la plus ancienne; cf. fulgō et fulgeō, etc. Ancien, usuel. M. L. 3265 (fervēre).

Dérivés et composés: feruor, -ōris m.: bouillonnement, chaleur, ardeur (sens physique et moral); feruidus, M. L. 3265 a, et praeferuidus (archaïque et postclassique); conferueō (Celse), dē- (Vitr.), ef- (Lucr.), in- (Caton), per- (Mela), re- (Gi.), suf- (Ps.-Ap.); feruēscō, -is et con-, dē-, ef-, in-, re-feruēscō; feruēfaciō, con-, dē-, ex-, in-, per-, suf-feruēqueiō; feruāra =

φλεγμονή; effersūra « inflammation » (Orib.). V. ψ

Le celtique a le même élément radical, au même sen dans irl. berbaim « je bous », gall. berwi « bouillir). gaulois a Boroo à côté de Bormo pour désigner gaulois a borro a cook as source bouillonnante. La racine se trouve hors de l'italia celtique, avec et sans élargissement -u- et avec des sein plus ou moins proches de celui de « bouillonner ». Dans P'Avesta récent, ava-barante se dit des eaux qui dévalent uz-barente des eaux qui jaillissent en bouillonnant; veil bhuroánih « agité » se dit notamment de l'eau. Le thrace α βρύτος δ κρίθινος οίνος (v. dēfrutum); cf. alb. brum « levain » (cf. all. Brot, de *braupa « pain au levain » lit. bridujus signifie « je me pousse avec violence »; gen manique: v. h. a. briuman « brauen ». Cf. aussi att. pplag φρέατος (de *φρηξαρ) et arm. albewr «source»; πορφόρω « je me soulève en bouillonnant », en face du présent intensif véd. járbhurīti, qui indique un mouvement rapide (v. Streitberg-Festgabe, p. 258 sqq.); et in brenn- « jaillir », avec le causatif bruinnim « je fais jail lir », v. irl. topur « source », irl. tipra (même sens). La groupe germanique de got. brinnan « brûler » est plus loin pour le sens.

ferula, -ae f.: férule, plante à longue tige qui servait à donner des verges légères, d'où le sens de « fouet »; cf. le gr. νάρθηξ. Depuis Varron. M. L. 3263. V. h. a fērla.

Dérivés : feruleus, -āceus, -āris (bas latin); ferulāg $\bar{o}=\theta$ αψία.

Cf. feriō? Isid., Or. 17, 9, 95, -a uocata a medulla. Nam illam Varro tradit esse ferulae medullam, quam ἀσφόδελου Graeci uocant. Nonnulli a feriendo ferulam dicum. Peut-être étymologie populaire. Cf. festūca?

ferus, -a, -um: sauvage (par opposition à mānsuētus), farouche; fera f. (scil. bestia): bête sauvage. Ferus emprunte son comparatif et son superlatif au composéferōx. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3264; B. W. fier

Dérivés et composés : ferīnus : de hête sauvage (a carō) ; feritās ; efferō, -ās, sur lequel a été refait efferus, d'où efferitās ; perferus (Varr.) ; *ferāmen, M. L. 3248 a ferōx : est à ferus comme atrōx à āter (v. ce mot) ; f. est saeuus et indomabilis, translatum a feritate, Non. 364, 36. S'emploie aussi au sens de « intraitable, orgueilleux et « orgueilleux de, fier de » (avec ablatif).

Dérivés: ferōcia, -citās, -citer; ferōciō, -īs (archaīque et postclassique, cf. ἀγριαίνω); ferōculus (familier) praeferōx (latin impérial). Une forme réduite sēmifer est dans Vg., Ae. 8, 267; cf. caprifer, equifer, ouifer, calques du gr. αίγ-, [ππαγρος; v. Sommer, Rh. M. 56, 636 sqq.; sur feriferus α furēns », v. N. Niedermann, Glotta 1, 265.

Il y a des correspondants, mais seulement avec la forme longue, provenant sans doute du nominatif de la forme athématique attestée par gr. θήρ (éol. φήρ), lit. zverīs « bête sauvage » (fait sur acc. sg. zverī = θῆρα; on a v. lit. zverī [gén. plur.]), v. pruss. swīrīns (acc. plur.) « bêtes sauvages »; v. sl. zverī. Ici lat. f- repose sur gh suivi de w. La forme latine est dérivée, sans correspondant exact, mais dont le caractère secondaire semble indiqué par l'absence de comparatif et de superlatif propre; v. Pisani, Stud. ital. di filol. class., 1935, 306.

*fescemnoe: uocabantur qui depellere fascinum credebantur, P. F. 76, 16. Glose obscure à corriger en fescedebantur, P. F. 76, 16. Glose obscure à corriger en fescenince (nominatif pluriel archaïque en -oe issu de -oi) et
nince (nominatif pluriel archaïque en -oe issu de -oi) et
nince (nominatif pluriel en celle-ci: Fescennini uersus,
a rapprocher sans doute de celle-ci: Fescennina dicuntur
qui canebantur in nuptiis, ex urbe Fescennina dicuntur
qui dati, siue ideo dicti, quia fascinum putabantur arcere,
p. F. 76, 6. Cf. étr. Fescenna et le nom de la ville falisque
pescennia.

fessus : v. fatis.

festino, -ās, -āuī, -ātum, -āre: «se hâter» et «hâter» (absolu et transitif) avec une idée de précipitation, d'après Caton, Or. fg. 11, 4 ap. Fest. 268, 2, aliud est properare, aliud festinare: qui unum quicquid mature transigu, is properat; qui multa incipit neque perficit, is festinat. Mais la distinction est loin d'être toujours observée. Ancien, usuel de tout temps. Non roman.

festinus : hâtif. Premier exemple dans Salluste; appartient surtout à l'époque impériale.

partient state par partient state par Non. 482, 31, hace res me facit festinem. La forme pourrait être, toutefois, le subjonctif de festinō, cf. Thes. S. u.

confestim adv. : en hâte (d'où le grammairien Virgile a tiré un simple festim). Ancien, usuel. M. L. 2132 a? — Confestim semble supposer un substantif *festis « hâte ». of raptim, d'où pourrait provenir festinus, comme caninus, marinus dérivent de canis, mare, et festino. Toutetois étant donné l'antériorité de festino sur festinus, il est possible, comme l'enseigne le Servius auctus, Ae. 9. 486, que festinus soit un postverbal de festino (comme anhēlus de anhēlo, etc.), et le verbe pourrait provenir d'un substantif dérivé *festio, *festinis (avec alternance -iō(n)/-in- dans la flexion, comme en celtique et en osco-ombrien, cf. Buck, Osc. Umbr. Gr., § 181). - De festino : festinabundus, -biliter; festinatio (classique): lestinanter (id.); festinātim (archaïque); festinātor (tardif): festīnantia (id.); festīnātus, -ūs (id.); festīnitās (Gloss.) et af-, prae, refestināre (rares, archaigues ou

On n'a pas d'autre rapprochement que celui qu'a proposé Osthoff, IF 5, 291 sqq., avec irl. brass « rapide, vil » et gall. brys « hâte ».

festő?: verbe employé dans une formule augurale citée par Varr., L. L. 7, 8, templum tescumque festo in sinistrum... templum tescumque festo dextrum. Texte très incertain; cf. Gœtz-Schoell et Kent, ad l., Fay. Am. Journ. Phil. 35, 253.

festūca,- ae f. (festūcum n., Itala; cf. fr. fétu en face d'it. festuca): 1° brin de paille, fétu; folle avoine ou coquiole; 2° baguette (dite aussi uindicta) dont le lictur touchait la tête de l'esclave affranchi; 3° mouton, masse pour enfoncer les pieux, hie pour aplanir le sol (cf. fr. « demoiselle »), ainsi nommée par antiphrase. A ce sens se rattache festūcō, -ās (sōlum, terram, etc.). Ancien, usuel. M. L. 3268.

Dérivés : festücārius, festücula. Sans étymologie. Cf. ferula?

fēstus : v. fēria.

feteo (fae-) : v. foeteo.

setialis, -is m. : fécial, prêtre d'un collège de vingt

membres fondé par Tullus, suivant un rite emprunté aux Éques, d'après T.-L. 1, 32, 5. Le chef du collège s'appelait pater patrâtus. Les prêtres étaient vêtus de blanc et couronnés de verveine et chargés des rites qui précédaient la déclaration de guerre ou la conclusion des traités de paix, etc.; cf. Varr., L. L. 5, 86, fetiales, quod fidei publicae inter populos pracerant; nam per hos fiebat ut instum conciperetur bellum et inde desitum (?) ut foedere fides pacis constitueretur; ex his mittebantur antequam conciperetur, qui res repeterent, et per hos etiam nunc fit foedus. Ancien terme du rituel, bien qu'attesté seulement depuis Clicéron et Varron.

La racine *dhē- (étudiée sous faciō) indique en indoiranien une règle, une loi; av. dātəm « loi religieuse, loi », skr. dhāma « loi, institution », et le grec a θέμις « statut, institution, loi », avec le pluriel θέμιστες. Il est donc possible qu'il y ait eu en italique un mot *fētidont fētiālis serait le dérivé (cf. aussi fēstus, fēriae?).

*fē-, fētus, -a, -um: fécondé; d'où au féminin « [femelle] pleine, grosse de »; et par extension, comme effētus, « qui a mis bas » et « qui a cessé d'enfanter ». Columelle, 7, 3, 26, oppose agiles et fetae à tardiores et graudae. Puis « fertile ». Synonyme poétique de plēnus. — Le féminin fēta de la langue rustique désigne spécialement la « brebis » (cf. Vg., B. 1, 49), comme irl. birit désigne la « truie » (v. sous fēro); de là fētīnus — ouillus en bas latin.

fētus, -ūs m.: grossesse, portée, action de mettre bas; et par métonymie « petit (d'un animal) », par opposition à partus, cf. Paul., Sent. 2, 17, 7, ex die emptionis et fetus pecorum et ancillarum partus ad emptorem pertinent; puis « fruits, productions de la terre »; fētūra: temps de la gestation (nunc appello feturam a conceptu ad partum, Varr., R. R. 2, 1, 18), reproduction, etc. De la fētūrō, -ās, -ātus (tardif).

fētō, -ās (latin impérial): transitif et absolu: 1º faire des petits, pondre; 2º féconder. Fētō est le dénominatif de fētus ou l'intensif d'un verbe *feō non attesté, qui a dù disparaître par suite de la concurrence que lui faisait ferō, et aussi de son caractère monosyllabique. Composé: superfētō, trad. ἐπρουέω (Plin.).

Autres dérivés et composés: fētifer, -ficus, -ficō; fētō-sus et fētuōsus; effētus; d'où effētō, -ās (bas latin); confēta sūs: dicebatur quae cum omni fetu adhibebatur ad sacrificium, P. F. 50, 19. — Les langues romanes ont conservé fēta, M. L. 3269; fētāle, 3270; *Jētō, 3272 (fr. faon, v. B. W. s. u.); fētus, 3273.

V. fēcundus.

fiber (feber; cf. Varr., L. L. 5, 79, s. u. feber, et Schol. Verg. Bern. G. 1, 59, castor.s... Latini febros dicunt; une autre forme, sans doute celtique, beber (biber), est dans Prisc., GLK II 150, 13; dans Phèdre, App. I 28, 1 (133 Havet) Cod. Vaticanus; Schol. Iuv. 12, 34 et les gloses, cf. fr. bièore, ital. bevero, M. L. 1012 et B. W. sous castor), -brī m.: castor.

Dérivé: fibrīnus (bebrīnus); cf. Fibrēnus, nom d'une rivière du Latium qui passe près d'Arpinum.

Mot à redoublement, signifiant littéralement « brun » (cf. lit. béras « brun » et v. h. a. bero « ours »), qui a servi en indo-européen à désigner le « castor ». Le sens de « brun » est conservé dans skr. babhruh, dont on s'est servi pour désigner l' « ichneumon » (la mangouste). Le

redoublement est de la forme *bhe- dans v. pruss. behrus, lit. bebras et bebrus, gaul, bebrinus, Bebronna corn. befer : de la forme *bho- dans russe, tchèque, polonais bobr; de la forme *bhe- ou *bho- dans av. bawra-(cf. skr. babhrúh); de la forme *bhi- dans gaul. Bibrax (cf., toutefois, Vendryes, MSL 13, 395), sl. bibrů (d'où serbe dabar). L'e/i de v. angl. beofor, v. h. a. bibar. v. isl. biorr est ambigu. Les deux formes lat, fiber et feber peuvent donc être anciennes l'une et l'autre; mais les formes en i et en o du slave peuvent être récentes, et le polonais Bierbza, nom de rivière, atteste un ancien *bebru- en slave. L'u du type skr. babhruh est ancien, car on a des dérivés d'un élargissement -u-, v. h. a. brûn « brun », gr. φρύνος φρύνη « crapaud ». Mais, le plus souvent, le mot désignant le « castor » est un dérivé en -o-: tel est le cas en latin.

fibra, -ae f.: filament des racines, fibre, veine; dans la langue augurale: « division du foie, lobe », puis le « foie » lui-même et, par extension, « entrailles ». Ancien, usuel. M. L. 3277.

Étymologies diverses et douteuses chez les anciens; Festus rapproche fibra de fimbria, P. F. 80, 4: et fibras iocinerum et fimbrias uestimentorum dicimus; Varron, de fiber, feber (v. ce mot), et Servius après lui explique fibra par extrēmitās, G. 1, 120. Le sens premier a pu être « fente», cf. fibras radicum, Cic., Tusc. 3, 13, qui doit désigner l'endroit où la racine se divise pour donner naissance à d'autres racines; ce sens de « fente» est encore dans Pline 30, 33 praef. 1, persequimur omnes eius [sc. telluris] fibras. Ce sens suggérerait une parenté avec findō, cf. Cic., Diu. 1, 16, quid fissum in extis, quid fibra ualeat; mais on ne voit pas le moyen de joindre les deux mots phonétiquement.

Sans étymologie claire. Cf. peut-être filum?

fibula, -ae f.: agrafe, broche; boucle, fermoir. Se dit proprement de toute pointe qu'on enfonce (cf. figere) dans un objet pour le maintenir. Ancien (Gat.), usuel. M. L. 3278 et 3276, fibella. Germanique: v. angl. fibulae, fifele?; celtique: irl. sibul.

Dérivés et composés: fībulō, -ās: agrafer; fībulātiō: cheville, crampon; fībulātōrius, gr. φ(ε)tō(ου)
λατώρι(ο)) « partie du vêtement attachée sur l'épaule
avec une agrafe »; affībulō, M. L. 257; dif-, M. L.
2668 (*dis-), ez-, refībulō; et surtout infībulō, -ās:
attacher avec une agrafe, infibuler; suffībulum: uestimentum album, praetextum, quadrangulum, quod in
capite Vestales sacrificantes habebant, idque fībula comprehendebatur, P. F. 475, 4. Cf. Rich. s. u.
V. fīgō.

ficedula : v. ficus.

ficus, -I et ficus, -ūs f. (la déclinaison ficus, -ī semble la plus ancienne; fica, Orib.): 1° α figuier » et α figue » (il n'y a pas de neutre pour désigner le fruit, alors que le grec a συκέα συκή et σῦκον); 2° fic (sorte d'ulcère, généralement à l'anus, ou in locis uerecundioribus, Marc., Med. 7, 82), cf. gr. σῦκον « sexe de la femme », et le sens obscène de l'ital. fica. Ancien (cf. le Ficus Rūminālis et Plin. 15, 77), usuel. Panroman. M. L. 3281, et germanique: v. angl. fic, v. h. a. fich, etc.; celtique: irl. fic, ficuldue, etc. V. aussi carica et cottāna.

Dérivés : ficula f. (Plt., Sti. 690) ; ficarius « vendeur

de figues »; ficăria : plant de figuiers, cf. M. L. 3278 de figues »; Jucarus. prants d'après populus/po pulnus, etc.; et même, sans doute d'après colurnus putnus, etc., et mente, sans ficurneus, dans la Mulo med. Chiron. et chez Pelagonius; v. Glotta II, 54 ficătum n. (sc. iecur): d'abord terme de cuisine : loie garni de figues », cf. Hor., S. 2, 8, 88, ficis pastum garni de ugues », οι. τουν, συχωτόν de même sens, puis, dans la langue populaire, simplement sens, puis, dans la language de cerebellum, autre terme. de cuisine, à cerebrum), e. g. Cael. Aur., Sign. Diaet. Pass. 93, ex iecore, h. e. ficato, sanguis proicitur, et passe avec ce sens dans les langues romanes, où fica tum a remplacé iecur, M. L. 8494, sykoton, fécatum ficatum, ficatum (v. Ernout, Aspects, p. 128, et B. W. s. u. foie, figer) ; fīcētum n. : lieu planté de figuiers. fīcitor, fīcitās, mots de Novius, cités par Nonius 109 21 (cf. olus/olitor, olīuitās, etc.); fīcātiō (cf. olīuātis agricolātio, etc.); fīcosus : couvert de fics (Mart Priap.); ficēdula f. « bec-figue », gr. συκα (λ)λίς, Μ L. 3279, formé comme acr-, mon-, nīt-, querqu-ēdula Les anciens l'expliquaient comme formé de fic + édulus, adjectif de la racine de edo « manger », mais le degré long de la racine est sans autre exemple dans les adjectifs seconds termes de composés, et il n'y a là sans doute qu'une étymologie populaire; mais la formation est inexpliquée. Cf. aussi P. F. 82, 26, Fi. colea : palus ficulneus, sans doute nom propre; cf. Ficulea, nom d'une ville de Sabine sur la uia Nomentana près de Fidènes, d'où Ficulensis (Ficolensis), Ficuleates; Ficeliae, -drum, nom d'une place sur le Quirinal; Ficana, petite ville du Latium sur la route d'Ostie, cf. Fest. 298, 8, et Mars Ficanus ; ficeum mã. lum, M. L. 3279 a.

Le mot ne peut être emprunté au grec : la forme grecque σῦκον (et béot. τῦκον) n'expliquerait ni f, ni i. Mais la parenté manifeste avec le mot grec oblige à supposer un emprunt de l'une et l'autre langue à un groupe de langues parlées dans le bassin méditerranéen (cf. cupressus, rosa, uīnum). L'arm. t'uz « figue » doit être emprunté à un mot de même famille. Il s'agit du nom d'un fruit obtenu par culture dans la région méditerranéenne dès avant l'extension du grec et des langues « italiques ».

fidélia, -se f.: samium uas ad usus plurimos, Non. 543, 25; pot (en terre ou en verre), jarre, etc. Attesté depuis Plaute.

Le mot est donné pour étranger, on le voit. L'élément radical rappelle celui de gr. πίθος « jarre », ion. πιθέωση (lac. πισόενα, chez Hésychius), sorte de réceptacle pour le vin, et de v. isl. bida « pot à lait ». Le forme att. φιδάσκη dont le rapport avec ion. πιθέωση ne s'explique pas en grec, pose un problème. D'une langue à l'autre, les formes ne concordent pas; sans doute emprunt à une langue non indo-européenne. — Le sens de lat. fiscus est tout autre.

fides, -ium f. pl.: ancien pluriel de même origine que gr. σφίδες χορδαί μαγειρικαί (Hes.) et σφίδη d'où on a tiré, à l'époque classique, un singulier fides, fidis cordes de la lyre; puis « lyre, cithare » (au lieu des terms propres lyra, chelys, cithara). De là : fidicula (fidicule); fidicen, -cina, -cinius (f.lūdus); fidicino, -cinus, -cinārius.

Sans doute emprunt à une langue non indo-euro-

 $\epsilon_{dd\delta s}$, $-\delta i$ f. (et -e i, $-\tilde{e}$; datif toujours dissyllabique à nges, nessique ou archaïque; le premier exemple de l'époque a fract est dans Manilius); forme à degré zéro la scanno *bheidh-/bhidh-, cf. fīdō et gr. πείθω, πίσde la racino, πίσ-ης. Ce nom en -ē- est surprenant : on attendrait fidēs. nd. comme sēdēs, sēdis (cf., toutefois, famēs). Etant donné que fides sert de substantis à credo, le nom est peut-être une contamination de *bhidh- nom racine et peut-out de *kred-dhē- (v. crēdō), cf. Meillet, MSL 22, 215 sqq.) : 08 (foi, croyance », au sens religieux; cf. prō dīuom fidem, sens qui n'est conservé que dans quelques locutions foutes faites et qui reparaît seulement à l'époque du christianisme, où la langue de l'Église se sert de fides pour traduire πίστις comme de crēdo pour traduire πιστου, cf. Isid., Diff. 1, 486, fides st credulitas qua deum confitemur; id., Or. 8, 2, 4, fides est qua ueraciter credimus id quod nequaquam uidere ualemus; 2º dans la langue du droit, où le mot a pris toute son extension. engagement solennel, garantie donnée, serment » : d'où bonne foi, loyauté, fidélité à la parole donnée », etc. : cl bona fide « sous bonne garantie »; fidem dare, accipere; Enn., A. 32, accipe daque fidem foedusque feri benc firmum; fidē(i) crēdere, committere, iubēre (d'où sont sortis les composés tardifs fideicommitto, -commissum, -commissārius, fidē(i)promittē, promissor, fidēiubeē et fidēiussor, M. L. 3282 a; cl. encore fidedictor), in fide esse, in fidem alicuius se tradere, in fidem suam tutelamque recipere, etc. La notion a été divinisée, d'où Fides « la Bonne Foi » (traduisant le gr. Θέμις), cf. Enn., Sc. Ve 403, o Fides alma apta pinnis et iusiurandum Iouis : et le commentaire de Cic., Off. 3, 29, 104. Dans la langue de la rhétorique a servi à traduire πιθανότης. Le rapport entre fides et foedus était senti par les anciens. comme on le voit par le vers d'Ennius cité plus haut et par la glose de Festus, P. F. 74, 3, foedus appellatum ab co... quia in foedere interponatur fides.

Dérivés: fdēlis = moróc, équivalent de fidus, cf. Serv., Ac. 1, 113, fidum, fidelem. Virumque nomen idem significat, quoique le Servius auctus ajoute: quamuis quidam uelini fidum amicum, fidelem seruum dici. N'a de sens religieux que dans la langue de l'Église, e. g. Lact., Inst. 4, 13, 26, qui credunt in eum [sc. deum] ac uocantur fideles. De fidēlis dérivent fidelitäs et fidēliter; et les contraires infidēlis (ancien, classique), -itās, -iter. Fidēs et ses dérivés sont bien conservés dans les langues romanes, grâce sans doute à l'Église; cf. M. L. 3285, fides; 3283, fidēlis; 3284, fidēlitās; et en celtique: britt. fydd, irl. fedil.

Composés: perfidus (cf. periūrus) « perfide », que l'on explique par qui per fidem decipit (Plt., Mo. 500, per fidem deceptus sum), mais où per- peut marquer la déviation (v. per). Ancien, usuel et classique. De la perfidia (. [pluriel concret dans Plt), avec son dérivé perfidiosus (déjà dans Plt.), dont la création a été favorisée par l'existence de malitiosus, insidiosus. M. L. 6409.

V. fido et crédo. Cf. Fraenkel, Rh. Mus. 71, 1916, 187-199; R. Heinze, Hermes 64, 140-166.

Fidius : v. Dius et fides.

ndo (les graphies avec ei, feido, difeidens qu'on lit sur les inscriptions datent d'une époque où ei et i étaient confondus), -is, fisus sum (? Priscien, GLK II 420, 11 enseigne qu'il y a un parlait en -sī, *fīsī, sans exemple; dans la langue de l'Eglise, on trouve souvent fideō, fidēre, verbe d'état reconstruit sur fīdus, et les langues romanes attestent, en outre, *fidāre α confier η, cf. M. L. 3282, B. W. sous fier (et confidāre, M. L. 2134), dénominatif-transitif, bâti également sur fīdus et qui devait être usité dès l'époque chrétienne, comme le montre le dérivé fidāmen qu'on lit dans le Carm. ad Sen. 83 attribué parfois à Tertullien), fīdere : avoir confiance à ou en (complément au datif ou à l'ablatif, surtout au datif de la personne : fīdere sibi, comme ποτεύεν τινί; dans la langue de l'Eglise, fīdere in comme crēdere in). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : fidus : digne de foi, fidèle, M. L. 3287 (avec son contraire infidus); à basse époque, synonyme de fidens, cf. Thes. VI 706, 21; *fidare, fidere, fidamen, v. plus haut; fiducia f. : confiance; dérivé d'un adjectif formé comme cadūcus? Fīdūcia est voisin de audācia par le sens, cf. Cic., Inu. 2, 163 et 165 : et Non. 310, 19, fiducia est audacia : Serv. auct. Ac. 2. 61. De là fīdūciō, -ās et in-, of-fīdūciāre (bas latin); fiduciarius, fiducialiter, termes de la langue du droit. Fiducia est conservé en espagnol et portugais, cf. M. L. 3286; fidentia f. : mot de la langue philosophique de Cic., Inu. 2, 163, fidentia est per quam magnis et honestis in rebus multum ipse animus in se fiduciae certa cum spe collocauit; 165, fidentiae contrarium est diffidentia... audacia non contrarium, sed appositum est ac propinguum.

fidustus : v. foedus.

Les gloses ont aussi fidunculus : πιστός.

L'i bref de fidius dans Dius fidius, nom du dieu de la Bonne foi, rappelle la forme de fidēs, fidēlis (v. ces mots). Composés de fidē : confidē, -fisus sum : avoir con-

composes de 1400: confide, fisus sum: avoir confidence. Souvent avec une nuance péjorative (cf. audāx) sensible surtout dans confidens, confidenter, confidentia. Confidens « qui a trop grande confiance en soi » a pris le sens de « audacieux, insolent, impudent », θαρασλέος, cf. Cic., Tu. 3, 14, qui fortis est, idem est fidens, quoniam confidens... in uitio ponitur.

diffido: manquer de conflance en, ἀπιστῶ. Diffidentia = ἀπιστία; attesté à partir de Cic., Inu. 2, 165, cf. plus haut, s. u. fidentia.

praefidens, -ter (rare, mais dans Cicéron).

foedus, -eris : v. ce mot.

La racine est la même que celle de gr. πείθομαι « j'ai confiance, je me fie » (avec le factitif actif πείθω « je persuade »), aor. ἐπιθον (chez Homère), parf. πέποιθα. L'emploi de fisus sum pour le persectum concorde avec la flexion moyenne de πείθομαι. A part la concordance de πείθομαι et de fido, les thèmes appartenant aux deux racines ne concordent pas en grec et en latin. En italique même, il n'y a pas de concordance sûre : ombr. combifiatu « nuntiato, mandato » est loin pour le sens et pour la forme (ce serait une forme à redoublement, du type de hom. πεπιθεῖν « persuader »). La racine a reçu en latin et en grec un large développement, alors qu'elle s'éliminait ailleurs. On rapproche le groupe de alb. be « serment ». Pour expliquer le b- initial de got. bidjan « prier », en face de la racine i.-e. gwhedh- « prier » de gr. θέσσασθαι, πόθος, etc., on est tenté d'admettre l'influence d'un représentant germanique non attesté

de la racine *bheidh- « se fier, persuader »; mais c'est une pure hypothèse.

fifeltārēs

fifeltăres: mot qui se trouve seulement dans la lex uicana Furfensis, GIL IX 3513, où il semble désigner des magistrats municipaux. Mot dialectal, non latin, d'origine et de sens obscurs, et dont la forme même est suspecte.

fīgō (et un ancien fīuō, P. F. 81, 23, offinebant « claudēbant sērīs », Gloss. Latin III, p. 153), -is, fīxī, fīctum (Varr., R. R. 3, 7, 4; Lucr. 3, 4), puis fixum, -ere: ficher, enfoncer; d'où « fixer » et « transpercer » (sens physique et moral). Ancien, technique, usuel. M. L. 3289. Sur l'inscription relative aux Bacchanales se trouve l'infinitif figier, remarquable pour l'orthographe - i indiquant un ancien i, et non la diphtongue ei - et pour le sens : les consuls ordonnent, en parlant de la tabula contenant le texte, utei eam figier (être fixée avec des pointes; il s'agit d'une table de bronze) ioubeatis ubei facilumed gnoscier potisit. L'adjectif fixus s'est spécialisé dans le sens de « fixé, qui tient bien », cf. M. L. 3337. et a fourni le dénominatif *fīxāre, M. L. 3335 (cf. adfixō, -ās, CGL 1II 400, 6), d'où sans doute *fixicare à côté de *fīgicāre, v. B. W. sous ficher, M. L. 3336 et 3290. Fīxiō. fīxor, fīxōrius sont rares et tardifs; de même fīxus, -ūs; fīxūra (Tert., Vulg.) : atteinte, blessure; marque de clous; fixula? V. aussi fibula (de

Composés : affigō : enfoncer dans : et « accrocher à attacher à », M. L. 259 (adfīxō, v. plus haut); confīgō: attacher au moyen de clous, transpercer, M. L. 2134 a. 9651; confīxiō, -ōnis (bas latin); confīxilis; dēfīgō: enfoncer, fixer de haut en bas, fixer; dans la langue religieuse « déclarer d'une manière inébranlable » : quae augur uitiosa, dira defixerit, irrita sunto, Cic., Leg. 2, 8; dans la langue de la magie defigere nomen, cf. Ov., Am. 3, 27, 9, defixit nomina cera « fixer un nom sur la cire ou sur une tablette de plomb pour l'envoûter, l'immobiliser [et l'empêcher de nuire] », d'où defixio, souvent synonyme de dēuōtiō; infīgō: fixer, ficher dans, M. L. 4402; et 4401, *infictare; offigo, peut-être offimentum; praefīgō: fixer en avant (classique); refīgō: déclouer, desceller, d'où : abolir, abroger (des lois) ; suffīgō : fixer en dessous ou par derrière; suffictus, M. L. 8429.

L'i de ombr. fiktu « figitō », afiktu « affigitō » s'accorde avec la forme de l'inscription des Bacchanales pour indiquer un ancien $\bar{\iota}$, qui se retrouve dans lit. d'igstu, d'igti « pointer », dygis « pointu », en face de lit. d'egiu, d'egti « ficher, planter ». On n'a aucun autre rapprochement qui semble sûr. Le u de l'ancienne forme fiuō indiquerait une labiovélaire; figō serait une forme récente refaite sur fixī. — Sur lat. finis, v. ce mot.

figulus, figura : v. fingo.

filius, -ī m. (voc. filī): fils; fīlia, -ae f. (dat. abl. pl. filiābus pour éviter l'ambiguïté, cf. Charisius, GLK 1 129, 13, filiabus in testamentis ob discrimen sexus ait Plinius dici consuesse; 54, 10, libertabus filiabusque, quod iurisperiti instituerunt, ambiguitatis secernendae gratia): fille. Attestés à toutes les époques. Ont pris dans la langue de l'Église, et comme frāter, soror, un sens affectif; filī, à basse époque, dans la langue du droit et dans la langue commune, désigne, d'une manière géné-

rale. « les descendants », cf. Thes. VI 757, 62 sqq; 758 75; Blaise, Dict. s. u. Panromans. M. L. 3295, 3303 Filius, filia sont apparentés à fēlāre; cf. Plt., Ps. 442 s. u. $t\bar{e}t\bar{o}$; sur l'alternance, v. Meillet, Introd. 8, p. 160 Toutefois, le nom est indépendant du verbe et rien n'y rappelle plus dans l'usage le sens de « nourrisson qui tette ». C'est le nom du père, et non celui de la mère au génitif, qui accompagne le patronymique pour le préciser. Le nom de la mère n'est ajouté que dans les tituli étrusques, e. g. CIL I² 2023, C. Proeni(us) Titine nat(us), dans les désignations d'esclaves qui n'ont pas de père légal, et dans les tituli gaulois. La descendance par la mère n'existe pas légalement; l'indication des deux parents dans les noms propres est également fort rare, et filius, quel qu'en soit le sens premier, est en ranport avec pater beaucoup plus qu'avec mater. La société romaine est fondée sur le régime indo-européen du patriarcat, non du matriarcat. V. Funck, ALLG VII 73 sqq.

Dérivès : filiolus, -la, diminutifs tendres et familiers, M. L. 3302; v. h. a. fillēl; filiaster, -trī, synonyme de priuignus « beau-fils », M. L. 3297; filiastra; et, dans la langue des Pères de l'Église, filiālis, filialiās, filiāliās; filietās = ὑιότης; filificium = τεκνοποία (Cael. Aur.); cf. aussi M. L. 3296, *filiānus.

L'italo-celtique a perdu les noms indo-européens du « fils » (got. sunus, etc.) et de la « fille » (got. dauhtar. etc.). Ces noms ont été remplacés par des noms nous veaux, familiers, ou fabriqués. C'est ainsi que le nom celtique de la « fille » est *enigenā « née dans sla samille », irl. ingen, et le nom irlandais du « fils » est de la forme familière *maqqos (irl. mac, gén. maqi dans les inscriptions ogamiques); l'osco-ombrien a publo « fils » v. puer. Le lat. filius est de la famille de fecundus, etc. (v. ce mot); il a passé du sens de « enfant qu'on élève, au sens de « fils » parce que le vieux nom avait disparu par suite de quelque interdiction et qu'il fallait le remplacer (cf. le groupe slave de déva « jeune fille », dete « enfant »). Le nom ne comporte pas de dérivés anciens. La formation féminine de filia est toute secondaire. Sur l'emploi de (g) nātus, (g) nāta comme substituts de fīlius. fīlia, v. nāscor.

filix, -icis f. (forme ancienne; le doublet felix est sans doute dû à une dissimilation des deux i, favorisée par l'étymologie populaire, qui rapprochait filix de felix, infelix, cf. Caper, GLK VII 106, 2; on lit aussi dans les manuscrits filex, cf. carex; et à basse époque apparaît une forme filica (refaite sur filicula?), cf. Thes. VI 759, 35 sqq.): fougère. Attesté depuis Virgile. Cf. M. L. 3294, filex; 3298, *filicaria; B. W. s. u.

Dérivés: filicula (filicicula), cf. Plin. 26, 58, polypodi, quam nostri filiculam uocant; Marcell., Med. 25, 37, herbae pteridis, i. e. filiculae, quae ratis gallice dictur, etc.; filicitum (fel-; filectum), M. L. 3300; felicata patera dicta, quod ad felicis herbae speciem sit caelata, P. F. 76, 14; felicones mali et nullius usus, a felice dicti, id. 76, 21; filicina = radiolus (-um); filicteron (fel-), Diosc., déformation de θηλυπτερίς d'après filix, felir

On n'a proposé de rapprochement qu'avec gaul. βελινοντία, v. h. a. bilisa, russe belená, dont le sens i jusquiame » est tout autre.

filtrum, -I n. : « lana coactilis » (Gl.), filtra, centones; fil[is]trus : fimbria. Latinisation tardive d'un mot germanique, M. L. 3305; B. W. sous feutre.

filum, -I n.: fil. De là: fil de l'épée (Ennius), fil du discours; ligne, trait et particulièrement « trait du visage », oris lineamentum dit Non. 313, 16. De ce sens age », oris lineamentum dit Non. 313, 16. De ce sens derive celui de « forme », qui a dû s'employer d'abord dans la langue des artistes : satis scitum filum mulieris « un beau brin de femme », Plt., Mer. 755; filum non malum, Lucil. 816; cf. le sens de « ligne » en français. Toutefois; il est possible que filum, au sens de « forme », appartienne comme figūra à la racine de fingō et qu'il y ait eu à l'origine deux mots différents. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3306.

Dérivés : fīlō, -ās, substitut populaire et tardif de nēre, cf. neuerant : fîlauerunt (Gloss.), qu'il a remplacé dans les langues romanes, M. L. 3293, d'où *fīlandāriā, M. L. 3292 a; fīlāmentum; fīlātūra, M. L. 3293 a; fīlātīm; cf. aussi *fīlacia, M. L. 3292, et affīlō, M. L. 260; exfīlō (rare).

Le rapprochement avec lit. gýsla (žémaite ginsla), v. pruss. -gislo, v. sl. žila « veine, tendon » et avec arm. jil « tendon » est séduisant; le j arménien suppose une aspirée initiale *gwh- comme lat. f. — Peut-être lat. fūnis *til le même élément radical; v. ce mot. Cf. aussi fibra.

fimbriae, -ārum f. pl. (le singulier n'apparaît qu'à très basse époque) : franges d'un vêtement. Désigne aussi les tresses d'une chevelure, les radicelles du poireau. Attesté depuis Varron, Cicéron, usuel. M. L. 3308; R. W. sous frange.

Dérivé fimbriātus.

Il a été proposé des hypothèses diverses; aucune ne s'impose. Un mot de ce genre a chance d'être emprunté. Ct. fibra.

fimus, -I m. et fimum, -I n. (les grammairiens le donnent comme masculin et sans pluriel, cf. v. fr. fiens; mais le neutre est aussi employé, sans doute sous l'infuence de stercus; dans bien des cas, le genre ne peut être discerné): fumier (stercus quod a uentre purgatur; stercus animalium; etc.). Ancien, usuel. Souvent joint à stercus, dont il est synonyme et qui a influé sur le genre et sur la flexion; cf. M. L. 3311, fimus et femus, -oris, d'où M. L. 3310, *fimorāre (à côté de *fimāre, M. L. 3310); M. L. 3310 a, *fimorārium.

Dérivé: fimētum, -ī, et *fimita, *femīta, M. L. 3309. Le fr. fumier suppose aussi *fimārium, M. L. 3307 a. Influencé, comme fr. fumer (une terre), par fūmus, en raison de la fumée qui s'échappe du fumier en fermentation. V. B. W. sous fumer, fumier et fiente.

Aucun rapprochement sûr. Cf. peut-être suffio et foetoo, faeteo (avec alternance ae/i comme dans aemulus, imitor?)

findō, -is, fidī, fissum, findere (parfait très rare : trois exemples, en dehors des grammairiens, Cels. 8, 4, 6; Amm. 18, 8, 12; Not. Tir. 74, 85; la forme est, du reste, anomale; car un perfectum radical est en principe caractérisé soit par une alternance vocalique, soit par le redoublement; peut-être ancienne forme à redoublement, *ffidī, remplacée par une forme simple tirée des composés): fendre. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 3312.

-fidus, -a, -um: second terme de composé, dans bi-fidus = δισχιδής, tri-fidus, etc. Le neutre de fissus, fissum est substantivé dés Plaute avec le sens de «fente»; Cicéron dit fissum iecoris, N. D. 3, 14, et Celse ani fissa « fissures à l'anus », 5, 20, 5; fissa est à l'origine de fr. fesse, cf. M. L. 3329; B. W. fesse et fesser.

Dérivés en fiss-: fissiō f. (rare); fissilis, M. L. 3327; fissūra, M. L. 3330; fissōrius, -a, M. L. 3328; fissiculō, -ās, terme de la langue augurale « découper les entrailles » (cf. fissum iecoris, plus haut); fissipes (Auson.) traduisant σχιζόπους.

Le fr. fente suppose un participe *finditus.

Composés : confindō (un exemple dans Paneg. Mess. 173) ; diffindō « faire éclater en fendant » ; spécialement, dans la langue religieuse ou juridique, diffindere diem (dē ōmine) « séparer en deux », d'où « faire remettre » une affaire (differre), cf. fr. disjoindre ; effindō (ec-), très rare, un exemple de Manilius, et *exfindicāre, M. L. 3007 ; infindō : fendre en enfonçant (Vg., Val. Flacc., Dig.) ; perfindō (Prisc.) ; *refindicula, M. L. 7154.

Racine bien attestée en sanskrit et en germanique. En sanskrit comme en latin, le présent est à nasale infixée: bhinddmi « je fends »; le passage à la forme thématique s'explique bien en partant du pluriel findunt, cf. skr. bhinddni « ils fendent », du participe présent, etc. La forme en -to-, fissus, est du même type que skr. bhinnáh (et bhittam « morceau »). En germanique, la formation du présent thématique got. beita est normale; le verbe y a un sens limité: « je mords », all. beissen. Gr. φιτρός « souche, pièce de bois » peut reposer sur *bhid-tro-, comme l'a vu F. de Saussure; d'autre part, le sens de gr. φείδομαι « j'épargne » peut s'expliquer par l'idée de « se séparer »; mais ce sont de simples possibilités.

fingo, -is, finxī, fictum (finctus à basse époque, cf. Thes. VI 770, 47 sqq., et fr. feint, etc.), -gere: proprement « modeler dans l'argile », cf. figulus « potier », fictilis « modelé dans l'argile », -ia uāsa, etc., et substantivé fictilia n. pl. « vaisselle d'argile »; puis « façonner dans toute matière plastique, façonner la pâte », cf. fictor « pâtissier » et « sculpteur »; fictores dicti a fingendis libis, Varr., L. L. 7, 44, cf. Enn., A. 121; et fictores dicuntur qui imagines uel signa ex aere uel cera faciunt, Serv., Ac. 8, 634; figura f.: Varr., L. L. 6, 78, fictor cum dicit fingo, figuram imponit; Isid., Diff. 1, 528, figura est cum impressione formae alicuius imago exprimitur, ueluti si in cera ex anulo effigiem sumat, aut si figulus in argillam manum uoltumque aliquem exprimat, et fingendo figuram faciat. Puis par extension : « façonner » (d'une manière générale, sens physique et moral), d'où « presser, toucher », Ov., F. 5, 409, saepe manus aegras manibus fingebat amicis, et Her. 20, 137; « reproduire les traits de, représenter »; et « imaginer, feindre, inventer »; sens particulièrement fréquent dans l'adjectif fictus, et qui s'est maintenu dans les langues romanes, cl. fr. feindre, M. L. 3313; B. W. s. u. Usité de tout temps.

Nombreux dérivés en fig- et en fict-: figulus m. (et tardifs figlus; figel, dialectal comme famel = famulus, « potier »); fig(u)līnus (figi)līnus) adj., d'où fig(u)līna (ars) f.; fig(u)līnum (opus) n.; figulāris (archaique); figulō, -ās (tardif) et ses dérivés, M. L. 3290 a. Figulus est un cognomen fréquent dans les gentes Marcia et Nigidia.

figmen (rare et tardif), figmentum (tardif, appartient surtout à la langue de l'Église, où il traduit πλάσμα. στήλη, ποίημα, τὰ γλυπτά, ποίησις, etc.): représentation figurée, statue, etc.; imagination (sens concret), fable, invention.

figura (formé avec le suffixe -ura directement sur la racine, et non dérivé du supin comme les autres noms du même type) : proprement « plastique » : d'où figure donnée à une chose, configuration, figure : souvent joint à species, à forma, habitus, etc. Lucrèce et Cicéron emploient formae (-māi) figūra « la configuration du moule »: au sens concret figūra traduit le gr. σχήμα en mathématique ou en rhétorique; sert à rendre aussi είδωλον. Emprunt savant : irl. figor. Dénominatif : figuro, -as « façonner, donner figure » qui traduit oynματίζω, cf. Quint. 9, 1, 13, oratio εσγηματισμένη i. e. figurata par opposition à ἀσχημάτιστος figuris carens, et qui a donné de nombreux dérivés : figuratio, figuratīuus, etc., tous de l'époque impériale, et des composés : affigūrō; configūrō; configūrātio; defigūrō, rare et tardif, M. L. 2518 a; exfiguro; praefiguro, -ratio; refiguro; trānsfigūrō (= μεταπλάσσω, μεταμορφόω), trānsfigūrātiō, également tardifs.

Autres dérivés : figürālis, -litās, -liter (tardifs). -figiës : conservé dans effigiës, v. plus bas.

filum: forme (?). V. ce mot.

fictilis; fictor: v. plus haut (finctor, CGL III 201. 11); fictrīx (Cic.); fictio : formation, création; fictio nominis = δυοματοποιτα; f. personarum = προσωποποιία: en particulier dans la langue de la rhétorique « supposition, fiction »; ā fictione = καθ' δπό-Occuy: terme de droit fictio legis. Le nom n'apparaît pas avant l'époque impériale; surtout fréquent chez Quintilien, qui l'a peut-être inventé, cf. Inst. Or. 6, 3, 61 : fictīcius : invente, feint (cf. factīcius), frelate : oleum, uīnum fictīcium (époque impériale); fi(n)ctiosus; fictoria (ars) (tardif).

Composés : affingo : imaginer en outre, ajouter en inventant, attribuer (faussement); sur lequel Aulu-Gelle a fait affigūrō; confingō: imaginer ensemble, ou concerter : inventer de toutes pièces : defingo : faconner (rare), M. L. 2519; diffingo : transformer, refaire; effingo : 1º faire disparaître, d'où « essuyer », Cat., Agr. 67, 2, fiscinas spongia effingant; Cic., Sest. 35, e foro spongiis effingi sanguinem; 20 fingendo exprimere, ἐχμάσσειν. reproduire, représenter en relief, ; d'où effigiés (-gia, archaïque) : portrait, image (généralement en relief), effigie, et effigio, -as (depuis Apul.); in- (M. L. 4402 a), per-, re-, trānsfingō, rares et tardifs (en partie d'après le gr. έκ-, μεταπλάσσω), qui sont doublés par les composés de figūrō.

La racine i.-e. *dheig'h- fournissait un présent radical athématique dont le véd. déhmi « je lute, je fixe par du mortier » conserve la forme ancienne, et dont got, digands « πλάσας » est une trace. La racine avait deux aspirées, comme on le voit, outre la forme germanique, par osq. feihúss « mūrōs » et par la comparaison de gr. τείγος, τοίγος « mur, rempart, paroi ». Le g latin s'explique dans fingo par l'n qui précède, dans figura par l'u qui suit (cf. ligurio); osq. fei h uss résulte de la contamination de *dheig'hes- et de *dhoig'ho- (cf. les formes grecques τεῖγος, -ους et, τοῖγος, -ου). Le présent fingo est du type à nasale infixée, comme pingō, findō; le

latin n'ayant hérité d'aucun perfectum, il a été fait une forme finxī toute nouvelle; l'osque a une forme à redous blement fifikus « finxerit », le falisque a finkel « finxit », cf. fefacid en face de fēcī), v. Vetter, Hdh p. 43; Lejeune, Fest. Sommer, p. 145 sqq. La gutturale finale était une prépalatale : l'Avesta a -daēzayeui ; i entasse », pairi-daēza « enclos » (mot que les Grecs on hellénisé en παράδεισος), et le vieux perse didā e mun enceinte ». Le thème latin de type *dhinghe/o- sembla se retrouver dans une partie au moins des formes de l'irlandais : com-od-ding « bâtir » (cunutgim « je bâtis , v. Pedersen, Vergl. Gr. d. kelt. Spr. II, p. 505 sqq. I. sens propre de la racine est « façonner (de la terre) ». Ca travail de la terre aboutit à faire un tas, un mur de terre : arm. dizanim « ἐπαθροίζομαι » (verbe radical sûrement indigène, et non emprunté à l'iranien, de « tas », ou de la poterie, ainsi got. daigs signifie « argile. Le latin a développé surtout ce second sens, et l'osma offre le premier.

finis. -is (abl. fīnī, Lucr. 2, 978; Plt., Men. 859: Co. ton. Agr. 28, 2, 113, 2, mais Varron enseigne fine, Ro. man. ap. Charis., GLK I 122, 28; acc. pl. en eis CIL I² 584, 3, 28, etc.) m. et f.; le masculin est sans doute plus ancien; le féminin est dû à l'analogie des autres thèmes en -i- où les féminins dominent, cf. funis 1º borne (= δρος), limite d'un champ, d'un territoire cf. finitor « arpenteur », finitumus (-timus) « limitrophe confinia, -iorum n. pl. « confins »; Plt., Poe. 49, regiones limites, confinia determinabo : ei rei ego finitor factus sum. Il est difficile de dire ce que finis désignait primitivement (cf. Bücheler, R. M. 60, 219), mais le caractère matériel de finis n'est pas douteux; c'est souvent un arbre qui sert de finis, ainsi Varr., L. L. 7, 9, in hoc templo faciundo arbores constitui fines; Agenn., Grom. p. 31 24 Th., [arbores] finium causa agricolae relinguunt: CII III, p. 944, domus partem dimidiam ... cum suis saepibus. saepimentis, finibus, aditibus... h(abere) l(iceat); cl. aussi facere finem « mettre un terme »; proprement « placer une borne », cf. gr. τέλος δ'έθηκε Ζεύς καλῶς, Soph, Trach. 26; 2º au pl. fines, -ium « frontières d'un pays et le pays limité par elles, cf. Cés., B. G. 1, 10, 5, in fines Vocontiorum... peruenit. Par extension . fin . (n. λευτή) et « but » (τέλος). C'est dans ce sens que l'em ploie la langue philosophique pour traduire les termes grecs correspondants : de finibus bonorum et malorum. Par contre, dans la langue de la grammaire et de la rhétorique, finitiuus traduit δριστικός, infinitiuus άδριστος et ἀπαρέμφατος. Finis à l'ablatif s'emploie avec la valeur de tenus « jusqu'à », et comme tenus peut être accompagné de l'ablatif (archaïque; cf. Plt., Men. 859, senem osse fini dedolabo... uiscera; Caton, Agr. 28, 2, [arbores] operito terra radicibus fini), ou, plus frequemment, du génitif : fine inguinum ingrediuntur mare, Sall., Hist. frg. 3, 38. La construction avec l'abla til est évidemment la plus ancienne, qu'on y voie un ablatif véritable comme celui que suit tenus et gr. μέχρι ou un instrumental : osse fīnī « avec l'os pour limite : Cf. it. fino a.

Ancien, usuel; bien représenté dans les langues romanes, ainsi que fīniō, M. L. 3314, 3315; et en celtique irl. finid, britt. fin.

Dérivés : finālis (tardif; surtout terme de gram-

maire traduisant τέλειος et de philosophie traduisant τελικός, que Cicéron transcrit en grec sans oser le traduire, Fin. 3, 55, [bona] ad illud ultimum pertinentia; sic enim appello quae τελικά dicuntur; nam hoc insum instituamus, ut placuit, pluribus uerbis dicere. and uno non poterimus, ut res intellegatur); fīnāluās. finitumus, -timus (cf. maritimus) : limitrophe, voisin : finitimī, -ōrum : les voisins ; fīnitima, -ōrum n. pl. : les pays limitrophes.

finio, -is: limiter, délimiter (= δρίζω, cf. Cic. niu 2, 92), borner (sens physique et moral); par suite finir » (absolu et transitif) et « déterminer, définir ». De là : finitor, finitio, finitiuus, infinitus et infinītiō (Cic., Fin. 7, 21 = ἀπειρία), infīnītīuus (sc. modus), infinitās, infinībilis, tous termes savants (irl. infinit). Composés : circumfīniō : limiter tout autour : confinio (un exemple d'Irénée glosé $\delta\mu\omega\rho\tilde{\omega}$) : $d\bar{e}finio$ Ruosίζω « délimiter, définir, déterminer » (sens physique et moral); dēfīnītiō: διορισμός, -tīuus = διοριστικός; praefinio : délimiter par avance, fixer, régler.

Composés de finis : adfinis (af-, ar- d'après Prisc.. CLK II 35, 4): 10 -es in agris uicini, siue consanguiniinte coniuncti, P. F. 10, 15; cf. Modestin, Dig. 38, 10. 4. 3. adfines sunt uiri et uxoris cognati, dicti ab eo quod duae cognationes, quae diversae inter se sunt, per nuptias copulantur et altera ad alterius cognationis finem accedit...; 20 qui participe à, complice (généralement péjoratif a. culpae, uitio); adfinitas; confinis (cf. conterminus); qui nossède les mêmes frontières, limitrophe, ouv-, ou- opoc; confine n., sur le pluriel duquel ont été formés confinius. -a. -um, et confinium n., passé en gallois cuffin : con-

Aucun rapprochement sûr. Le rapprochement avec figo est possible si l'on admet que finis aurait indiqué une marque, sur un arbre par exemple, v. Tesnière, BSL 30, p. 176 sqq., sur les dénominations slaves; on partirait de *fig-sn is. Simple hypothèse. M. V. Bertoldi. Mus. Helv. 1948, p. 69 sqq., rapproche finis et funis et y voit deux aspects d'un mot « méditerranéen »; la limite d'un terrain ayant d'abord été marquée par une corde. Ce rapprochement, déjà indiqué par Isid., Or. 15. 14, 1, et repris par Bréal, MSL 15, 137, et Niedermann, Gl. 19, 7, ne va pas non plus sans difficultés.

lio : v. facio.

firmus, -a, -um (firmis, Ital., d'après fortis ou d'après infirmis?) : ferme (sens physique et moral comme gr. βέβαιος), d'où « solide, fort (souvent opposé à imbēcillus), durable ». Ancien, usuel. M. L. 3320. L'i longa qu'on trouve dans les inscriptions, CIL IV 175 : VI 1248 et 5230, est contredit par les langues romanes, qui attestent firmus (it. fermo, fr. ferme; cf. toutefois esp. firme). Le sens de « fermé » qui s'est développé dans le v. fr. ferm et surtout dans fermer rappelle des emplois comme Ov., Rem. 623, uolnus in antiquum reddit male firma cicatrix; Tib. 1, 2, 6, firma ianua (cf. Thes. VI 815, 21 sqq.); Ov., Pont. 1, 2, 24, firma sera. V. J. Fahrenschon, Firmus. Gesch. d. Bedeutungen dieses Wortes, Munich, 1938; B. W. sous fermer.

Dérivés : firmiter ; firmitas f. : fermeté, solidité, autorité (trad. ἀσφάλεια), M. L. 3319, v. fr. ferté; firmitūdo f. (même sens que firmitās, mais plus rare, tombe en désuétude après Tacite) ; firmo, -as : affermir, for-

tisier; assirmer, confirmer, M. L. 3318 (a suppléé en français le verbe clore) a fourni le v. angl. feormian; firmator, -tio (rares et tous deux d'époque impériale); firmamen (très rare et poétique, Ov., Sén. trag.) et firmamentum : appui, renfort; terme de rhétorique « démonstration, argumentation » (cf. confirmatio); dans la l. de l'Église traduit στερέωμα « firmament » (d'où irl. firmamint, britt. ffurfafen). Cf. peut-être aussi les noms propres Fermus et Hirmio (falisque); affirmō, -ās = διαβεβαιῶ, affirmer. Seul le sens abstrait est attesté : le Thesaurus n'a que deux exemples de affirmare au sens concret « affermir », et tous deux d'Apulée; M. L. 260 a. De là, dans la langue de la rhétorique, affirmatio (= διαδεδαίωσις); affirmatīnus (contraires de negātiō, negātīuus), et, dans la langue du droit, affirmator ; circumfirmo (Col., c. uitem) ; confirmo : consolider, fortifier, affermir (sens abstrait et concret): confirmer (uni à comprobō) et « affirmer »; confirmatio, attesté à partir de la Rhétor. à Hérennius, terme surtout de grammaire et de rhétorique (= [ἐπι] βεβαίωσις, ἐπικύρωσις), -tor, -tīuus; infirmo : fixer dans (Cael. Aur.); offirmo, transitif et absolu : persister, durer (Plt., Tér.) ; endurcir, affermir ; offirmātus : résolu, obstiné ; refirmātus (tardif) : rétabli; infirmus : faible (sens physique et moral) et, tardif, infirmis, cf. imbecillus, -lis, etc.; infirmitas, M. L. 4403, 4404; infirmo, -as: affaiblir; terme technique « infirmer, annuler » (i. legem, fidem testis, etc. = ἄχυρος, ἀχυρόω); infirmatio (terme de Cicéron).

fisene

Le rapprochement de firmus avec le groupe de skr. dhārdyati « il tient » (v. sous fer(r) ūmen et frētus) est d'autant plus séduisant que le sanskrit a des mots importants à suffixe en -m- : dhárma et dhárma e chose posée, loi ». On peut aussi penser au groupe de lit. diržti « se durcir ». Dans les deux hypothèses, l'i n'est pas expliqué; s'il n'est pas dialectal (cf. stircus à Lucérie, en face de stercus, et, à Préneste, Mirqurios), il s'agit d'un vocalisme « populaire ».

fiscus, -i m. : panier ou corbeille d'osier, employé surtout dans le pressage du raisin ou des olives (cf. fiscina, fiscella « moule à fromage blanc », fiscellus, P. F. 80, 2, fiscellus casei mollis appetitor, ut catillones catillorum ligurritores); puis « corbeille à serrer l'argent »; de là, sous l'Empire, « partie du revenu de l'État destinée à l'entretien du prince », par opposition à sa fortune personnelle (rēs prīuāta principis, ratio Caesaris) et au trésor de l'État (aerārium). Cf. Pseud. Ascon., Verr. 212, 9 Stangl, fisci, fiscinae, fiscellae spartea sunt utensilia ad maioris summae pecunias capiendas. Vnde, quia maior summa est pecuniae publicae quam priuatae, ut pro censu priuato, « aerarium » dicitur pro loculis et arca thesauri, pro sacello « fiscus ». Inde « fiscus » pecunia publica, et « confiscare » dici solet. Ancien : Plt. (fiscina) et Caton (fiscella), Lucil. (fiscus). Le sens de « corbeille » (à olives, à fromages) s'est conservé dans les langues romanes, surtout dans les dialectes italiens; cf. M. L. 3326, fiscus; 3324, fiscina; 3323, fiscella: 3325, *fiscula (cf. fisc(u)lum dans Isid., Or. 20, 14, 13). Sur une confusion entre fiscina et piscina, v. Keller, Lat. Volksetym., 44. Composé : suffiscus; folliculus testium arietinorum, quo utebantur pro marsuppio, a fisci similitudine dictus, P. F. 403, 11.

Au sens de fiscus « trésor impérial » se rattachent fiscālis (-lia n. pl. « tribūta »), fiscārius et cōnfiscō, -ās, dont a été tiré fiscō (Lex Sal.).

On a rapproché *fidēlia*, qui se laisse expliquer par *fides-l-; on poserait *fid-s-co-. Mais les sens divergent trop. Terme technique, sans doute emprunté.

fissa : v. findō.

fistula, -ae f.: conduit, tuyau, canal; puis « chalumeau, flûte » (= σῦριγξ); dans la langue médicale, « fistule », peut-être à l'imitation du grec; cf. Cass., Fel. 20, fistulas Graeci syringas appellant et sunt ulcera pendiginosa et intrinsecus callosa neque in cicatricem uenientia. Ancien, technique. M. L. 3332. Diminutif: fistella (Pélagon.), M. L. 3331.

Dérivés: fistulātus, M. L. 3334; fistulāris; fistulōsus; fistulō, -ās (fistulor) = συρίζω, ital. fischiare, M. L. 3333; fistulātor; fistulēscō (Fulg.).

Cf. peut-être les noms propres osques : Fistelú « Fistelia », Fistlus « Fistelī ».

Aucun rapprochement net. Terme technique.

fitilla, -ae f.: sorte de gâteau usité dans les sacrifices. Sans doute terme rituel d'origine dialectale, pour *fic-tilla; cf. Ernout, Élém. Dial. s. u. L'ombrien a fikla « fitillam ».

fiuo : v. figō.

flaccus, -a, -um: pendant, mou, flasque. Surnom fréquent; par exemple du poète Horace; osq. Flakis. Se dit, entre autres, des oreilles, cf. auriflaccus, CGL III 330, 46. Attesté depuis Varron. Rare, populaire; M. L. 3343, it. flacco. V. B. W sous flaque, flasque.

Dérivés: flacceō, -ēs; flaccēscō, -is; con-flaccēscō; flaccidus, M. L. 3342 (v. fr. flaistre, d'où flétrir); flaccor m. (tardif); peut-être flacculum (-lus?), mot de sens obscur, cf. Thes. s. u.; Flaccilla (Martial, etc.).

Flaccus a la géminée caractéristique des adjectifs marquant une difformité physique: cf. broccus, lippus, etc., et le vocalisme populaire a. Si ml- peut aboutir à lat. fl-, on rapprocherait gr. dor. βλάξ (βλᾶκός) « mou, paresseux, sot » et le groupe de in. mláih (d'où bláth) « tendre, mou », skr. mlātáh, av. mrātō « amolli par le tannage » et, de plus, gr. βληχρός « faible », plus loin, gr. μαλακός, etc. Etymologie séduisante, mais douteuse.

fladō, -ōnis m.: flan, sorte de gâteau. Mot germanique qu'on lit dans Venantius Fortunatus, Vita Radeg. 15, 35. M. L. 3444.

flägitö, -ās, -āuī, -ātum, -āre: acriter interpellare, Isid., Diff. 1, 230; cum clamore et pertinacia petere, Differ. ed. Beck 58, 25.

Dérivés et composés : flāgitātor, cf. Plt., Mo. 768, sol... quasi flagitator astat usque ad ostium; flāgitātiö; dif-, ef-, reflāgitō (Catul. d'après repetō).

flāgitium, -ī n.: charivari fait à la porte de quelqu'un pour protester contre sa conduite, réclamation bruyante et scandaleuse, scandale; cf. Plt., Mer. 417, neque... quicquam eueniet nostris foribus flagiti; Ps. 556, si non dabis, clamore magno et multo flagitabere (cf. conuīcium); et, par extension, l'action elle-même qui provoque le scandale, « chose scandaleuse, honte » (sens concret; cf. flāgitātus, qui se dit des pathici; v. Thes. VI 841, 49;

843, 67), «faute» (sens fréquent dans la langue militaire. V. Donat ad Ter. Eu. 382). Cf. Usener, Rh. Mus. 56 [190] 5 sqq.; M. Reichenbecher, De uocum quae sunt « sciplagitium, facinus » apud priscos scriptores usu, Iéna, 1913 — Ancien, usuel; flāgitiōsus: scandaleux, honteux, dishonorant et « déshonoré » (non attesté avant Cicéron). Fit gitium semble formé comme seruitium (à moins quitium semble formé comme seruitium (à moins quitium semble formé comme seruitium (à moins quitium semble formé tomme seruitium (à moins quitium de iurgō); flāgitō est un fréquentatif intensif; tous deux ramènent à une forme * flāg « laire du bruit » de * bhlāg-, qui est peut-être en alternance avec * bhlāg- qu'on a dans flagrum, flagellum.

Comme gr. φλοϊσδος « bruit sourd », appartient à un groupe mal déterminable de mots expressifs (cf. βεδ εξ plus loin, plangō).

flagrō, -ās, -āuī (flagrātus sum, cf. CGL II 72, 29)
-ātum, -āre: flamber, être en flammes (flagrat ignis)
être enflammé (sens propre et figuré): flagrant ocult,
flagrāre īrā); brûler (de ou pour). On trouve dans le
cod. Justinien 1, 2, 53 (54), 1 et 9, 13, 1, 1 (an 533) lexpression flagrante crimine. Ancien, usuel, classique. Conservé partiellement en roman, cf. M. L. 3348 et 3348 a
*flagror. Souvent confondu avec fragrāre dans les mamacrits ou dissimilé en fraglāre, cf. Thes. VI 846
1. 30 sqq.

Dérivés et composés : flagranter, flagrantia 1.; conflagrō : être embrasé; s'enflammer, brûler, se consumer (incendiō conflagrāre); conflagrātus « consumé i d'où on a tiré à basse époque conflagrāre transitif conflagrātiō; dēflagrō : 1º être dêtruit par l'incendie 2º s'éteindre (= dēferuēscō), cesser de brûler (T. L., Tac.); dēflagrātiō. Tardifs : circum-, in-flagrō.

V. sous fulgō. Le sens de flagius épithète de Jupiter dans osq. I u veí Flagiui est contesté; v. Vetter, Hdb., p. 85.

flagrum, -ī n.: sorte de fouet, ou plutôt de martinet, composé de plusieurs lanières garnies de boutons de métal ou d'os et qui donnait des coups pesants plutôt qui în e cinglait; de là pinsetur flagre, Plt., Mer. 416. Flagrum a tendu à être remplacé de bonne heure par son diminutif flagellum (fragellum dans l'Appendix Probi, cf. W. A. Baehrens, p. 68), qui désigne un fouet plus léger, cinglant et coupant: sectus flagellis, dit Hor, Epod. 4, 11. Flagellum désigne toute espèce d'objet semblable au fouet; le sens de « fléau » est attesté par St Jérôme, Is. 28, 33, p. 385, gith et cyminum uirga excutiuntur et baculo quae uulgo flagella dicuntur. Ancien, usuel. M. L. 3346-3347. V. h. a. flegil, etc., « Flegel s'celtique: irl. srogell, britt. flangell, frewyll, gr. mod. pparéxhoo.

Dérivés: flagriō, -ōnis (l. flagrō?), nom donné aux esclaves; formation de type populaire comme uerberō; flagrātor: -es dicebantur genus hominum, quod mercede flagris caedebantur, P. F. 79, 9. Composés: flagrifer (Auson.); flagritrība, hybride formé par Plt., Ps. 137, de flagrum et rpl6w; cf. ulmi-trība, fentirībāx. Il n'y a pas de verbe flagrō « donner du fouet (malgré flagrātor), sans doute à cause de l'homonymie de flagrō « flamber », à laquelle semble penser Plt., Am. 1030, quem... faciam ferventem (synonyme de flagrantem) flagris; flagellō, sa (depuis Ov.); flagellō-ōnis (Gloss.); flagellātiō (tardif), etc. V. B. W. sous fêler.

On ne rapproche que v. isl. blaka et blakra « frapper de côté et d'autre ». Terme technique, de formation de côté et d'autre ». Terme technique, de formation de comme flaguo, plango, etc. Sans rapport avec expressive, commy mie secondaire.

flamen, -inis m.: flamine, titre donné au prêtre attaflamen, d'une divinité particulière, f. Diālis, Fūriché au conte de la conte nalis, martine est distinct du pontifex et de l'antistes. 7,45. Le l'antistes. 11 est caractérisé par l'apex de laine qui surmonte son ll est caussi les Latins, faute de mieux, dérivaient-ils bonnom de filamen, cf. Varr., L. L. 5, 84, et Thes. VI 849, 21 sqq. Usité de tout temps. La forme du mot contraste avec le genre, comme dans augur; cf., toutefois. trasic ... Certains ont supposé l'existence de *flāmō, τουμήν. Certains ont supposé l'existence de *flāmō, ποιμην.

qu'ils tirent de flāmōnium, -ī « dignité de flamine.». cf. quis mais flamonium peut être issu par naplologie de *flāmimēnium (cf. pour le suffixe caerimonia, -nium); du reste, les dérivés de flamen sont en manue, : flaminica : femme du flamen Diālis et prêtresse de Junon; flāminius « du flamine », flāminālis, flāminātus, flāminicus, etc. Cf. les noms propres Flāminius. Flāminīnus.

On ne peut donner une étymologie sûre. On rapproche souvent le v. isl. blôta « sacrifier », blôt « sacrifice », got. blâta « honorer ». D'autre part, on ne saurait tenir pour exclu le rapprochement souvent fait avec le terme religieux skr. brâhma indiquant la « prière », brahmā prètre », quoique l'ā latin fasse quelque difficulté et que l'r de brahmān puisse être ancien; mais le rapprochement de ces mots sanskrits avec v. isl. bragr « poésie » qu'a proposé Osthoff est loin de s'imposer. Ce qui engage à ne pas abandonner le rapprochement séduisant de flāmen avec skr. brahmān- m., brāhman- n., c'est la concordance fréquente des termes religieux entre l'italo-celtique et l'indo-iranien. V. Dumézil, Flamenbahman, 1935.

flamma, -ae f.: flamme (sens propre et figuré). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 3350. V. b. all. Flamma, britt. flamm.

Dérivés : flammula : 1º petite flamme ; 2º flamme, bannière, ainsi nommée de sa couleur jaune (Lyd. mag. 1. 8) ou de sa forme, M. L. 3353; flammeus: de samme, enslammé; couleur de slamme (épithète de diverses fleurs, phlox, pensée, cf. φλόγινος); flammeum n. : voile jaune de flamme que portaient l'uxor flaminis Dialis et toute mariée le jour de ses noces : flammeo amicitur nu rens ominis boni causa, quod eo assidue ulebatur flaminica, i. e. flaminis uxor, cui non licebat facere diuortium, P. F. 79, 23; de là flammeolus, flammeolum; flammeārius, -ī: -i infectores flammei coloris, P. F. 79, 19; flammō, -ās: transitif et absolu, sens propre et figuré, « enflammer » et « flamber », M. L. 3352; flammātus sans doute antérieur à flammō; flammābundus, M. L. 3351; flammēsco, -is: s'enflammer; flammidus (Apul., d'après fulgidus); flammigo, -ās (Gell.), forme comme fūmigō; flammōsus (rare et

Composés: inflammō, ancien, usuel et classique, M. L. 4405, d'où inflammōtiō; con-, dē-, suf-flammō, tous trois tardifs.

Composés en flammi-, tous poétiques et pour la plupart récents, sauf flammifer, et sans doute faits sur le type grec φλογοειδής : flammi-comāns, -cremus, -fer $(=\pi \nu \rho \phi \delta \rho o c)$, -fluus, -gena, -ger (d'où flammigerō, -ās), -pes, -potēns, -uomus.

V: sous fulgo. Le -mm- indique une formation « populaire » expressive.

flasca, -ae f. et flascō, -ōnis m.: flacon. Mot de très basse latinité, emprunté sans doute au germanique (la glose d'Hésychius, φ (λ)άσκων είδος ποτηρίου, n'indique rien sur l'origine); sur flasca, v. Isid. 20, 6, 2, et Sofer, p. 132; cf. M. L. 3355, flaska, -kun.

flāuus, -a, -um: color uidetur e uiridi et rufo et albo concretus, Gell. 2, 26, 12; traduit gr. ξανθός « jaune (dorė), blond ». Epithète des cheveux; de là le gentilice Flāuius, osq. Flaviies « Flāuiī ». Attesté depuis Ennius. Surtout poétique. Fr. fou, v. B. W. s. u. Pour le suffixe, cf. furuus, fuluus, giluus, heluus. Sur un croisement avec blāuus, v. Sofer, p. 108.

Dérivés: flāueō, -ēs; flāuidus, M. L. 3361 (conservé dans un dialecte italien du territoire des Hirpini); flāuēscō, -is. Composés tardifs: flāuicomāns, -comus, poétiques (= ξανθοκόμης).

Adjectif sûrement ancien, mais aucun rapprochement net : l'adjectif poétique florus ne se laisse rapprocher que si l'on admet le passage de *-ōwos à -āuus, comme dans octāuus — si l'ā de octāuus ne provient pas d'une dissimilation. Le rapprochement de fel « fiel » et de lit. geltas « jaune », etc., se heurte au fait que la racine, ici monosyllabique, ne rend pas compte du vocalisme de flāuus. La racine de lit. zélti « verdir » et de gr. χλωρός (v. holus) semble dissyllabique, ce qui irait avec flauus (de *bhl-wo-s), mais ne concorde pas avec le f initial. On pourrait rapprocher aussi v. isl. blar « bleu sombre », v. h. a. blāo, qui ont aussi le suffixe -wo- usuel pour les adjectifs désignant les couleurs : la racine occidentale serait *bhlē-, *bhlō- (dans lat. flōrus; flāuus est ambigu). Enfin, M. Niedermann, I. F. 15, 121, a mentionné lit. dùlsoas « grisâtre », qui expliquerait f, mais va médiocrement pour le sens (v. fuluus). On ne peut rien décider, quoique la parenté de ces mots soit vraisemblable.

flazzus (flazius): épithète de Jupiter, CIL X 1, 1571 (inscription de Pouzzoles), sans doute identique à flagius, avec palatalisation. V. flagrō, in fine.

flebotomus : v. phle-.

flectō, -is, flexī, flexum, flectere: courber, fléchir, infléchir (sens propre et figuré comme le gr. κάμπτω). Par extension « faire tourner, diriger la marche de, diriger »; et aussi « détourner, changer »; cf. Enn., A. 203, quo uobis mentes, rectae quae stare solebant | antehac dementes sese flexere uia(i)? Dans la langue de la gramaire: « fléchir » (κάμπτω) et « dériver »; flexus a le sens de περισπόμενος. Ancien, usuel; mais peu représenté en roman. M. L. 3365, B. W. sous flancher et M. L. 3369 a flèxus. Irl. slechtaim.

Dérivés: flexus, -ūs m.: inflexion, détour, etc., d'où flexuōsus; flexuōsitās; flexiō; flexūra: courbure; flexō, -ās (Gaton), M. L. 3368; flexilis, flexibilis et inflexibilis = ἄκαμπτος Composés poétiques en flex(i): flexanimus, flexiloquus, flexipedēs (hederae), cf. καμψπους, dont le sens est d'ailleurs différent. Certaines formes romanes supposent aussi *flecti-

cāre (?), cf. M. L. 3366; mais *conflexīre, ibid. 2136, est des plus douteux.

Composés: adflectō (rare), M. L. 262; circumflectō; dēflectō: détourner et « se détourner »; dēflexus, -ūs m.; inflectō: infléchir; inflexiō; reflectō: courber, détourner en arrière, retourner; reflexiō; reflexus, -ūs m. (Macr., Apul.), calques du grec.

La formation est la même que celle de plectō, nectō; la racine ne se retrouve pas ailleurs. Si f peut représenter ph, comme on l'a supposé sous fallō, on pourrait envisager que la forme flec-supposerait une forme populaire à côté de plectō; un *phlek- aurait existé à côté de *plek-. Mais il n'y a aucun témoignage à ce sujet.

1º flōmina, -um n. pl. (le singulier est mal attesté):
-a dicuntur cum ex labore uiae sanguis defluit circa
talos, P. F. 79, 14; 2º fleumon: — est feruor stomachi,
Isid. 4, 7, 7. Déformations du gr. φλεγμονή sous l'influence du type en -men, -minis (cf. tormina, uermina)
(devenu flegmön, -önem dans Végèce); avec -γμ-> -um-,
cf. fleuma = φλέγμα (Cael. Aur.); pegma non peuma, App.
Pr. 85; sauma < sagma. — Flēmina est attesté depuis
Plaute et usuel dans la langue médicale au sens de « inflammation des jambes »; le fleumon d'Isidore est un
autre emploi du grec.

Dérivé : flēminosus (Chir.).

fleo. fles. fleui, fletum, flere : -re est cum uoce lacrimare, Serv., Ae. 11, 59; = οδύρομαι « pleurer, verser des larmes; pleurer sur » (transitif et absolu; sens propre et figuré). Ancien et usuel, comme flētus « fait de pleurer »: mais appartient surtout à la langue écrite (dans la Vulgate, κλαίω est le plus souvent traduit par ploro; cf. W. Baehrens, Skizze d. lat. Volksspr., p. 52). Les grammairiens le différencient de lacrimare, plorare, cf. Differ, ed. Beck, p. 66 : lacrimare leuis strictura cordis est, flere gravioris affectus est, plorare violentioris; mais la différence n'est pas observée pratiquement, cf. Serv., Ae. 6, 427, sane ploratus tantum lacrimarum est, planctus, tantum uocum, fletus ad utrumque pertinet, quae plerumque confundunt poetae. Il est joint à lacrimare par Ennius, A. 103, sans que le sens diffère beaucoup : maerentes, flentes, lacrimantes; cf. Ov., M. 7, 683, flentibus haec lacrimans heros memorabat, à côté de 14, 305, flentem flentes amplectimur. On comprend que le verbe n'ait pas survécu dans les langues romanes, où il faisait double emploi avec lacrimare, qui avait l'avantage d'être plus plein, plus régulier et d'être associé à un nom, lacrima; et avec plangere, plorare, de sens plus expressif: v. Löfstedt, Philol. Comment. z. Peregr., p. 320 sqq.

Dérivés et composés: flētus, -ūs m.; flēbilis, qui, appliqué à une voix plaintive, douloureuse, brisée par les larmes, a pris le sens dérivé de « faible » qu'il a conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 3362, B. W. s. u. : exclusus flebile cantat amans, Ov., Rem. Am. 36; daemones flebilius ululant, Paul. Nol., Carm. 20, 57. Dans certains parlers de France, un affligé est un infirme; flētifer (Aus.); af-fleō (Plt., d'après arrideō); dēfleō et, tardifs et rares, circum-, con-, ef-fleō.

Appartient à un groupe de mots expressifs dont les formes varient d'une langue à l'autre; cf., en latin même, flāgitō, flīgō, et, en dehors, v. isl. belia « mugir »

et bylia « résonner fortement », v. h. a. bellan « aboyer. lit. biloti « parler » et lette biluot « pleurer », lit. balsa « voix », skr. bhaṣati « il aboie » et bhāṣate « il parle », φλήναφος « bavardage ». Le sens originel du verbe s'etar affaibli, flēre a perdu sa raison d'être et n'a été man tenu que par la tradition littéraire.

fleumon: v. flēmina.

flexuntës (flexuntae, Varr. ap. Serv., Ae. 9, 603) equitum nomen saepe uariatum est... Celeres sub Romul regibusque appellati sunt, deinde flexuntes, postea tro suli, Plin. 32, 35. Sur les diverses formes du mot dan les manuscrits, v. Thes. s. u; dans Hesychius 248, 530 on lit plegevring.

M. Vendryes, Rev. Celt., 40 (1923), p. 430, en faitle participe d'un verbe *flexō de *dhlegh-s-e/o-, désidéra tif de la racine occidentale *dhlegh- qui marque l'obligation. Le mot aurait désigné ceux qui « étaient obligés » au service par le fait qu'un cheval leur était donla par l'État (equitēs equō pūblicō), soit ceux qui, après la recognitiō equitum, étaient reconnus comme ayant droit à un cheval. Mais le mot peut être étrusque, comme trossulī, et la formation est en faveur de cette dernière hypothèse (cf. Accheruns, Arruns, etc.).

flīgō, -is, -xī, -ctum, -ere: battre. Très rare et ar chaīque (Liv. Andr., Acc.); flīctus, -ūs m. « choc, coupa également rare, a été repris aux archaīques par Virgile Silius, Ausone; cf. Serv., Ac. 9, 664. Par contre, le composés à préverbe sont usuels:

af-flīgō: abattre (sens physique et moral), M. L. 263 afflīctus, -ūs, afflīctiō (tous deux rares et tardifs); afflīctor; afflīctō, -ūs intensif de afflīgō; conflīgō (transitife absolu): « heurter » et « se heurter » fréquent dans la langue militaire: « se rencontrer avec »; d'où conflīctū.-ūs (irl. conblicht), -tiō, rares tous deux; conflīgium (tardif); conflīctō, -ūs et conflīctor, -ūris (transitif et absolu); conflīctātiō; efflīgō: abattre; efflīctim adv. ar chaique, toujours avec amāre, dēperīre, etc.; efflīcto, a (Plt.); inflīgō: synonyme fort de iniciō: heurter contre lancer contre, infliger à; inflīctus, -ūs, -tiō, tous deux rares et tardifs; prōflīgō (prōflīctus dans Aulu-Gelle 15, 2).

Un intensif-duratif en -ā- est attesté par le compose prōflīgō, -ās: abattre, achever, ruiner (ancien, classique), d'où prōflīgātor, -tiō. Cf. aussi cōnflīgātiō.

N'est pas représenté dans les langues romanes. Appartient à un groupe de mots expressifs qui divergent entre eux; cf. lette bliêzt « battre » (et blattl) v. sl. blizna « cicatrice », gr. θλίδω et φλίδω « je serre j'écrase ». Le germanique a, avec -u-, got. bliggwon v. h. a. bliuwan « frapper », et le grec a une autre forme dans φλάω « je meurtris, je broie » et φλαδεῖν « déchire avec bruit ». Cf. les autres mots expressifs à fl- initialiant, flagrum.

flō, -ās, -āuī, -ātum, -āre: souffler (transitif et ab solu); technique « fondre » (le métal pour la monnait aes flātum, etc.). Ancien, usuel.

Dérivés : *-flō, -ōnis dans ciniflō; flātor, -ōris m̄s « souffleur, fondeur » et « joueur de flûte »; flātilās flātus, -ūs m. : souffle, vent ; flātūra (tardif, ainsi que ses dérivés flātūrālis, flātūrārius) ; flāmen, -inis la, équivalent poétique de πνεῦμα, usité surtout au plu nel; inflāmen (Fulg.); flābrum (surtout au pluriel): flābra (poétique) « souffles du vent », Μ. L. 3340 a; flābilis « de souffle, d'air» = πνευματόδης, πνευματικός et inflābilis (rare et tardif); flābellum « éventail, soufflet », Μ. L. 3338 et *flābiolum, 3399, Β. W. sous flageolet; flābilāre, Μ. L. 3341; flābellifera (Plt.); flābellō, -ās; inflābellātus (Tert.).

neuv, ..., A flō, à l'époque impériale, tend à se substituer une forme plus pleine flātō (cf. nātō et nō), -ās attestée depuis Arnobe (avec un composé reflātō dans Oribase), qui selle a passé en roman : it. fiatare, prov. flazar, M. I. 3357. Le roman a conservé aussi flātus et *flātor (abstrait, contamination de flātus et de foetor); cf. M. L. 3558 et 3359; B. W. sous fleurer.

Composés : af-flō : souffler vers ou contre, insuffler inspirer (= ἐπιπνέω, καταπνέω); afflātus, -ūs m.. M. inspired *inafflo, 4331; circumflo; conflo: réunir ou former en soufflant, fondre (une statue, etc.), d'où. sens fouré, « former, forger, réunir », etc., employé souvent par image sans que le sens étymologique apparaisse Apparaît à basse époque comme synonyme de inflare gonfler , sens technique, peut-être ancien dans les langues romanes : ital. gonfiare, etc., cf. M. L. 2135: defle (rare) : souffler sur et « faire fi de » ; diffle : souffler on tous sens; efflo : exhaler; inflo : souffler dans ou sur enfler, gonfler (sens physique et moral, cf. tumeo), enfler le ton; M. L. 4406, inflatus, -ūs m.; inflatio « enflure, gonflement; flatulence » et « inflammation »: M L. 4407, perflō : souffler à travers; perflātus, -ūs; per-Anbilis : perméable à l'air, et aussi « capable de vibrer aux souffles »; proflo; reflo; souffler en arrière, M. L. 7155; sufflō: souffler, gonfler, M. L. 8430. A remplacé to dans tout le domaine roman ; sufflatio ; exsufflo et ses dérivés, qui dans la langue de l'Église ont pris le sens de « exorciser, exorciseur », d'après gr. ἐκπνέω (britt. cissyfflat « détracteur »?).

Il n'y a aucun correspondant exact. Mais il y a des mots expressifs présentant la même initiale : v. h. a. blāen, v. angl. blāwan « souffler », et aussi v. h. a. blāsan [même sens], avec -ē- en face de la forme latine en -ā-. Les autres mots à fl- initial sont aussi à rapprocher; v. fleō, fluō, et surtout le groupe de follis.

floces (flōcēs): — ... prisca uoce significare uini faeceme uinaceis expressam, sicut fraces oleis, Gell. 11, 7, 6. Attesté depuis Caecilius; rare, technique. Flōcēs semble confirmé par le lucquois fiogia, M. L. 3376. Comme fraces et faecēs, mot technique de la viticulture, non indo-européen.

floceus, -I m.: flocon de laine; duvet. Le génitif s'emploie dans la langue familière avec les verbes d'estime: flocci faciò, pendò dans le sens de « faire peu de cas de », comme notre « pas un fétu ». Cf. naucus. Ancien, usuel. Panroman, M. L. 3375; B. W. floche et flocon, et passé en germanique: v. h. a. floccho.

Dérivés: flocculus, M. L. 3374; floccōsus, M. L. 3373; peut-être floccō, -ās, cf. Thes. s. u.; floccim: fortuitu, i. e. subitaneo casu (Gloss., où il y a peut-être confusion de deux gloses).

Composé: de flocco, -ās « dégarnir de sa laine » (mot de Pli, Gas. 967); de floccatus : dégarni de sa laine, c'est-à-dire de ses cheveux, Plt., Ep. 616.

Mot expressif qui n'a pas de correspondant exact.

florus, -a, -um: blond (se dit des cheveux; de la son emploi comme cognomen). Adjectif de la poésie archaïque, synonyme de flaus d'après Servius, Ae. 12, 605, qui l'attribue au sermo Ennianus. Rare, souvent confondu avec floreus, dont il n'est pas parent, au moins immédiatement.

V. flāuus. Même suffixe que dans χλωρός, ἐρυθρός.

flos, -oris m. (trace isolée de neutre dans Tér., Eu. 319, où A1 a flos ipsum? Le témoignage est plus que suspect; sur d'autres traces de neutre à basse époque, v. Thes. VI 927, 61 sqq.; sur des traces de féminin, ibid. 70) : fleur; puis, par image, 1º la fleur apparaissant comme la partie la plus belle de la plante, dont elle se détache par sa place comme par son aspect : flos salis (= άλὸς ἄνθος), f. nitrī, aeris, derāminis, plumbī; f. farīnae; puis f. poētārum, f. iuuentūtis (= ήβης ἄνθος) f. Italiae, etc.; 2º la floraison étant considérée comme la plus belle époque de la plante, f. aetatis « la sleur de l'âge »; 3º en considérant l'odeur, f. uīnī « le bouquet du vin ». La première barbe étant comme la sleur des joues, Virgile dira, Ae. 8, 160, prima genas uestibat flore iuuentas en songeant sans doute au gr. ἀνθέω (v. λ. 320). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 3382.

Dérivés et composés : floreus ; flora « Flore » ; florālis, cf. vest. mense Flusare « mēnse Florālī », et roum. florar « avril », M. L. 3378; floreo, -es (*florire dans les langues romanes, cf. M. L. 3380) : celtique : britt. flur, Fflur; defloreo (Col.); praefloreo (Plin.); floridus, M. L. 3379; floretum (Gloss. d'après dumetum, etc.); floriarium (of. uiridiarium; tardif et rare); floresco, -is; de-, ef-, in-floresco, M. L. 4408; re-florēscō; florulentus (tardif, d'après rorulentus); florosus (Ven. Fort.); flosculus; floscellus (Apul.); floscellārius et *floriscellus, M. L. 3381; defloro, -as; defloratiō, -tor (tardif, langue ecclesiastique, cf. gr. ἀπανθέω, ἀπανθίζω) ; praeflōrō ; praeflōrātus (époque impériale = προανθέω); florifertum: dictum quod eo die spicae feruntur ad sacrarium, P. F. 81, 5 = ἀνθοφορία sans doute forme récente bâtie sur florifer; flori-color, -comus; florifer (= ἀνθοφόρος), -ger, -genus, -legus (= ἀνθολόγος), -parus, tous poétiques.

Le mot est italique commun; on le voit par les dérivés osq. fλουσοι «Flōrō», Fluusaí «Flōrae», Fiuusasíaís «Flōrālibus», sabin Flusare «Flōrālī». Élargissement par -s- (suffixe nominal -es- ou suffixe de désidératif?), qui a un pendant en germanique: m. néerl. blōsen «fleurir», v. angl. blōstma «fleur». L'élément radical n'est connu que sous la forme *bhlō-, dont le celtique et le germanique ont des dérivés divers: irl. blāth, gall. blawd «floraison» et got. bloma (masculin) «fleur», v. isl. blōm «fleur» (neutre); v. h. a. bluot et v. angl. blāēd «floraison»; v. sax. blōian «fleurir». V. folium et peut-être flāuus.

fluō (graphie flou- dans conflouont, Sent. Minuc., 117 av. J.-C.; sur la valeur de cette graphie, v. Niedermann, Mélanges F. de Saussure, p. 58 sqq., et L. Havet, Man. de crit. verb., § 914), -is, -xī, -etum, puis -xum, -ere: couler (= péa); par extension « s'écouler, couler uniformément, tomber mollement; se laisser aller sans retenue »; cf. fluēns, fluxus. Ancien, usuel. Non roman (v. colāre).

Dérivés et composés : fluor, -oris m. : écoulement,

flux, diarrhée (cf. ῥεῦμα, ῥεῦσις); en particulier au pluriel a flux menstruel », sens conservé en roman. cf. fr. fleurs, M. L. 3390; B. W. sous fleur; Fluonia, surnom de Junon : -m Iunonem mulieres colebant quod eam sanguinis fluorem in conceptu retinere putabant. P. F. 82, 4; fluidus (fluidus, Lucr. 2, 464, 466, d'après ūuidus) : fluide, mou ; fluido, -ās (Cael. Aurel.): fluentum (neutre d'un adjectif fluentus, cf. cruor-cruentus; ou plutôt tiré d'un ancien nominatif pluriel de fluens, fluenta? Cf. Leumann, dans Stolz-Schmalz, Lat. Gramm., 5e éd., p. 196 a, a), attesté surtout au pluriel fluenta. -orum « flot, courant »: fluentisonus (Catulle; cf. clāri-, raucisonus, trad. de πολύφλοισδος sans doute d'après Ennius); fluento, -ās (Ven. Fort.): fluentia. -ae (Amm. Marc.); fluibundus (Mart. Cap.); fluēsco, -is: devenir liquide ou fluide (Aug.); fluito (flūto, Lucr.), -ās: flotter; -fluus « qui coule ». Sert de second terme à de nombreux adjectifs composés, comme gr. -pooc; d'abord aux adjectifs correspondant aux composés de fluō : profluus, perfluus, superfluus, confluus, etc. (auxquels correspondent souvent des noms en -fluuium, profluuium, confluuium, etc.), ensuite à des composés artificiels et poétiques : tābifluus, dulcifluus, blandi-, splendi-fluus, etc.; cf. le type grec καλλίρροος.

fluō

flūmen, -inis n. (cf. ὁεῦμα) : courant, eau qui coule (sens conservé en poésie, fluuius désignant plutôt le fleuve); cf. Varr., L. L. 5, 27, fluuius, quod fluit, item flumen : a quo lege praediorum urbanorum scribitur : « stillicidia fluminaque ut ita cadant fluantque »; puis « fleuve, rivière » (sens propre et figuré), M. L. 3388. Dérivés : flūmineus (poétique) : flūminālis (bas latin) et trānsflūminālēs (Gloss.) : Flumentana porta Romae appellata auod Tiberis partem ea fluxisse adfirmant. P. F. 79. 21. Flümentana est sans doute fait d'après Nomentana porta « la porte de Nomentum » : cf. Keller. Lat. Volksetym. 23.

fluuius, -ī (flouius, Sent. Minuc.) m. (fluuia f. dans Accius et dans Sisenna d'après Non. 207, 6) : fleuve. Ancien adjectif; cf. pluō/pluuia; classique, mais moins fréquent que flumen et évité par César. M. L. 3391 (formes savantes). Noter le genre animé en face de flūmen. Fluuius a désigné d'abord le sleuve, personnissé et divinisé; cf. gr. Ποταμός « le dieu Fleuve ».

Dérivés : fluuiālis (et trāns fluuiālis, langue de l'Église, hébraïsme); trānsfluuiō, -ās; fluuiāticus; fluuiātilis; fluuiātus « trempé dans l'eau courante » (Plin.); flu-

Composés : diffluuio, -as : diviser en deux courants : terme technique, cf. Colum., d. uītem; quadrifluuium; qui coule (ou se sépare) en quatre directions (terme technique, Vitr.), cf. quadrifluus (Prud.).

Dérivés en fluct-, flux- : fluctio : mot de Pline et de Caelius Aurelianus traduisant ρεύσις et ρευματισμός et synonyme de fluxus, -xiō, prōfluuium.

fluctus, -ūs (et aussi fluctī, fluctuis, cf. Thes. VI 945. 15 sqq.) m. : courant, flot ; spécialement « flot de la mer » (surtout au pluriel dans ce sens); et par suite « agitation, tempête ». Cf. gr. κῦμα. M. L. 3385.

Dérivés : fluctuo, -as et fluctuor (T.-L., Sén., Plin.) : être agité par les flots, s'enfler, se soulever (= χυμαίνω), flotter; *fluctulare, M. L. 3384); fluctuatio (langue impériale, rare); fluctuatim (archaïque), fluctuosus = xuματίας, κυματόεις. Nombreux composés poétiques flucti-cola, -color, -fragus (= κυματοαγής, κυματοπής -gena. -ger. -sonus. -uagus. etc.

fluxus, -a, -um: qui coule, d'où « flottant, fluid lâche. mou » (sens physique et moral), d'où fluzo (inscription chrétienne); fluxus, -ūs m. : écouleme flux. Non attesté avant Pline, M. L. 3394; fluxio f. lis latin): fluxūra (Colum.) : liquor mustī, jus de raisi moût; fluxilis, -ibilis (bas latin); fluxuātiō (Iti) fluxuosus (Gloss.); *fluxina; *fluxināre, M. L. 336 3393. Pour la formation, cf. le type, sans doute ancia nement désidératif, de luxus, noxa, etc.

Composé de fluō : affluō : couler vers, affluer propre et figuré, cf. Cic., Diu. 1, 61, sine deest natura quippiam, siue abundat atque affluit), d'où « être abo damment pourvu de », affluentia.

āfluō? : verbe qui semble avoir été inventé pour te duire le gr. ἀπορρέω, sur le modèle de abundo. Le ni souvent confondu avec affluō; cf. Thes. s. u.; Have Man. de crit. verb., §§ 155 et 938.

confluō: se réunir en coulant, confluer (sens propred figuré), dont le participe Confluentes et son dérivé Ca fluentia ont joué un grand rôle dans la toponymie: P. W., IV 871 sqq., et fr. Conflens, Conflans, folens, Conffoulens, all. Coblentz, M. L. 2136 a; con fluus: confluuium (Varr.), cf. compluuium; conflui -xus (bas latin); confluges, -um (scil. aquae), archaim confluent de plusieurs cours d'eau; defluo : couls de haut en bas; dériver de (sens propre et figure et aussi « se perdre en coulant, s'écouler entièrement s'évanouir ». Tardifs : defluus, defluuium (Plin.): fluxus, -xiō: diffluō: s'écouler de toutes parts (sen propre et figuré); effluō; influō : couler dans ou sur se glisser, s'insinuer dans; influus, -xus, -xiō, tardife interfluō; praefluō (époque impériale) = προρρέω; pra terfluō (Caton); profluō : couler en avant, prendre source dans; profluuium, etc.; refluo; subter-, supe fluo; trānsfluo.

Ce groupe de mots remplace le groupe indo-europée de skr. srávati « il coule », gr. ρέω, etc., qui n'est par représenté en latin, alors que le celtique en a plusieur formes nominales; ainsi irl. sruaim « cours d'eau » face de lat. flumen. L'élimination de *sreu- a pu être favorisée en latin par l'homonymie qui se serait pre duite avec le groupe de fruor. - Avec fruor, le group de fluō a en commun d'avoir des formes avec et sais gutturale : fluo, fluuius, -fluus et fluxī, conflugēs, fluo tus. Le cas est d'autant plus embarrassant que, après u, le gw semble s'être réduit à g dès l'indo-européen. Peut-être v a-t-il eu contamination du groupe indi européen de *sreu- « couler », qui aboutissait en latin *frou-, et d'un groupe *bhleu- qui indique l'émission d'un liquide (influence de pluō?). Le groupe slave de sl. bljujo « je crache » (serb. blüjjēm « je vomis ») semb indiquer un ancien *bhlēu-. Le grec a φλύω « je sourd je coule en abondance », ἀποφλύεσθαι ἀπερεύγεσθ Hés., à quoi se rattachent des noms d'êtres divins ind quant ce qui sort en abondance : Φλοῖος, Φλοιά, surnom de Dionysos et de Korè, en tant que dieux de la vég tation, et Φλεύς (éphés. Φλεως), autre épithète de Die nysos. Ce serait le substantif actif flouius/fluuius aurait entraîné le groupe. — A côté de φλύω, le grec aussi des formes élargies par -g- : φλύζω « je sourds !

οινόφλυξ (-φλυγος) « ivre de vin » qui rappellent lat. olyopaus (Timement, ce groupe diffère essentiellement de Celui de *sreu-. Le groupe de *sreu- se rattache à une de cerus simple signifiant « aller, glisser ». Le groupe de racine simple signifiant « se gonfler ». Le présent φλύω signifie « je déborde », φλύχgonner ampoule », πομφόλυξ « bulle d'eau » et φλοίω « ie enis gonflé, je suis en fleur ». Ce serait de la notion de se gonfler, sortir en coulant » que serait venu le sens de fluo, sous l'influence de *sreu- que remplaçait ce groupe en latin. On ne peut qu'entrevoir ici une histoire compliquée.

flustra, -orum n. pl. (singulier mal attesté) : - dicunur cum in mari fluctus non mouentur, quam Graeci μαλαvlav uocant, P. F. 79, 11; Suét. ap. Isid., Nat. 44, flustrum (flustra sunt Gloss.) motus maris sine tempestate Auctuantis, unde Naeuius Bello Punico (frg. 51) sic ait : onerariae onustae stabant in flustris, ut si diceret, in salo. Mot sans doute archaïque (repris par Tert., pall. 2) de sens mal fixé. Apparenté à fluō?

flita. -ae f. : sorte de murène, originaire de Sicile : d Varr., R. R. 2, 6, 2; Macr., Sat. 3, 15, 7. Peut-être emprunt au gr. πλωτή (cf. plotta), par un intermédiaire osque, d'où l'ū rendant un ō, et influencé par un faux rapprochement avec fluo.

focāle : v. faux.

főcilő : v. foueő.

facus. -I m. : foyer (domestique, demeure des dieux Lares, Pénates), par opposition à āra; de là pro ārīs et locis. Ancien, usuel. Sens propre et figuré. Signifie aussi feu. habitation ». Le sens de « foyer » est voisin de celui de « feu » et, dans la langue populaire, focus s'est substitué à ignis, cf. focum facere. Dans la langue des traducteurs de la Bible et dans celle des médecins, focus traduit déjà le gr. πῦρ. Aussi est-ce focus et non ignis qui est représenté dans les langues romanes. Panroman. M. L. 3400; et celtique : britt. foc.

Dérivés : foculus, -ī m. : petit foyer (de l'autel) (cf. foculum, sous foueo); foculare n.; focarius, -a: esclave, garçon ou fille de cuisine; focāria « concubine », Cod. Just. 5, 16, 2; focācius, depuis l'Itala (f. pānis, focācea « fouace », M. L. 3396; et germanique : v. h. a. fohanza); focāris (petra) « pierre à feu », Isid. 16, 4, 5; cf. M. L. 3398 et 3399, *focīlis. Pour *affocō, v. B. W. sous affouage.

Une racine de forme *bhok- n'est pas normale en indo-européen. Il n'y a donc pas lieu de rapprocher le mot arménien, également isolé, boç « flamme », dont la forme ne répond du reste pas exactement à celle de focus. Mais les Latins ont rapproché focus de foueo, comme il est naturel.

fodio, -is, fodi, fossum, -ere (un doublet fodire est attesté également dans Caton, Plaute (ecfodīrī, Mi. 315, 374) et, dans la latinité impériale, chez Columelle, Ulpien, Ammien, Gromatici, Dioscoride; Ennius emploie d'après fodere un participe fodentes, A. 504 ; l'abrégé de Festus, 74, 13, signale un infinitif d'un intensif-duratif en -ā-, fodāre): fouir, fouiller, creuser, percer; = σκάπτω, ορύσσω. Ancien, usuel. M. L. 3401, fodere (et fodīre, cf. fr. fouir)

Dérivés en fod- et en foss- : fodico, -as, formation populaire; cf. frico, uellico (à côté de frio, uello) : fouir, percer. M. L. 3403; *fodiculō, -ās, M. L. 3404; fr. fouger et fouiller.

fodīna f.: mine, M. L. 3404 a (argenti-, auri-fodīna); fossa f.: fosse, M. L. 3460, britt. fos; fossō, -ās (et confosso); fossatum n. (langue des arpenteurs et des militaires comme uallātum): fossé, M. L. 3461; fossula, M. L. 3462 a; fossiō (terme technique de la langue rurale); fossor (item); fossilis « qui effodi potest »; fossorius; fossorium n. « bêche », M. L. 3462; fossūra (Vitr., Colum.); fossīcius (Varr., Vitr.); fossārius m. (bas latin) : fossoyeur; fossibilis (Arn.).

Composés de fodio : confodio : creuser, et spécialement « percer d'un trait, transpercer » (aspect déterminé; sens physique et moral); circum- (v. B. W. serfouir); de-, ef- (ec-) et peref-, in-, M. L. 4409: inter-, M. L. 4489 a; per-, prae-, re-, suf-, trāns-fodio; refossus, M. L. 7157.

Le présent fodio suppose un présent radical athématique à vocalisme e/o qui, comme la plupart des formes de ce type, a disparu presque partout, mais dont le baltique et le slave ont aussi des restes importants sous des formes diverses : v. sl. bodo « je pique » (aor. basŭ), lit. bedù « je pique, je creuse » et badaū, badyti « piquer, heurter », lette bedu et bežu « je creuse », v. pruss. embaddusisi « plongés » (au figuré, dans le malheur). Pour le sens, cf. lette bedre « fosse », v. pruss. boadis traduisant all. stich, et, en celtique, gall. bedd « tombeau »; got. badi n., all. Bett.

foedus, -eris n. (ancien *bhoid-o/e-s; cf. foideratei, SCB; foidere, abl. Lex Iul. mun.; v. Thes. s. u. 1001, 81 sqq.) : traité (public ou privé). Usité de tout temps. Non roman

Dérivé : foederātus, qui a sans doute remplacé un ancien foedustus (cf. onustus et onerātus, scelestus et sceleratus) ou plutôt *feidustus dérivé de *feidos, forme de neutre ancienne à diphtongue -ei-; cf. Varr., L. L. 5, 86 : foedus quod fidus Ennius scribit dictum; et fidustus dans P. F. 79, 26: fidusta a fide denominata quae maxime fidei erant. - De foedustus les gloses ont conservé le composé confoedustus (à côté de confoedītus), non atteste dans les textes. — De foederātus a été tiré à basse époque le verbe foedero, -ās (depuis Min. Fel.), sur lequel a été créé confoedero, con-

Dans le composé archaïque et poétique foedi-fragus, le thème *bhoido- survit peut-être; mais, en composition, le latin a souvent des formes de ce genre en face du thème en -es- : ainsi uulni-ficus en face de uulnus ; cf. homicida de *homō(n)-.

Foedus résulte de la contamination d'un thème en -omasculin *bhoido- et d'un thème neutre *bheido-/es (cf. pondus et modus). Même racine *bheidh- que dans fido. Le genre neutre s'explique parce que foedus a dû désigner à l'origine un acte engageant la foi (cf. ferire foedus) : cf. le sacrifice d'un porc par les fétiaux lors de la conclusion du traité ; v. les citations de Festus, sous Feretrius, et de Varron, sous fētiālis. La conservation de la diphtongue oe fait difficulté : maintien d'une graphie archaïsante dans un mot de la langue juridique (cf. poena, moenia?). Mais ceci ne vaut pas pour l'adjectif

foedus. Essai d'explication dans Lejeune, RÉL XXIX, 1951, 97 sqq.

foedus, -a, -um: 1º affreux, repoussant; 2º qui enlaidit, outrageant. Souvent joint à taeter. Se dit de la forme, foeda speciës, de la saveur, foedus sapor, de l'odeur, herba odöris foedī. Assez fréquent dans ce sens: cimices foedissimum animal, Plin. 24, 17; multae bestiae insectantes odoris intolerabili foeditate depellunt, Cic., N. D. 2, 127. Conservé en corse, en logoudorien et dans les langues hispaniques; cf. M. L. 3406.

Dérivés : foedo, -as (poétique) ; foeditas.

Aucun rapprochement net comme pour taeter, turpis, etc., le sens précis étant indéterminable. Pour la diphtongue, cf. le suivant.

foeteo, -es (faeteo, fêteo): puer. Attesté seulement au présent. Usité de tout temps. Conservé en espagnol et en portugais, comme foetor, *foetibundus, et dans quelques dialectes italiens, M. L. 3407-3410 (avec è ouvert?).

Dérivés: foetor, -ōris m.: puanteur; foetōrōsus (tardif); foetīdus; foetīdō, -ās (tardif); foetēscō, -is; et à basse époque foetōsus, foetulentus; peut-être aussi foetūtīnae « rēs foedae » (rare, depuis Apul.), que M. Leumann dérive toutefois de fētus.

Le groupement qui a été proposé de foeteō avec fimus et avec foedus est incertain, la forme du mot n'étant elle-même pas sûre (v. Thes. VI 1008, 9 sqq.; le palimpseste de Plaute a foetet, Cas. 727; la leçon fetet, Ps. 422, est une restitution conjecturale; les manuscrits palatins ont généralement fetet ou fetet). Et l'on n'a aucun autre rapprochement précis. Le sens du mot inclinerait à le ranger parmi les mots à diphtongue ae, indiquant une infirmité, aeger, caecus, taeter, paedor, etc., donc à préférer la graphie faeteō; cf. toutefois foedus.

folium, -In. (folia f. en bas latin, Oribase, Diosc., cf. Thes. VI 1011, 48 sqq.): feuille; puis, comme la Sibylle inscrivait ses prédictions sur des feuilles de palmier: feuille d'écriture, feuille de papier (= charta). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3415; B. W. s. u.

Dérivés: foliolum (époque impériale, cf. M. L. 3413, *foliola); foliosus, M. L. 3414; folioceus « en forme de feuille »; foliotus, M. L. 3413 a; exfolio, -ās (Apic.), M. L. 307 a; foliotura (Vitr.); foliotilis (Ven. Fort.), M. L. 3412.

Composés: aquifolium; quinquefolius (= πεντάφυλλος); n. quinquefolium; centifolia (rosa); cf. trifolium (et *trifolum d'après τρίφυλλον): trèfle, M. L. 8899; caerefolium, 1469.

Il y a deux rapprochements possibles, mais qui s'excluent. On peut rapprocher gr. φύλλον « feuille » de *bh*lyo- et gaél. bile « petite feuille, fleur », gaul. Βιλενουντίς (nom de plante chez Dioscoride), et, de plus loin, v. isl. blað, v. h. a. blat, etc. « feuille »; on poserait un thème *bhel-, qui serait représenté par des dérivés divers; lat. folium reposerait sur une forme *bhol-. Mais, d'autre part, le celtique a un mot *dal-, *dul- (avec d-ambigu: ancien d ou dh? et des vocalismes -al-, -ul-reposant sur -ol-, -ul-) dans gaul. πεμπέδουλα « quinque-folium », irl. duille, duillen « feuille », gall. dail « feuilles »; cette seconde possibilité ôte le droit d'affirmer le rapprochement d'abord séduisant avec gr. φύλλον, etc. (le

fait que φύλλον a été rendu par folium dans caerifolium n'enseigne rien). V. flōs.

follis, -is m.: sac ou ballon de cuir gonflé d'air; ballon à jouer; soufflet de forge (φῦσα); bourse de cuir. Ancien, usuel. Panroman, dans des sens divers, M. L. 3422; en celtique: britt. #all « gros, corpulent »?

Dérivés: folleō, -ēs (S¹ Jérôme); follēscō, -is (Gloss, bas latin); folliculus m.: petit sac; balle; gousse, cosse; coque, cocon; poche, vessie, vésicule, scrotum, M. L. 3419 et 3418; *follicellus; folliculāris, -lōsus, -lātus (Gloss.); follicō, -ās: respirer comme un soufflet, M. L. 3417 (cf. fodicō, etc.); follāris adj. (bas latin): Marcell., Chron. II, p. 95, 498, 3, nummis quos Romani Terentianos uocant, Graeci follares...; follīnus, Prisc., cf. M. L. 3420; follītus, Plt., Epid. 351. Cf. aussi M. L. 3421, *folliolus; 4408 a, infolliāre; 8432, *suffollicāre.

follis: fou (cf. CGL V 568, 58; 621, 24) est sans doute le même mot que follis « soufflet ». Ce sens a pu se développer dans des emplois comme Aug., Serm. 127, 1, adhuc tumes, follis inflatus? et uacuus follis (Gloss.). Toutefois, il semble y avoir eu une forme follus; cf. Vita Caes. Arel. 2, 42, folle homo, quid mentiris? V. B. W. sous fou.

Avec d'autres formations, le germanique a des mots voisins pour le sens et pour la forme; aussi avec ··ll· expressif, notamment v. isl. bollr et v. h. a. ballo « balle », bolla « bulle d'eau ». Ces mots font partie d'un groupe étendu dont le sens est « se gonfler, être gonflé par le souffle », etc., et auquel appartiennent flāre, d'une part, peut-être fluō, de l'autre. Avec un élargissement -gh-, on a got. balgs « soufflet » et gaul. bulga « sac de cuir » emprunté par le latin, irl. bolg « sac, ventre », avec un verbe v. isl. belgja « gonfler », un participe v. isl. bolgenn « gonflé ». Il y a des formes multiples et quasi insaiss-sables de ce groupe de mots. On notera, entre autres, gr. πασλάζω « je bouillonne, je suis en ébullition ».

fomentum : v. foueō.

fomes, -itis m.: — sunt assulae ex arboribus, dum caeduntur, excussae... Fomites alii uocari putant scintillas, quae ex ferro candenti malleis excutiuntur; dictae autem ita, quia igni sunt confotae. Pari modo assulae, quae sunt securibus excussae, P. F. 75, 1; « bois sec, copeaux pour allumer ou pour nourrir le feu »; au sens moral : ce qui exflamme ou excite, foyer, etc. N'est guère employé dans ce sens que par les auteurs chrétiens.

De ce sens de « matière, aliment » s'est développé le sens de mâteriës, surculus, truncus, dans lequel le mot est employé à basse époque. Attesté depuis Salluste; non roman. Rattaché par les anciens à foueō, sans doute avec raison. Pour la forme, cf. turmes, caespes, limes, stīpes, tous mots du vocabulaire rustique. Les gloses ont aussi : fōmeō : πελεκῶ, dolō; fōmitō, -ās (Carm. Priap.); fomitat : fomitibus exassulat; defomitatum : a fomitibus succisum, quibus confoueri erat solitum, P. F. 66, 9.

Fones : v. Faunus.

fons, fontis m. (féminin en bas latin, cf. Thes. VI 1022, 38 sqq., fr. la font; thème en -t-: le génitif pluriel est fontium; ablatif singulier en -t- ou en -e (fonte et fonte dans la Sent. Minuciorum), accusatif pluriel en -ts

ou en -ēs, cf. Varr., L. L. 8, 66; 9, 112: source, fontaine;

gr. πηγή, κρήνη. Sens propre et figuré; dans la langue
de l'Église s'emploie pour désigner l'eau du baptême:
föns baptismē, baptismatis, et l'endroit où l'on baptise,
cf. fr. fonts. Panroman, sauf roumain. Usité de tout
temps. M. L. 3425.

Dérivés: fontānus, d'où fontāna f. (sc. aqua), v. B. W. fontaine; M. L. 3426; et en celtique: gall. fynnon, etc.; fontāneus; Fontānālia, -ium; fontālis; fonticulus m.; fontīnālis; Fontīnālia (cf. Quirīnālis, -lia); Fontēus; fontius (Gramm.); fontīuus (Orib.), d'après mātūus?

Composés savants : fonti-cola, -gena.

Rattaché par les anciens à fundo, cf. P. F. 74, 28, sans doute à cause de la prononciation avec o fermé, notée funtes, signalée par Prisc., GLK II 27, 1, uetustissimi... proferentes « funtes » pro « fontes »... quae tamen iunioribus repudiata sunt quasi rustico more dicta, et qu'on retrouve sur un cachet d'oculiste, cf. Thes. VI 1028, 31. Sur cette prononciation, v. Baehrens, Sprach. Komm. 2, App. Probi, p. 54, et cf. frons, fruns.

Ombr. Funtlere, Fondlire « in Fontulis (?) » est un nom propre sur lequel on ne peut rien appuyer. On rapproche skr. dhanvati, dhanayati « il court, il coule ». Le vocalisme -o- indique un ancien nom-racine; la forme en -ti- ne peut être que secondaire; cf. mōns. Sans doute rieux mot religieux (cf. les noms de vieilles divinités Fōns, Fontus), qui ne se retrouve nulle part ailleurs.

for, fāris, fātus sum, fārī (for n'est pas employé cf. Macr., exc. gramm. V 654, 25, nec dor nec for admittit auctoritas; fāris, fāmur, fāminī n'existent que chez les grammairiens; ne sont employés que fatur, fantur, l'impératif fare [un exemple de famino dans P. F. 77, 20], l'infinitif fari, farier [Vg., Ac. 11, 242], le participe fans. le gérondif et le participe en -ndus, le supin fatu, le futur tābor, fābitur, fābimur et les temps composés du passé): parler. Fatur is qui primum homo significabilem ore mittit uocem. Ab eo ante quam ita faciant, pueri dicuntur infantes; quom id faciunt « iam fari ». Varr., L. L. 6, 52. En dehors de ce sens, le mot a une couleur poétique et archaïque; cf. Enn., A. 19, quem Venus... fata docet fari (v. fari donauit), diuinum pectus habere; Vg., Ae. 1, 261, fabor... et fatorum arcana mouebo. Il apparaît déjà désuet à Cic., de Or. 3, 153; à partir du 11e siècle après J.-C., il ne se trouve plus que dans la langue littéraire et dans certaines formules.

Ses participes s'emploient avec le sens passif: fātus, d'où fātum, -ī (v. ce mot), fātārī attesté par Prisc. III, 486, 12 et P. F. 78, 22, fatantur, multa fantur; fandus avec ses contraires infandus (= ἄλεκτος, ἄρρητος, puis ἀθέμινος) et nefandus (peut-être plus récent que infandus et influencé par nefās), cf. Catulle 64, 406, omnia fanda, nefanda malo permixta furore; d'où nefandārius (Not. Tir.). Cf. aussi nefāns, employé au pluriel neutre nefanta avec le sens de nefanda par Lucilius et Varron ap. Non. 489, 14; de même infāns facinus dans Accius.

Dérivés et composés : fācundus (v. pour la formation fācundus) : disert; Varr., L. L. 6, 32, qui facile fantur facundi dicti; d'où fācundia f. : facilité de parole, puis « éloquence ». Mots anciens, évités par la prose classique (ne se trouvent ni dans Cicéron, ni dans César, ni dans la Rhétorique à Hérennius, etc.; cl. Thes. s. u.) et même par la poésie soignée. Repris à l'époque impériale par affectation d'archaïsme. Il en est de même pour les composés infacundus, perfacundus.

famen, -inis n. : parole. Tardif, sans doute d'après φημα, ἡημα; affāmen est déjà dans Apul., Met. 11, 7. fābula: conversation, d'où « sujet (ou objet) de conversation, récit »; en particulier : 1º récit dialogué et mis sur la scène, f. scaenica, f. ad actum scaenarum composita, pièce de théâtre ou fable ; 2º fābula comme comme uerbum s'opposant à res, facta désigne un récit mensonger ou fictif, cf. a fabulis ad facta uenire, Cic., Rep. 2, 3 fin; Plt., Cap. Pro. 52, haec res agetur nobis, uobis fabula; d'où fābulae! « Chansons! » ou « Histoires! »; fābulōsus, fābulōsē, fābulōsitas (Plin.) = μυθοποιτα; fābulāris (f. historia), synonyme récent de fābulōsus. M. L. 3124; irl. faball et babloir? Dénominatif: fābulor, -āris (avec un doublet fābulō): converser, causer avec; et simplement « parler », sens déjà attesté dans Plt., Tri. 480 : rem fabulare (à côté de rem hercle loquere, Ep. 285); « raconter, inventer » cf. l'emploi de gr. μῦθος, μυθέομαι, A supplanté loquī dans certaines langues romanes, notamment dans les langues hispaniques. M. L. 3125. Composé: confābulor (= colloquor, familier), confābulātiō (Ital.). Dérivé : fābella: fable, petite pièce. D'où fābellare (-rī), attesté dans les Gloses et confirmé par les langues romanes.

adfor, af-: rare, archaïque et poétique; usité à l'indicatif présent (mais non à la 1^{re} personne du singulier), au participe passé, à l'impératif singulier, à l'infinitif: parler à = adloqui. Sur l'emploi dans la langue augurale, v. ccfor.

fari incipiebant, sacrificabant diuo Fabulino.

M. L. 3119; fābellātiō, -tor = μυθολόγος (Ital.). Fā-

bulīnus, -ī m.: Varron ap. Non. 532, 20, ... cum primo

confor: synonyme tardif et artificiel de conloquor (Cassiod.).

ecfor (ef-): synonyme de ēloquor, qui appartient au vocabulaire religieux; cf. dans la langue augurale (avec sens passif): effārī templa dicuntur: ab auguribus effantur qui in his fines sunt, Varr., L. L. 6, 53, et les références de Goetz-Schoell, ad loc. En dehors de cet emploi, le verbe a un caractère solennel et appartient surtout à la langue poétique. Dans la langue de la dialectique, effārī signifie « établir une proposition, un axiome »; d'où effātum (et aussi prōfātum) dans le sens de ἀξιωμα.

praefor: appeler ou invoquer d'abord. Terme religieux, synonyme de praeīre; cf. Caton, Agr. 141, 2, Ianum Iouemque uino praefamino; T.-L. 22, 1, 16, cetera, cum decemuiri libros [scil. Sibyllinos] inspexissent, ut ita fierent quemadmodum cordi esse diuis (e) carminibus praefarentur; praefandus « qu'on doit nommer en s'excusant, déshonnête ». Dans la langue commune a le sens de « dire tout d'abord; commencer par dire »; praefatio; praefātiuncula; praefātus, -ūs, -men (tardifs).

profor: synonyme archaïque et poétique de proloqui; a aussi le sens de praedicere. A l'époque impériale apparaît profatus, -üs « parole, prononciation ».

Le grec a un présent correspondant à fātur, à savoir dor. φāμι, ion.-att. φημι. Le prétérit hom. φάτο a des désinences moyennes comme lat. fātur. La racine se retrouve, en outre, dans v. angl. bōian « se vanter », v. . baju « je raconte », basnĭ « récit », arm. bay « dit-il », ban « discours » et bay « parole » (cf. gr. φάτις, φάσις). Jne valeur religieuse apparaît notamment dans v. sl. balīji « sorcier » (d'où « médecin »). Le sens de « raconter » bat « énoncer, déclarer » domine dans la racine.

Le lat. fātum appartient à ce groupe; le fātum serait ine « énonciation » divine. Quant à fās, qui est plus éloigné, v. ce mot.

V. aussi fāma et fateor.

forāgō : v. forō.

forās : v. forēs.

forbea, -ae f.: -m antiqui omne genus cibi appellabant quam Graeci φορδήν uocant, P. F. 74, 7; cf. CGL V 457, 44, fordea (sic codd.): omnis herba. Sans autre exemple. Peut-être création de grammairien pour rapprocher herba de φορδή.

forceps, -ipis m. (f. dans Ov., M. 12, 277): pince, tenailles de forgeron; pince de dentiste. Dans la langue militaire: troupe disposée en forme de tenaille ou de V pour recevoir l'ennemi qui avance en forme de coin (cuneus); se confond dans ce sens avec forfex, q. u. Ancien, usuel. Une forme étymologique formucapēs est dans l'abrêgé de Festus, 31, 10, formucapes forcipes dictae quod forma capiant i. e. feruentia; v. Thes. VI 1049, 79 sqq., qui est peut-être une reconstruction faite d'après le grec πυράγρα. On trouve aussi forpex (sans doute d'après irpex); par contre, forfex semble être un autre mot, malgré Charisius.

V. formus et forfex.

forco: quam nunc falliscum appellamus, nunc culter, alias securis qua pontifices in sacris utuntur, CGL V 22, 2; cf. 501, 35: forco: faliscum uel cultrum uel securem. Sans autre exemple, et sans explication.

forctis (-tus) : v. fortis.

forda : v. terō.

forem : v. sum et fuī.

fores, -ium et foris, -is f. : porte (de maison, particulièrement celle qui s'ouvrait au dehors, Serv., Ac. 1, 449). Un nominatif singulier fores est attesté par Donat, Ad. 264: les manuscrits de Plaute ont parfois la leçon fores, cf. Thes. IV 1057, 70; mais foris est la graphie courante et correcte ; l'ablatif est toujours fore, non fori, mais il est attesté dans des groupes métriques tels que in fore, là où in fori serait amétrique et à une époque où l'ablatif en -ī tendait à disparaître (Hor., Ov.). Il est donc impossible d'en rien conclure en faveur de l'existence en latin d'un thème consonantique semblable à celui qu'atteste le pluriel skr. dvarah. Le génitif pluriel est à peine attesté; on lit une fois dans Plt., Cu. 158 (troch. sept.), placide egredere et sonitum prohibe for(i)um et crepitum cardinum (B a forum et cardium; la correction forium est exigée par le mètre et semble sûre) ; dans Vitr. 6, 3, 6, forium est une correction de Rose, aujourd'hui abandonnée pour ostiorum de Iocundus; les manuscrits ont eorum ou earum. Le singulier est employé (Plt., Mi. 154), mais beaucoup plus rare que le pluriel, au point que les grammairiens rangent fores parmi les noms sans singulier; cf. Thes. VI 1058, 23. Ancien, usuel, classique. Diminutif : foricula f. (rare), foriculārius (Inscr.). Pas d'autres dérivés : pour désigner le « portier », Plaute dit iānitor, Varron ōstiārius, et on lit dans la Vulgate portārius. Pour forēnsis, v. forum.

Composé: biforis (-rus, Vitr.), sans doute calque de δίθυρος.

A un doublet *fora se rattachent les adverbes foris (ablatif locatif pluriel), forās (accusatif pluriel) « dehors, au dehors » (sans mouvement et avec mouvement), attestés dès les plus anciens textes et renforcés à basse époque, d'où ā forās, ā forīs; dē forās, dē forīs employés aussi dans la langue vulgaire comme prépositions, e. g. Apul., Apol. 50, foras corporis (avec le génitif d'après gr. Eco); Met. 1, 21, foris urbem, où ils ont concurrencé extrā; cf. forās mūrāneus (d'après intrā-, Greg. Tur.). Forīs s'oppose à intus, de là forinsecus formé sur intrinextrin-secus. Cf. aussi forum, forus, afforēs (oculi), Orib.

Foris, forēs « porte » n'est pas représenté dans les langues romanes, où ont survécù ōstium et porta; mais les adverbes forās, foris y sont bien attestés, M. L. 3431, v. B. W. sous hors, de même que a et de foras, foris (espaquera, ital. affuori, fr. dehors, etc., M. L. 265), les dérivés de la basse époque: forānus-(-neus) « étranger », M. L. 3428-3429; forasticus « farouche », M. L. 3432; forestis (Diplom. de Childebert, Mon. Germ. Dipl. imp. I n. 5, p. 7, 42). Cf. F. Brall, Lat. foris, foras im Gallo-romanischen, bes. im Französischen, Breslau, 1918, et B. W. sous forét.

Le thème *dhwer- « porte » s'employait essentiellement au pluriel, ainsi qu'on le voit par v. sl. doiri, lit. dùrys (gén. pl., durū), v. h. a. turi (et v. angl. duru, de dhurn-s, acc. pl.) et skr. dodrah (avec d, par suite d'une altération secondaire), acc. durāh. Le latin forēs peut être issu de *dhwer-; comme bonus de duenos, etc., ou représenter une forme *dhwor-, avec le vocalisme du pluriel. Le singulier n'apparaît que secondairement, ainsi dans v. sl. doiri, lat. foris ou arm. durn (passé auxthèmes en -n-).

Le dérivé en -a- a le vocalisme radical zéro : hom. θίραι (et postérieurement un singulier θύρα), gall. dor, arm. durk' (pluriel, avec valeur de singulier; gén. ahl. dat. drac). Lat. forās doit son vocalisme à forēs. — Le germanique a un dérivé en -o- : got. daur « porte » (neutre); le celtique un dérivé de forme complexe : irl. dorus (neutre) « porte »; le grec a θύρετρον, l'albanais a derę « porte ».

La notion de « dehors » est souvent exprimée par des formes signifiant « à la porte » : outre lat. forās, forīs, on a arm. durs (locatif et accusatif) « dehors », gr. θύραζε (c'est-à-dire *θυρας-δε) « dehors » et θύρδα · έξω, Hés. En gotique, faura-dauri traduit πλατεῖα. La « porte : clôt non la maison, mais l' « enclos », au point de vue indo-européen; de là le dérivé *dhworo- désignant l'enclos qui, aujourd'hui encore, dans l'Europe orientale, entoure la maison : v. sl. doorŭ; mais v. perse duoaraya signifie « à la porte »; ainsi s'explique lat. forum, forus (le vocalisme de ombr. furu, furo, même sens, est incertain); v. ce mot. Qui est hors de l'enclos est dans la campagne : v. peregrē sous ager. Mais l'opposé propre de foris, foras, c'est domi, domum; de même que domus indique moins la bâtisse (ordinairement nommée aedēs) que le siège de la famille à laquelle préside le dominus, le mot fores désigne l'accès de la « domus » plutôt qu'un objet matériel; c'est sans doute la raison pour laquelle le mot a été éliminé, dans le sens de « porte », au profit de formes de sens plus concret, tandis qu'il est demeuré comme adverbe.

forfex, -icis, f. (usité surtout au pluriel forficēs, -um): ciseaux, cisailles; forces pour tondre. Souvent confondu avec forceps, mais désigne un instrument différent; cf. App. Prob. GLK IV 202, 14, inter forfices et forcipes hoc interest, quod forfices incisorias esse designat, forcipes uero tenaces esse demonstrat. Les gloses distinguent forceps: πυράγρα et forfex: ψαλίς. Diminutif: forficula; dénominatif: forficō, -ās (Chir. 66). Rare et technique. M. L. 3435-3437.

Le f intérieur de forfex n'est pas conforme à la phonétique romaine. Si une forme dialectale a prévalu, c'est sans doute sous l'influence de composés tels que artifex, opiex, etc. — La racine pourrait être celle de skr. bardhakah « coupant » et « charpentier », v. h. a. barta « hache » et gr. πέρθω « je détruis ». Mais il est imprudent de rien affirmer sur l'origine de mots techniques comme forces, forfex, qui peuvent être empruntés et déformés par l'étymologie populaire.

foria, -ae f. (et foria, -ōrum?): foire, diarrhée. Mot vulgaire, rapproché de foris par étymologie populaire. M. L. 3438, qui note fōria avec ō.

Dérivés : forio, -īs (conforio, roumain cufuri, M. L. 2137); foriolus, -ī m., M. L. 3440; foricae f. pl. cabinets publics »; foricārius.

Il a été proposé des rapprochements divers dont aucun ne s'impose. Isl. gor « pus » et v. angl. gor « fumier » ont des sens assez différents.

forma, -aef. (o attesté par l'apex dans les inscriptions et par les langues romanes) : forme (sens concret), moule, cf. Lex Rubria, CIL I2 592, 2, 2, pecunia... signata forma p[ublica] P[opuli] R[omani]; Colum. 7, 8, 7, caseus uel manu figuratur, uel buxeis formis exprimitur; de la objet fait à la forme »; Cic., Mil. 86, clarissimorum uirorum formas (= imagines cereas Claudiorum), en particulier forma appellatur puls miliacia ex melle, P. F. 73, 26, cf. le fr. fromage, anciennement formage, de *formāticum; puis « forme donnée à un objet matériel ou abstrait » (= μορφή, τύπος); dans ce sens, souvent joint à facies, figura, species, dont il ne se différencie guère; en particulier, « belle forme, beauté (physique) » (cf. gr. Μορφώ, nom d'Aphrodite à Sparte), d'où formōsus, proprement « fait au moule », par suite « bien fait, beau » au sens concret (cf. gr. εύμορφος,, μορφήεις, de même sens); v. Ernout, Philologica II, 78 sqq. Dans la langue philosophique, forma correspond à species, είδος, cl. Quint. 5, 10, 62; dans la langue de la rhétorique, traduit le gr. χαρακτήρ. Ancien, usuel. M. L. 3441. Celtique : irl. foirm, britt. furf et bret. fourondec « fromage ».

Dérivés: fōrmō, -ās: proprement « mettre en forme » (māteria fōrmāta s'opposant à māteria rudis), puis « former, façonner », M. L. 3443; fōrmātor, -trīx, -tūra; formāmentum (Lucr.). Composés: confōrmō: laçonner, conformer; dēfōrmō: 1º ébaucher, décrire (cf. dēscrībō, dēpingō); 2º défigurer, déformer; effōrmō (tardif, d'après effingō); infōrmō, praefōrmō (époque impériale); refōrmō; trānsfōrmō (d'où britt. trawsffurfio), qui presque tous ont des dérivés en -tor ou en -tiō.

fōrmālis: qui sert de type, de moule (terme technique, usité en grammaire, en droit, en arpentage, etc.); fōrmābilis (tardif); conformālis.

formaceus (Plin.): moulé, fait à la forme. Plin. 35, 169, in Africa Hispaniaque e terra parietes, quos formaceos appellant, emploi conservé en espagnol, cf. M. L. 3442, emprunté en germanique: v. h. a. formizzi.

*formāticus: v. plus haut.
förmārius, -ī, förmāria, -ae (très basse époque): qui sert d'exemple (terme de la langue monastique); förmāster (joint à luculentāster, Titin.); förmāstrum n.: opus pistörium (Gloss.).

fōrmōsus: v. plus haut. A sūbsisté en roumain, en vieux vénitien, en espagnol et en portugais, M. L. 3450; tandis que les autres langues romanes ont conservé le diminutif affectif bellus, la forme espagnole suppose une forme dissimilée *fermōsus, cf. Meyer-Lübke, Einf.³, p. 159. Dérivés: fōrmō(n)sulus; -sitās; -sō, -ās.

fōrmula f.: 1º forme délicate; 2º forme, règle, système; spécialement dans la langue du droit « modèle juridique » (primitivement « loi rédigée et publiée in fōrma »), « formule », de là : fōrmulā cadere « être mis hors de cause »; fōrmulārius.

fōrmella (tardif): petit moule; conservé dans l'ital. formella, M. L. 3444; fōrmellus: sorte de fromage. Composés en -fōrmis, correspondant souvent à des types grecs en --μορφος:

infōrmis (= ἄμορφος): informe (sur lequel ont été faits confōrmis (= σύμμορφος); dēfōrmis (-mus) « laid, hideux », contraire de fōrmōsus; trānsfōrmis, d'après con-, dē-, trāns-fōrmō); bi-, tri-, multi-fōrmis; tauri-fōrmis (Hor. = ταυρόμορφος).

Les anciens (cf. Don. ad Ter., Ph. 107-108) rattachent förma à formus « chaud », fornus, fornāx; ce n'est qu'une étymologie populaire, malgré Müller-Graupa, Gl. 31, 129

Aucun rapprochement satisfaisant : l' \bar{o} fait une difficulté particulière. Sans doute emprunté. La fermeture de l'o devant r+ consonne rappelle le passage de e a i dans les formes dialectales stircus, Mirqurios, osq. amirikatud. Un emprunt à gr. $\mu o \rho \phi \bar{\phi}$ est possible, par un intermédiaire étrusque. Il s'agit d'un terme technique, concernant une industrie florissante chez les Étrusques. M. Benveniste envisage la possibilité d'un *mōrma avec une dissimilation comme dans formīca. V. Ernout, Aspects, p. 66.

formica (furmica, App. Prob., GLK IV 197, 27), -ae f.: fourmi. Ancien. Panroman. M. L. 3445; B. W. s. u.

Dérivés: formīcula, M. L. 3448 (formīculōsus); formīcīnus; formīcōsus, M. L. 3447; formīcō, -ās: chatouiller, démanger; avoir des fourmis, cf. μυρμηκίζω; M. L. 3446, d'où formīcā(bi)lis; formīcoleōn, Isid., Or. 12, 3, 10, déformation de myrmēcoleōn; formīcāria (Gloss.) = μυρμηκοτρώγλη.

Les noms, divergents d'une langue à l'autre, de la « fourmi » commencent par -m ou par une forme dissimilée de m-. On a ainsi irl. moirb, v. isl. maurr, v. sl. mravīji, arm. mrjūn (gén. mrjman), av. maoirīš. Le lat. formīca doit résulter d'une dissimilation de *mormī-(cf. formīdō), forme à redoublement qui rappelle gr. μύρμηξ et, avec dissimilation, βύρμαξ, βόρμαξ, δρμαας; le

skr. vamrdh, vamrī a aussi une dissimilation et, en outre, des altérations ultérieures. Le -ur- de furmīca peut donc être ancien. — Les noms d'insectes, n'appartenant pas au fonds noble du vocabulaire, sont sujets à toutes sortes d'altérations populaires; cf. pūlex et uermis. Formīca en face de μόρμηξ rappelle lōrīca en face de θόραξ, seneca en face de senex. M. Niedermann fait remarquer qu'une formation parallèle à lat. formīca, à savoir skr. valmikah, signifie « fourmilière » et non « fourmi ».

formīdō, -inis f.: 1° sens concret «épouvantail», terme de la langue des chasseurs; Sén., Dial. 4, 11, 5, cummaximos ferarum greges linea pinnis distincta contineat et in insidias agat, ab ipso effectu dicta formido; objet d'épouvante; 2° sens abstrait: effroi, épouvante; l'Epouvante personnifiée et divinisée. Ancien, usuel et classique. Conservé seulement dans un dérivé du vieil espagnol, M. L. 3449.

formīdō, -ās (formīdor, Itala, d'après uereor?): 1º absolu « avoir peur, s'épouvanter »; 2º transitif « redouter; s'éloigner avec effroi de » (= ἀφορμᾶν dans Sén., cf. Thes. VI 1094, 76 sqq.); composés: reformīdō; praeformīdō. Dérivés: formīdāmen (Apul.); formīdābilis (non attesté avant Ovide et Sénèque); formīdātiō, -tor (bas latin, rares); formīdulōsus (cf. meticulōsus, fait, du reste, d'après perīculōsus): 1º sens actif « qui remplit d'effroi »; 2º sens passif « qui est plein d'effroi » (ancien, classique); formīdōsus (Itala).

Le sens de formīdō incline à le rapprocher de gr. μορμώ « épouvantail ». C'est une forme à redoublement, avec même dissimilation que dans formīca, et dont la dérivation est la même que dans cupīdō, libīdō, qui désignent aussi des états d'âmes violents ou des forces déterminant ces états d'âme. Le rapprochement avec fōrma au sens de all. « Gespenst », d'où serait issu formīdō « Gespensterfurcht », suggéré par Norden, ad Aen. 6, 290, p. 215, est à rejeter, le sens de « fantôme » étant évidemment secondaire dans fōrma. Mais l'étymologie populaire a pu associer les deux mots.

formus, -a, -um: chaud. L'adjectif n'est plus conservé que chez les grammairiens pour expliquer forceps et fornāx. Il a été remplacé par calidus; cf. P. F. 74, 6, forcipes dicuntur quod his forma, i. e. calida, capiuntur.

Dérivé: formidus (adjectif créé par Caton, Inc. 23, d'après frigidus; cf. P. F. 73, 24, ... Cato ait de quodam aedificio: « aestate frigido, hieme formido ». Cf. aussi **deformus dans P. F. 73, 24, ... exta quae dantur deforma appellantur.

La forme ancienne de l'adjectif avait le vocalisme e conservé dans gr. θερμός, arm. jerm. Le vocalisme o est celui du substantif : skr. gharmáh « chaleur », v. pruss. gorme « chaleur », lett. garme; il a été transporté dans l'adjectif, d'où av. garmō « chaud » qui concorde avec lat. formus. La racine fournissait un présent radical athématique dont le slave conserve le participe nom. plur. gorǫšte « brûlant »; les formes verbales sont dérivées de manières diverses : v. sl. gorită « il brûle », gorĕti « brûler », irl. guirid et fo-geir « il chausse », gr. θέρομαι « je me chausse »; le présent en *-nu- est secondaire dans skr. ghṛnōti « il brille » (chez les grammairiens) et arm. jernum « je me chausse ». Le latin n'a pas conservé le thème en -es- attesté par skr. hārah « ardeur » et gr. θέρος « été ». — A la mēme

racine appartiennent sans doute lat. furnus, fornāz (γ ces mots), avec les correspondants slaves *gūrnū dans v. sl. grūnūcarjī « κεραμεύς », r. gorn « foyer », t.ch. hnae « pot » et skr. ghṛnāḥ « chaleur ». L'-ur- de furnus pent reposer sur *gwhornos ou *gwhṛnos ; cf. v. isl. gorn « felt skr. ghṛnāḥ, v. sl. grūnū.

fornāx (furnāx; inscription du 11º siècle ap. J.C.],
-ācis f. et m.: fourneau, four. Ancien, usuel. Panroman,
sauf roumain. M. L. 3451; v. h. a. furnāche; irl. uirnēis;
Souvent usité au pluriel.

Dérivés: fornacula: petit four; fornacalis; Fornacalia, ium n. pl.: sacra erant cum far in fornaculis torrebant, P. F. 73, 19; cf. 82, 30. Tardis: fornacarius, M. L. 3450 a; fornacator.

furnus, -I m. (fornus; fornum n. dans Varr. cité par Non. 531, 28, fornum et fornaces dicuntur a formo...); four. Panroman, M. L. 3602; et celtique: irl. sorn, britt. fwrn.

Dérivés et composés : furnāceus ; furnārius, M. I. 3601 ; Furnius ; praefurnium (Cat., Vitr. = προπη. γεῖον).

Les deux mots ont été différenciés dans l'usage: furnus désigne le four à pain (furnārius, le boulanger), fornāx, le four industriel (four à poterie, à métaux, à chaux, four de bain). Furnus correspond à lπνός, fornax à κάμινος (que, du reste, le latin a emprunté au grec).

Fornāx, furnus ont été expliqués ci-dessus sous formus. Mais on peut aussi rapprocher fornix « voûte, arc; cf. le grec κάμινος à côté de καμάρα, le four étant en forme de voûte, cf. Rich, s. u. Fornāx serait à fornix comme *cornax que suppose *cornacula, ital. cornachia, est à cornix. On ne peut rien affirmer sur l'origine d'un mot technique comme fornix.

fornix, -icis (fur-) m. : arc, arche, voûte. Attesté de puis Ennius. A l'époque impériale, fornix dans le sens d' « arc triomphal » a tendu à être remplacé par arcu (F. Fabianus, dit Cic., Verr. 1, 7, 9, mais Arcus F. Sén., Const. Sap. 1), cf. Rich, s. u.; et fornix s'est specialisé dans le sens de « voûte (souterraine), poteme voûtée » et spécialement « chambre voûtée » comme en habitaient le bas peuple, et notamment les prostitués (Hor., S. 1, 2, 30; Juv. 11, 173, etc.). De là le sens pris dans la langue populaire et spécialement chez les chré tiens par fornicor, -āris (fornicō; exfornicor [Ital.]) el ses dérivés fornicarius, -tor, -trix, -tio, sens qui a seul survécu dans quelques dialectes romans; cf. M. L. 3451, fornīcāre; 3453, *fornīcium (tous deux avec ī?) - Pline, Vitruve n'emploient fornicatio, fornicatus, etc., que dans le sens architectural.

V. furnus.

foro, -as, -are: percer, trouer, forer. Ancien, technique. M. L. 3430; B. W. sous forer.

Dérivés et composés: forāmen: trou, M. L. 3427 (d'où forāminō, forāminārius: τρωγλίτης), forāmentum (Gloss.); forābilis; forātus, -ūs m., -tūra f., tous deux tardīfs; forātum et sans doute forāgō a filum quo textrices diurnum opus distingunt, a forando dirtum n, P. F. 80, 16; efforō, inforō (Pline, Plt., Cur. 401, cf. forum), perforō, -ās et ses dérivès, trānsforō.

La racine se retrouve dans : v. h. a. borōn « percer », gr. épique φαρόωσι « ils labourent » (Callimaque), φάρος terre labourée », arm. brem « je déterre, je creuse » (ekha-bir « qui creuse la terre »), alb. birε « trou ». Sans doute de *bhorō, formation en -ā, à valeur durative, comme ducō, -ās, etc. V. feriō.

fors, -tis f. (en tant que nom commun, n'est usité au'au nominatif singulier fors et à l'ablatif forte son n'a quais *fortī, peut-être pour éviter des confusions avec fortis; les autres cas sont fournis par fortuna; en tant que nom propre, joint à Fortūna, Fors Fortūna s'emnloie à tous les cas du singulier; cf. Thes. VI 1129. 73 sqq.; sur pélignien forte « fortunae »? gén., v. Vetter. Hdb., no 214): hasard, chance. Souvent divinisé et associé à Fortūna; opposé à consilium, fatum, etc. Fors est issu d'un ancien *fortis, cf. sors, etc. Un rapport réel ou imaginaire — avec fero était établi et a donné lieu à de nombreuses figures étymologiques ; cf. Enn. A 197, Quid ... ferat fors uirtute experiamur; Cic., Att. 7. 14. 3, ut fors tulerit, etc. A côté de fors a existé un thème en -u- *fortu-, attesté par les dérivés Fortuna (cf. porlus/Portūnus), fortuītus. Fors a dû son triomphe à l'appui de sors, avec lequel il faisait couple.

Fors s'emploie adverbialement, au nominatif absolu formant une sorte de phrase nominale: Vg., Ae. 5, 232, a fors aequatis cepissent praemia rostris/ni..., ou avec sit: forsit (= fors sit), Hor., S. 1, 6, 49. Fors, forsit peuvent être renforcés de an: forsan, forsitan « peut-être », accompagnés généralement du subjonctif à l'époque républicaine; à l'époque impériale on trouve aussi l'indicatif. A côté du nominatif s'emploie aussi l'ablatif forte (fréquent dans sī, nisi forte), qui a fourni des dérivés de formation obscure fortasse, fortassis (plus récent, semble-t-il, et plus rare-que fortasse), qui peuvent être aussi accompagnés de la proposition infinitive (e. g. Plt., Most. 782) ou de an et du subjonctif (e. g. Acc. Trag. 121; v. Thes., s. u.). Forsit a survécu en italien forse, forsi, M. L. 3454.

Dérivés de *fortu-: fortuitus (î dans Hor., Od. 2, 15, 17; dans Juv. 13, 225, etc., il faut scander non pas fortüttus, mais fortuitus, avec u consonne (comme i dans abjes, omnja, etc.; cf. gratuitus), ce qui permettait au mot d'entrer dans l'hexamètre): fortuit. Un adverbe fortuitu est attesté à côté de fortuito; cf. simitu.

forsan, fortasse : v. fors.

fortax, -acis m.?: mot de sens incertain « base, fondation » qu'on lit dans Caton, Agr. 31, 1. Du gr. φόρταξ? V. Thes., s. u.

Fortūna, -ae f. (féminin substantivé d'un adjectif fortūnus; Fortūna dea): 1º la Fortune, divinité = Τόχη; 2º la fortune, bonne ou mauvaise (f. secunda, prospera, aduersa), opposée à ratiō, jointe à cāsus. S'emploie au singulier comme au pluriel, cf. Plt., Ru. 674, sese ut ferunt res fortunaeque nostrae. Comme c'est plutôt la bonne Fortune que l'on invoque, ou à laquelle on pense, fortūna sans épithète a tendu à signifier seulement la chonne fortune » et fortūnātus « favorisé de la fortune » (cl. les contraires infortūnium, infortūnātus). De là le sens pris par le pluriel concret fortūnae, -ārum « dons de la fortune » et en particulier « richesses ». Le singulier s'est même employé dans ce sens à partir d'Horace,

Ep. 1, 5, 12, quo mihi fortunam, si non conceditur uti? Usité de tout temps; emprunté en irl. fortan. — Dans certaines langues romanes, italien, roumain, vieux provençal, a le sens particulier de « tempête » non attesté dans les textes latins, mais qui devait être usité comme euphémisme dans la langue des marins. M. L. 3458; B. W. s. u.

De fortūnātus ont été tirés fortūnō, -ās, du reste peu usité et qui ne semble pas avoir vécu longtemps dans la langue impériale; fortūnātim (Ennius); infortūnium n. : substantif dérivé d'un adjectif *infortūnus non attesté (cf. lētūnus/iētūnium) et remplacé par infortūnātus. Mot archaïque, de la langue comique, souvent en litote pour désigner le châtiment qui menace l'esclave; repris par les archaïsants de l'époque impériale, Apulée, Macrobe, et sur lequel a été refait fortūnium. Infortūnātus « infortūni » a eu le même sort. Autres dérivés tardifs : infortūniūās, -niōsus.

On rapproche d'ordinaire le groupe de ferō, cf. fors; mais skr. bhṛtiḥ « acte de porter », arm. bard « fardeau », got. ga-baurþs « naissance » sont loin pour le sens. Le sens de gr. συμφορά « rencontre » tient avant tout au préverbe, et le préverbe est aussi pour beaucoup dans le sens des verbes germaniques tels que v. sax. giburian « arriver, se rencontrer » (all. gebühren). On n'ose affirmer aucune étymologie.

fortis, -e : frugi et bonus, siue ualidus, P. F. 74, 14; fort (physiquement et moralement), f. equus (Ennius, repris par Lucr. et Vg.), fortissima ligna (César), fortis familia, Plt., Tri. 1123 (où le sens est voisin de diues, locuples, cf. Pe. 845), fortissimus uir ; « bien fait » (et par suite « beau », en parlant d'une femme, cf. Plt., Mi. 1106, ecquid fortis uisast?); de là « courageux, brave », cf. gr. ἀνδρεῖος. Mais ce dernier sens est secondaire, de même que le sens de « courage » pour fortitudo; et c'est le sens de « fort » qu'ont conservé les langues romanes; de même que l'adverbe fortiter est dans la langue parlée l'équivalent de ualde (= multum), cf. Thes. VI 1165, 80 sqq.; J.-B. Hofmann, Lat. Umgangsspr., p. 76. Usité de tout temps. Panroman, M. L. 3457. Le pluriel neutre fortia s'emploie poétiquement au sens de « actes de force ou de courage », cf. Vg., Ae. 8, 509, seraeque ad fortia uires; de là l'emploi, dans la langue de l'Église, de fortia au sens de « force », cf. Prud., Apoth. 1061, ne maiestas sua fortia perdat; Comm., Apol. 40, [deus] demonstrauit fortia Pharaone decepto, qui a passé comme féminin dans les langues romanes, M. L. 3455, avec un dénominatif *fortiare, M. L. 3456, tous deux panromans (sauf roumain).

Dérivés et composés : fortiter; fortitūdō (fortitia n'existe pas; fortiūas n'est que dans les gloses); forticulus et fortiusculus (tardif et rare); fortēscō, -is (un exemple de Laevius); fortifcō, -ās (tardif); fortiōsus (Virg. gramm.); composé : confortō, -ās (-fortiō, d'après confirmō, etc.), utilisé comme synonyme de rōborō dans l'Itala et conservé dans les langues romanes, M. L. 2138; praefortis (Tert.). L'explication de fortasse, -sis par un optatif en -ss- de *fortō (non attesté) est de pure fantaisie.

L'abrégé de Festus a les gloses : horctum et forctum pro bono dicebant, 91, 14; forctes (l. -tis?) frugi et bonus siue ualidus, 74, 14; et dans le texte de Festus on lit, 474, 26, itaque in XII (1, 5) cautum est ut idem iuris esset Sanatibus quam Forctibus, i. e. bonis (cf. 426, 28). On interprétait généralement forctus (et le dialectal horctus) comme un doublet de forctis, ancienne forme de fortis; mais forctis, fortus sont peut-être des noms d'une peuplade latine, cf. Thes. s. u.

Si la glose de Festus est exacte, ce qui est contestable. il faudrait partir d'un ancien forctis, donc d'une racine terminée par gutturale : cf. toutefois osq. fortis « fortius » de la Tab. Bant., l. 12. La racine *dher-, qui figure dans firmus, etc., a, d'ailleurs, une autre nuance de sens. D'autre part, le rapprochement avec skr. d'imhati « il affermit », drdháh « ferme », av. darəzayeiti « il attache fortement », dərəzrō « ferme, solide », lit. dīržas « courroie » n'est possible que si l'on sépare gr. δράσσομαι « je saisis », v. h. a. zarga « clôture » et si l'on pose *dhergh-. Le rapprochement le plus plausible serait dès lors avec av. dražaite « il tient », v. sl. družati « tenir », gr. τρέφομαι « je me coagule » (fut. θρέψομαι); pour le sens, cf. gr. ταρφύς « épais », τρόφις « gros, bien nourri »: mais il n'y a pas évidence, tant s'en faut. Le rapprochement avec skr. barháyati causatif « il augmente », d'une racine *bhergh- n'est pas meilleur.

forum, -i n. (forus m. vulg.) : a dû désigner à l'origine l'enclos qui entoure la maison (cf. fores, forus). l'enclos devant la tombe (forum antiqui appellabant quod nunc uestibulum sepulcri dicari solet, P. F. 74, 21; cf. Cic., Leg. 2, 24, 61). Dans la langue rustique, il a le sens technique de « partie du pressoir où l'on disposait les grappes ou les olives à écraser ». Le mot a eu une fortune particulière dans le sens de « place de marché » : f. boarium, olitorium, etc.; cf. Varr., L. L. 5, 145 sqg., qui le distingue de macellum « marché couvert »; et il a servi à désigner nombre de villes : Forum Alieni, F. Appiī, F. Aurēlium, F. Cornelium, etc. En raison de l'affluence de citoyens, urbains et campagnards, qui s'y rencontraient, le Forum devint le centre des affaires publiques et privées, le lieu où se réglaient les contestations, les procès, et c'est autour de cette place que s'élevaient les monuments publics les plus importants : tribunaux, curies, temples, etc. De là, attingere forum « toucher aux affaires publiques », forum agere : cum is qui prouinciae praeest... ciuitates uocat et de controuersiis eorum cognoscit. P. F. 74, 20, Cicéron oppose forum et iurisdictionem à ferro et armis, Verr. 2, 4, 54, Forum en est venu ainsi à désigner « le barreau, la tribune »: torēnsis, -e à signifier « qui concerne l'éloquence politique ou judiciaire ». Mais, d'assez bonne heure, peut-être déjà dans Varron et Cicéron, forensis, faussement rapproché de forās, forīs, et opposé à domesticus, a pris le sens de « étranger, extérieur », e. g. forenses uites, Plin. 14, 42; cf. M. L. 3434.

Conservé partiellement dans les langues romanes avec des sens divers et dérivés. M. L. 3459; B. W. fur. Cf. les adjectifs assi-, circum-, con-, infrā-forāneus (-forānus), tous rares.

inforō, -ās: mot de Plaute, Cu. 401, qui équivoque avec înforō « mettre en perce », fait d'après incomitō. V. forēs. Ombr. furo, furu « forum » est sans doute emprunté au latin.

forus, -ī m (usité surtout au pluriel fori, et peut-être fora?; cf. Charis., GLK I 71, 29, masculina autem tabu-

lata nauium... quamuis Gellius (hist. frg. 32) fora nauium neutraliter dizerit): sens général « espace libre ménage ou réservé », qui prend des acceptions spéciales dans la langues techniques: 1º passage dans un vaisseau, tablier du pont, espace entre les bancs des rameurs, etc. 2º places réservées à certaines personnes dans un spectacle (T.-L. 1, 35, 8); 3º planchers superposés dans une ruche (Vg., G. 4, 250), d'où forulus: i. e. armarium uel locus librorum, CGL V 653, 15, cf. Juv. 3, 219; 4º sillons ou allées tracées dans un champ ou dans un jardin, planche (Colum. 10, 92).

Peut-être même mot que forum; la différence de genre s'est accompagnée d'une différenciation de sens V. fores.

fossa : v. fodiō.

fouea, -ae f.: fosse; spécialement « fosse où l'on prend les animaux » (sens le plus fréquent); « trou du serpent, tanière, terrier »; « trou, lacune ». Ancien, usuel, Conservé dans quelques dialectes italiens du Nord, M. L. 3463; celtique: britt. fau. Cf. fauissa, et P. P. 7) 15, Foui, qui nunc Faui appellantur, dicti quod princeps eius ex ea natus sit, cum qua Hercules in fouea concubui. Alti putant eum primum ostendisse quemadmodum usi et lupi foueis caperentur. Dérivé: foueālis (Gassiod). Formation comme cauea.

Le rapprochement avec hom. χειή « trou du serpent , médiocre pour le sens, n'explique pas f initiale du latin. Fouea est peut-être à rapprocher de fauissa; étrusque? V. Ernout, Philologica, I, p. 35.

foucō, -ēs, fōuī, fōtum, -ēre: 1° chausser, réchausser ser », etc., voisin, dans ce sens, de faueō, avec lequel i est souvent confondu ou il allitère: C. E., p. 492, 2, faueas... ac... foueas; 2° dans la langue médicale « faire des lotions », chaudes d'abord, puis indissermment chaudes ou froides; cf. Celse 4, 2, 4, multa aqua prius calida, post egelida fouendum os caputque; 1, 5, os quoque multa frigida aqua fouendum est; et praefōtus, Cael. Aur., Tard. 4, 2. Usité de tout temps. Non roman.

Dérivés et composés : fōtus, -ūs m. (époque impériale); fōtor (\$\frac{1}{2}\$ Aug.); fōtrīx? cf. Thes. s. u.; fouitió (Chir.); fōculum (attesté seulement au pluriel); l'ōest assuré par Plt., Pe. 104; le mot est donc distinct de foculus qu'on lit dans Juv. 3, 262, et bucca foculum excitat (où foculum est l'accusatif du diminutif de focus au sens de « brasier ») : réchaud; fōculā, -ūs (fōcil(l)ō, -or) « réchaufler » et refōculō; fōcilātiō, P. F. 75, 10; fōmentum (fōmen, tardif) : ce qui sert à réchaufler ou à rallumer; dans la langue de la médecine « cataplasme chaud, fomentation », puis toute espèce de remède calmant ou lénitif; d'où : fōmentū, -ās; fōmentātiō; con-, refoueō. V. aussi fōmes; pour fauōnius, v. ce mot.

Causatif (du type moneō) de la racine qui fournit skr. dáhati (causatif dāháyati), av. dažaiti « il brûle ½ (dh initial dans véd. ádhāk « il a brûlé »), lit. degů, alb. djek « je brûle ». V. tch. dahněti « brûler » a un ancien ö. Le sens de « cendre », qui apparaît dans gr. τέρρῦ « cendre brûlante », se retrouve dans lat. fauilla; le vocalisme *dhoguh-, attesté par ce mot latin, est celui de irl. daig « feu ». Le grec a aussi θεπτανός ἀπτόμενος.

Hes. On rapproche v. pruss. dagis « été » (pour le sens, of lat. acstās) et got. dags « jour » (simplement possible).

fracês - um f. pl. (un singulier frax est dans le glossaire de Philoxène): marc d'olives = gr. στέμφυλα. Attesté depuis Caton. Rare, technique.

Dérivés : fraceō, -ēs (attesté par l'abrégé de Festus et Placide) ; fracēscō, -is (fraccēscō, avec c géminé dans Non. 62, 2, comme flacceō, flaccēscō, formes populaires à gémination de consonnes) « se décomposer, rancir » ; fracidus, conservé dans les dialectes italiens, cf. M. L. 3465.

On a rapproché des mots comme v. isl. dregg « levain, jie », v. pr. dragios, v. lit. dragés, qui reposent sur *dhregh-lie, dépôt »; et, d'autre part, v. irl. mraich, d'où braich, gall. brag « malt » (que Pedersen rapproche de lat. marcère (v. ce mot) dans V. Gr. d. kelt. Spr., I, p. 162). Mais neut-être mot d'emprunt, comme faex.

fragilis, fragor : v. frangō.

fragrō, -ās, -āuī, -āre (\check{a} dans Catulle 6, 8, où le manuscrit présente la forme dissimilée flagrans, qu'on retrouve en bas latin flagrō, efflāgrō et fraglō): exhaler une odeur forte ou agréable.

Dérivés: fragrantia, -ae f.; fragrātiō (bas latin). Mot poétique et de la langue impériale, qui semble inconnu à la langue archaïque; non attesté avant Catulle; en tant que terme expressif a pénétré dans la langue populaire et de là dans les langues romanes, M. L. 3476 (fra- et flagrāre; v. B. W. sous flairer); et en celtique: britt. flair « pet », fleirio « puer », etc.; et M. L. 3477, *fragritāre.

Le rapprochement avec skr. ghráti et jighrati « il sent » est séduisant pour le sens; mais il ne rend pas compte de la forme du redoublement, ni de f initial. On rapproche, d'autre part, v. h. a. bracko « chien de chasse »; simple possibilité.

frāgum, -ī n. (n'est guère employé qu'au pluriel frāga, -ārum, d'où le singulier féminin frāga, -ae dans Pseud.-Apul., Herb. 37): fraise(s). Attesté depuis Virgile. M. L. 3480, fragum; 3478, *fragula.

Sans doute emprunt au même mot, d'origine inconnue, *srāg- qui a fournille nom ράξ, ρᾶγός du « raisin » en grec. Mais un rapprochement (secondaire) avec fragrare n'est pas exclu.

*frāgus : recuruatio poplitis quae et suffraginatio (Gloss.). Sans doute création de grammairien pour expliquer suffrāgō.

framea, -ae f. : framée, mot germanique; cf. Tac., Germ. 6.

frangō, -is, frēgī, frāctum, frangere: briser, abattre (sens physique et moral). Voisin de rumpō, qui semble, toutefois, signifier plutôt « rompre par éclatement, déchirer ». Aussi dit-on frangere īram, mais non rumpere īram; la différence cst la même qu'entre « briser » et rompre » en français, où l'on dit « mes espérances sont brisées », et non « sont rompues », mais indifféremment l'al la tête brisée » ou « cassée » ou « rompue », comme en latin on trouve si membrum rupii (1. rupsil?) dans la loi des XII Tables et frangere bracchium, Cic., De Or. 2,

62, 253. Usité de tout temps. — Au rebours de *rumpō*, frangō a une nombreuse famille.

Formes nominales et dérivées: frāgus, -a, -um, adjectif second terme de composés: con-frāgus, cf. confraga « fourrés »; nau-fragus « qui brise son navire, qui fait naufrage », d'où naufragō et ses dérivés, naufragium n. (d'après gr. ναναγός, -γία, -γιον. -γέω); foedi- (archaïque et poétique), ossi-, saxi-, siluifragus (Lucr.); lumbifragium (mot plautinien, comme crūrifragius, Poe. 886; crūrifragium, dont Apulée, Met. 9, 23, a tiré un simple fragium: crūrium fragium).

fragor: 1º fait de briser, brisure, fracture; 2º bruit produit par l'objet qui se brise, fracas; sens dans lequel fragor s'est spécialisé, tandis que le sens de « brisure » passait à frāctūra et, dans la langue impériale, à frāctūs, sans doute de création récente. Fragōsus: cassé, brisé; âpre, raboteux, et « bruyant »; et con-fragōsus : pierreux, rocailleux, rude, âpre, raboteux; fragīlis: fragīle, frêle, d'où fragīlitās et infragīlis; fragēscō, -is (Acc., Gloss.); fragmen n. (usité surtout au pluriel fragmina): fragment, débris. Archaïque et poétique, suppléé par le dérivé fragmentum.

Dérivés en frāct: frāctiō, -tor et confrāctiō (tardif), -tōrium (langue de l'Église) ; frāctāmentum (id., Gloss.) ; frāctārius (Pline) ; frāctīllum (Gloss.) ; frāctūra (depuis Caton) ; frāctūrārius (Itala) ; frāctus, -ūs m. (Gramm.), et confrāctus, infrāctus, refrāctus (Prob. App., GLK IV 193, 9). Sur fractum > fr. frais, v. B. W. s. u.

Composés: con-, M. L. 2139; dif-, ef- (ec-), in-, M. L. 4412 (et infrāctiō); of- (offringi terra dicitur cum iterum transuerso sulco aratur, P. F. 217, 7), per-, prae-, re-, suf-fringō avec des doublets en-frangō refaits sur le simple af-, con-, dē-, dis-, ef-, in-, re-, sub-frangō, M. L. 266 et 266 a, 4412, 8634. Cf. aussi refrāctārius (Sén., Ep. 73, 1), refrāctāriolus (Cic., Att. 2, 1, 3), qui, par le sens, sont plus proches de refrāgor que de refringō.

Il semble qu'il faille rattacher à la racine de $frang\bar{o}$ les formes avec \bar{a} du type suf- $fr\bar{a}gor$, -gium et $refr\bar{a}gor$. Peut-être y a-t-il là une image semblable à celle qu'on a dans $suppl\bar{o}d\bar{o}$.

Nombreux représentants dans les langues romanes: M. L. 3482, frangere (cf. fr. freindre et enfreindre), panroman; 3466, fracta « rupture », ital. fratta « clôture » (faite de branches brisées?), etc.; 3468, fractum, fr. frais, frait, fret; 3468 a, fractūra; 3469, *fragellāre; ital. sfragellāre; 3470, *fragicāre (dial. nord-ital.); 3471, fragilis; 3472, fragium (napol., sarde); 3473, *fragmentāre (roumain); 3474, fragor, v. fr. freour, frayeur; 3475, fragōsus, esp. port. fragoso; 3479, fragilier, [sarde; v. fr. fraillier); 3481, *fragum (prov. galic., port); 6113, ossifrāga, fr. orfraie; 7160, refringere, refrangere; 7158, refragium, v. fr. refrai; 8434, suffrīngēre, *sūffrangēre, v. fr. soufraindre; d'où 8433, suffrācta (soufraite et par dérivation souffreteux, B. W. s. u.). Cf. aussi en celtique: br. freuza, de *frāctō.

La racine se retrouve dans got. brikan « briser », etc.; c'est une racine en -e- dont $fr\bar{e}g\bar{i}$ conserve la forme longue qui a son correspondant en germanique dans les formes en $br\bar{e}k$ - du prétérit; $frang\bar{e}$ est donc le présent à nasale infixée avec une forme * bhr^og - de la racine, cf. got. ga-bruka « fragment ». — 11 y a une racine

*bheg-, de même sens aussi avec présent à nasale infixée : skr. bhanákti « il brise », v. irl. com-boing « il brise »; cf. arm. bekanem « je brise » (aor. beki) et skr. bhájati, av. bažaiti « il partage ». Cf. suffrāgor.

fräter, -tris m. : 1º frère par le sang, la parenté étant précisée par une épithète; f. germanus, geminus, uterinus; 2º frère par alliance; f. patruelis ou frater seul « cousin germain » du côté paternel ; beau-frère = lēuir ; 3º membre d'une confrérie (sens qu'on retrouve en ombrien) : Îfrātrēs Aruālēs, cf. gr. φράτρα, φρατρία. Comme gr. άδελφοί, le pluriel frātrēs peut désigner le frère et la sœur. Frater s'emploie souvent comme terme d'amitié, e.g.: quam copiose laudatur Apronius a Timarchide ... Volo, mi frater, fraterculo tuo credas : consorti quidem in lucris atque in furtis, gemino et simillimo nequitia, improbitate, audacia, Cic., Verr. 2, 3, 66, 155. De là le sens spécial qu'il a pris dans la langue érotique : « amant, mignon ». Enfin, comme άδελφός, frāter se dit aussi d'objets de même nature et rapprochés; de là fratrare : puerorum mammae dicuntur, cum primum tumescunt, quod uelut fratres pares oriuntur, quod etiam in frumento spica facere dicitur, P. F. 80, 21; cf. l'emploi de soror, sororiare. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 3485.

Dérivés et composés : frātria (et frātrissa, Isid.) f. : uxor fratris; fraterculus et fratellus (Scaurus, GLK VII 13, 13; cf. M. L. 3484, it. fratello); fraternus; d'où dans la langue impériale frāternitās, généralisé par la langue de l'Église; frātruēlis (formé d'après patruus/patruēlis) « fils du frère, cousin germain », M. L. 3486 (logoud. fradile); frātro, -ās (d'où frātrābiliter, Inscr. de Pompéi) et frāterculō, v. plus haut; frātrimonium (Not. Tir.); frātri-cīda, -cīdium, faits sur pāricīda.

L'un des grands noms de parenté indo-européens, désignant les membres de la famille qui sont au même niveau par rapport au chef, le *poter-, ce qui n'implique sans doute pas qu'ils étaient tous ses enfants (de même soror); en grec, φράτηρ, φράτωρ ne s'est conservé qu'au sens de « membre de la même φρατρία ». Le mot se retrouve dans osq. fratrum (génitif pluriel), ombr. frater, frater «fratres », irl. brathir, got. bropar, arm. elbayr, skr. bhrátā (thème bhrátar-). Le slave et le baltique ont des dérivés : v. sl. bratru (bratu), lit. broter-elis, etc.

Pour l'u de fratruelis, cf. skr. bhratroyah, av. bratuiruō « fils de frère ». Pour la forme, cf. patruus sous pater. Le génitif tardif fratruum (Ital., CIL VIII, 4202) est, comme patruum, analogique de nuruum, socruum.

*fratilli: uilli sordidi in tapetis, P. F. 80, 14. Cf. fratellis: sordium glomusculis, CGL V 70, 17.

fraus, -dis f. (ancien thème consonantique, comme laus; l'ablatif est en -e; le génitif pluriel est tantôt en -um, tantôt en -ium dans les bons manuscrits, mais la poésie dactylique n'emploie que fraudum; quelques traces d'une graphie frus refaite peut-être dans des expressions comme sē frūde (cf. sēdulō); cf. toutefois frustra): tort fait à quelqu'un; dommage, perte résultant d'une erreur ou d'une ignorance personnelle ou d'une tromperie; et par suite « fraude, tromperie »: mala fraus comme dolus malus. Dans l'ancienne langue, se fraude, sine fraude = sine damno, sine noxa; cf. aussi facere [dare] fraudem « faire tort à, causer un dommage à ». fraudāre alam alaā rē « faire tort à, frustrer quelonis de quelque chose », esse fraudi « être une cause de de mage », e. g. Lex Rubr. 2, 20, CIL I² 592, id ei fran poenaeue ne esto (sur la différence entre fraus et poen v. Dig. 50, 16, 131), etc.; ce sens de « dommage encore conservé par la langue du droit, cf. Ulp., Dig 5. 1, 15, fraus... in damno accipitur pecuniario. Com 5, 1, 15, fraus... in automo somme le dommage s'accompagne généralement de manœune dolosives, fraus est arrivé à signifier « ruse, trompere fourberie » et même « piège » dans la langue familia cf. Plt., Mi. 1435; Tri. 658; Cic., Att. 11, 16, 1; Ven II 4, 101; il s'oppose à uīs et est uni à dolus, fallacia etc.; cf. Dig. 1, 3, 29 et 50, contra legem facit qui id fam quod lex prohibet : in fraudem uero legis qui saluis uero legis sententiam eius circumuenit. Fraus enim legi fi uk quod fieri noluit, fieri autem non uetuit, id fit... Finale ment. on arrive à employer fraus au sens indétermin de « crime, forfait ». Peut-être représenté dans un die lecte italien. M. L. 3487 a; en celtique : gall. fraude

Dérivés : fraudo, -ās (à côté est signalé un pariai déponent frausus sum attesté chez Plaute, As 28 et par l'abrégé de Festus, 81, 2; cf. sans doute omb frosetom de *frausso) : faire tort à, frustrer. Ancien usuel. M. L. 3487, B. W. flouer.

De fraudo dérivent fraudator, -tio et le composé de frūdo: fraudulentus : qui fait tort à, trompeur, fraudil leux ; fraudulenter, -tia ; fraudulosus (Paul. Dig. 47.3)

Cf. aussi fraudiger, sociofraudus (= προδωσέταιρος Plt.).

Étymologie inconnue, comme celle de laus, dontila formation est la même. Le vocalisme a de fraus indique une forme « populaire », tandis que frustrà a un vocas lisme de type normal.

*fraxare: uigiliam circuire, P. F. 81, 4; cf. CGLW 569. 9. flaxare uigilias circumire. Pas d'autre exemples

fraxinus, -ī (frā-?; fraxus tardif) f. : frêne. Ancien Panroman, M. L. 3489.

Dérivés : fraxineus ; fraxinus, -a, -um, Ov., Ep. 11 76 (metri causa); fraxinētum, M. L. 3488. Pour la forme, cf. taxus et carpinus.

Cf. farnus. — On rapproche souvent le nom du « bou leau », skr. bhūrjah, russe bereza, lit. berzas, v. h. a. be rihha. Mais ceci ne va pas sans difficulté soit de sens soit de forme.

fredianus: mot du Cod. Theod. 16, 20, 20, 2 (415 ap) J.-C.); dérivé du germ. fredum « aes collatum ».

*frementum, -ī n. : mot de l'Itala (Lev. 14, 54 cod Lugd.) correspondant à gr. θραῦσμα, à Vulg. percussing Forme vulgaire pour *fragimentum? Cf. M. Leumann. Gnomon 13 (1937), p. 32.

fremo, -is, -ui, -itum, -ere : gronder (se dit de toll bruit grave et violent; du rugissement des sauves, hennissement des chevaux, d'une foule émue ou irrité du vent, de la mer, etc.). Ancien, usuel. M. L. 3492

Formes nominales et dérivés : fremor, -ōris m. (p tique), M. L. 3494; fremitus, -ūs m., M. L. 3493; freme bundus (archaïque); fremidus (Ov.?); fremīscō, (Claud. Don.). Composés : confremo : retentir de toute

parts; infremo : gronder dans, frémir ; et aussi, rareparts; "", dē-, per-fremō, tous poétiques.

nent, af, ac, redia expliqué comme une onomatopée Mot expression and a spring comme une onomatopée Varr., L. L. 6, 67; 7, 104. On ne saurait dire à coup par le tout le rattacher au groupe de la coup par yarr., Le attacher au groupe de v. h. a. breman sors' law bremo « frelon » et de skr. bhramaráh gronaer ", brzmiec' « résonner, bourdonner », ce qui cheille ", pol. brzmiec' « résonner, bourdonner », ce qui rabellie ", rocatuoinier ", ce qui gemble probable; le rapprochement avec lat. murmusemble production of the murmu-gre, en partant de *mrem-, est vague. Le grec a βρέμω, rāre, en para sens, avec un autre groupe initial. Cf. premō, tremō.

frendo, -is, fre(n) sum, -ere (et frendeo, frendui? dans Pac. cité par Non. 447, 19, frendere noctes misera quas perpessa sum; cf. fulgo/fulgeo, etc.): frendere est franperpesse unde et faba fresa (conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 3498, frēsum, faba frēsa, et 3497. freare; fr. fraise, fraiser, B. W. s. u.); unde et dentibus dicimus frendere, P. F. 81, 8; et Varr., R. R. 2, 4, 17. porci dicuntur nefrendes ab eo quod nondum fabam frenhere possunt, i. e. frangere : broyer (avec la meule, avec tes dents); d'où, absolument, « grincer des dents ». Anden, usuel. M. L. 3495; it. frendire.

Dérivés : frendor, -ōris (rare et tardif) ; frendesco (id.): frēnum (v. ce mot). Le participe fresa désigne aussi la farine, similago (Ital.).

Composés: *defrendo, cf. P. F. 65, 22; defrensam, detritam atque detunsam; înfrendo : grincer des dents : infrens ou infrendis, -e: infantes sine dentibus infrendes dicuntur, Lact. ad Stat. Theb. 5, 663; nefrens ou nefrendis, -e, cf. plus haut.

Cf. v. angl. grindan « frotter, broyer », lit. gréndu « je frotte violemment ». L'intonation du verbe lituanien donne lieu de croire que le primitif comportait une forme *gwhrēndh- athématique.

frēnum, -ī n, (pluriel frēna et frēnī plus fréquent, v. Thes. s. u. : le pluriel semble plus ancien, ce qui est normal le mot étant un collectif; le singulier n'est attesté qu'à partir de Cicéron) : bride de cheval, comprenant le mors, la tétière et les rênes; au singulier « mors, frein » (f. mordere), cf. χαλινός et γαλινοί, -νά. S'emploie souvent au figuré et s'oppose à calcaria. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3296; et celtique : m. irl. srian, gall.

Dérivés et composés : frēnārius (Gl.) « fabricant de freins »; frēno, -ās (usuel), frēnātor, -tio (rares, tardifs) et ses composés : infrēnō « brider » (panroman, M. L. 4415); infrēnātus « tenu en bride »; infrēnātiō (Tert.); refrēnē « ramener en arrière avec la bride, réfréner »; refrēnātiō.

infrēnus, -nis (poétique) « sans frein »; infrēnātus « qui monte sans bride »; effrēnus, -nis « effréné », -nātus, d'où Sil. Ital. a tiré effrēno, -ās, 9, 496; frēnosus (Ps.-Aug.); frēniger (Stace); frēnusculī (var. frēniculus): -i ulcera circa rictum oris, similia iis quae funt iumentis asperitate frenorum (Isid.).

Le rattachement de frēnum à frendo est enseigné depuis Varron; cf. Serv., Aen. 8, 230, frendere... Varro frenos hinc putat ductos; cf. Ov., A. am. 1, 20; et c'est l'étymologie la meilleure pour le sens et pour la forme : frēnum de *freds-no-m, cf. frēsa. L'explication par frētus

« soutenu, garni » proposée par Curtius, cf. W.-H., est peu vraisemblable.

frētus

frequens, -entis adj. : terme d'agriculture, s'oppose à rarus et s'emploie, avec valeur active ou passive, comme synonyme de densus, cf. Cat., Agr. 3, 5, oletum bonum beneque frequens (scil. arboribus); Varr., R. R. 3, 16, 2, pabulumque su frequens (scil. herbis); Ov., M. 8, 329, silua frequens trabibus. Le sens premier a dû être « bien garni, abondant en », « serré », cf. Varr. R. R. 2, 5, 8, inferiorem partem [codae] frequentibus pilis subcrispam. De la langue rustique, le mot est passé dans la langue commune, où il a pris le sens de « qui fréquente un endroit, assidu, fréquent » (cf. le développement de sens de saepe et de it. spesso) : erat ille Romae frequens, Cic., Rosc. Am. 6, 16; cum illis una aderat frequens, Tér., Andr. 107; et « fréquenté, peuplé, populeux », frequentissimum theatrum, Cic., Diu. 1, 28 fin., et par suite « nombreux » : uidet multos equites Romanos, frequentes praeterea ciues atque socios, Cic., Verr. 1, 3, 7; frequens senatus « le Sénat en nombre », expression technique, cf. Thes. VI 1297, 70 sqq.

Dérivés et composés : frequenter; frequentia; frequentō, -ās, M. L. 3496 a, avec ses dérivés, dont le terme de grammaire frequentātīuus, synonyme de iterātīuus, gr. συνεχής; īnfrequēns « peu assidu » et « peu nombreux »; īnfrequentia; īnfrequentātus (Sid.).

Le rapprochement souvent fait avec farciō (cf. theatrum fartum comme t. frequēns) présente plusieurs difficultés de forme.

*fretale, -is n. : sorte de poêle à frire (Apicius).

fretum, -ī n. (fretus, -ī m., Varr., frg. Non. 205, 34; Lucr. 6, 364; T.-L. 41, 23, 16?; Iord. Got. 157; Enn., Sc. 382?; Naev., Trag. 53; fretus, -ūs, Lucil. 939; Messalla ap. Char., GLK I 129, 7; Gell. 10, 26, 6; cf. Prisc., GLK II 27, 4, « o » aliquot Italiae ciuitates... non habebant, sed loco eius ponebant « u »... Lucretius (I 720...)... fretu... pro freto. Quae tamen a iunioribus repudiata sunt, quasi rustico more dicta) : détroit, bras de mer, caractérise par l'agitation de ses vagues, d'où le rapprochement avec feruere établi par les Latins; cf. Varr., L. L. 7, 22, dictum ab similitudine feruentis aquae, quod in fretum s(a)epe concurrat (a)estus atque efferuescat; Serv. Dan., Ae. 1, 557, sane quidam a feruore dici putant, et la figura etymologica de Lucr. 6, 427, freta circum/feruescunt, imitée par Vg., G. 1, 327. De là les deux sens du mot : 1º agitation, effervescence (cf. Lucr. 4, 1030); 2º limite, fossé. Enfin, la langue poétique emploie par métonymie fretum pour désigner la mer. Ancien ; conservé en catal. freu, M. L. 3499 (qui note frētum avec ē?).

Dérivés : fretensis : usité dans Fretense mare « le détroit de Sicile »; fretālis : Fretalis Oceanus (Amm.). Composés (d'époque impériale) : transfreto, -as, d'où a été tiré, semble-t-il, frető (Ital.), mal attesté; trānsfretan(e)us (Tert., d'après transmarinus). Aucune étymologie claire.

fretum, -i n. : paix. Mot germanique (Greg. Tur., Mart. 4, 26).

frētus, -a, -um: qui s'appuie sur, fort de. Frētus est régulièrement suivi d'un ablatif : frētus conscientia, Cic.,

Fam. 3, 7, 6; l'emploi absolu est très rare (trois exemples dont un de Properce, les deux autres tardifs); la construction avec le datif (qu'on trouve, par exemple, dans T.-L. 6, 13, 1, multitudo hostium nulli rei praeterquam numero freta) est analogique de fidêns. Ancien, usuel, non roman.

frētus, -ūs m. (Gloss.: f., θάρσος; et Symmaque). Cf. peut-être ombr. frite qu'on interprète ordinairement par frētū. fidūciā.

Le sens rappelle skr. dhārdyati « il tient », etc.; v. sous fer(r)ūmen et sous firmus. — La racine étant monosyllabique, l'-ē- serait un élément de formation indiquant l'état (type sedēre), ce qui convient pour le sens.

fricō, -ās, -uī, -ctum, (et frīcāuī, fricātum), -āre: frotter. Ne s'emploie qu'au sens concret, contrairement à terere, qui admet aussi le sens moral (tempus terere), et appartient sans doute à la langue populaire. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3501; B. W. frayer.

Dérivés, presque tous techniques : frictiō (Celse), -tor, -trīx (rares, tardifs); frictus, -ūs m. (Mart. Cap.); frictūra (Ps.-Apul.); fricātiō (Celse), -tor; fricātus (Plin.); fricāmentum, M. L. 3500; fricātūra, M. L. 3502; perfrictiō « écorchure » (Plin.), tous de la langue impériale. Les langues romanes attestent aussi *fricicāre, M. L. 3503; *frictāre et *frictiāre, M. L. 3505, 3506; -fricium, usité surtout dans dentifricium.

Composés: af-, circum-, con- (c. genua sensu obsceno), dē-, M. L. 2520 a; ef-, M. L. 2829?; īn- (et īnfriculō, Pelag. Veter. 31), per-, prae-, re-, M. L. 7159; suf-fricō. V. friō; cf. fodiō/fodicō, etc.

*frigō, -is?: frigit correpta prima syllaba significat erigit. Accius Meleagro (461):

frigit fricantem corpus atrum occulte abstruso in flumine. idem in eadem (443):

frigit

Saetas, rubcre ex oculis fulgens flammeo. Frigere est et friguttire cum sono sussilire... Afranius Priuigno (245):

... neptis porro de lecto frigit (Non. 308, 6 sqq.). La première partie de cette glose repose sans doute

La première partie de cette glose repose sans doute sur une mauvaise lecture de Nonius, qui a dû confondre ērigō avec frigō. Le verbe attesté dans la seconde partie est à rapprocher de fringilla, friguttiō.

frīgō, -is, -xī, -ctum (et -xum), -ere: rôtir, griller, frire. Le sens spécial de « frire » est secondaire. Le sens premier est « faire sécher par la cuisson, cuire à sec »; cf. Caton, Agr. 106, 1, sesquilibram salis frigito; Plt., Ba. 767, frictum cicer, et CGL V 456, 27, frixi ciceris: fabae siccatae in sole, etc.; mais c'est au sens de « frire » que songe Isidore quand il écrit, Or. 20, 2, 23, frixum a sono dictum, quando in oleo ardet. Rapproché de φρύγειν par Festus: frigere et frictum a Graeco uenit φρύγειν, P. F. 80, 24. Ancien, technique. Panroman. M. L. 3510 et 3522, frīxa; 3504, *frīcta.

Dérivés : frīxor (Gloss.); frīxōrius; frīxōrium (et frīxūria, *frīxōria, M. L. 3524); frīxūraf., M. L. 3526, B. W. fressure; frīxō, -ās (Cael. Aurel.); cf. aussi frīcticulae (St Jér.); frīcticus (Orīb.); et M. L. 3508, *frictūra; 3523, *frīxeolum.

Composés : con-, ef-, re-frīgō.

Cf. ombr. frehtu, frehtef, T. E. II a 26; IV 31, 11, tum, frictas »?

Sans doute mot expressif; on trouve ailleurs, au mensens, des mots semblables, mais différents : gr. con et je fais griller », skr. bhrjydti « il fait griller », etc. Cl groupe de friguttiō.

frīgus, -oris n. (et à partir de saint Augustin frimasculin d'après calor, sūdor, M. L. 3513, et à très has époque frīgora, frīgura féminin construit sur le neut pluriel, cf. M. L. 3515): froid, froidure et aussi « fraicheur »: frigus captabis opacum, frigida Tempe (Vg.) au sens moral « froideur ». Le double sens, physicamoral, se retrouve dans frīgeō, frīgidus, qui souven s'opposent à caleō, calidus; cf. ad Herenn. 4, 15, 21, fra frigidissima cales, in feruentissima friges. Cf. pour sens ψῦχος, ψυχρός. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : frīgeō, -ēs, -xī (-uī) (les gram mairiens enseignent que le parfait est frīxī, qu'on dans Liv. Andr., Od. 17, ... Vlixi frixit prae paugri cor; frīguī est récent. Dans la plupart des cas, il est impossible de décider si l'on a affaire au parfait frīgeō ou de frīgēscō) : être froid, M. L. 3509 ; fricha (Greg. Tur.) : frisson ; frīgēscō, -is et ses composa dē-, in-, inter-, per-, refrīgēsco, M. L. 7159 a, dont le parfait est perfrīxī (d'où perfrictio « refroidissement. (Plin.), perfrictiuncula (M. Aur.); refrīxī; frīgero, -ās rare (Catul., Cael. Aur.), mais le composé refrigent est fréquent et classique; dans la langue de l'Égliss il traduit ἀναπαύω,, ἀναψύχω « rafraichir, soulager » le substantif refrigerium a pris le sens de « apais ment, consolation »; cf. aussi de-, per-frigero; fries facio. -is et -facio, -as; frigidus (frigdus d'après cal dus, cf. App. Probi, frigida non fricda) « froid », M L. 3512 (frigidus d'après rigidus?); et perfrigidus, fri gidulus; frīgiditās et frīg(i)dor (tardif); frīg(i)dosu (Cael. Aur.); frīg(i)dārius (cf. caldārius, tepidārius) tiré du féminin substantivé frīg(i)da « eaux froides ; d'où frīg(i)darium, -ī (savoyard frédier, non cité par M. L.); frīg(i)dāria, -ae; frīg(i)dō, -ās et infrīgdō, frī g(i)dēscō (tardifs); frīgēdō (Varr.); frīgorōsus (très tardif; M. L. 3514); cf. aussi frigoriticus (Greg. Tur. sans doute d'après paralyticus et les adjectifs de la langue médicale en -icus tirés du grec); frigorificus (Gell.).

Frīgus semble avoir dans gr. ρῖγος (de *srīgos) un correspondant exact. De même que le latin a frīgeō, le grec a des formes verbales telles que le parfait ἔρρῖγα et un présent ῥιγέω. On propose, de plus, des rapprochements incertains avec le baltique.

friguttio, -īs, -īre: fringilla auis dicta, quod frigore cantet et uigeat, unde et friguttire, P. F. 80, 19; « chanter (en parlant du pinson); chantonner, bavarder ancien (Enn., Plt.) et repris par les archaïsants. Mol familier.

De friguttiō existent des variantes: fringul(t)iō, fringul(t)iō; cf. aussi frigō, sprindiō, fritinniō; fringilla; frisō. Mot expressif de forme mal fixée, qui fait penser notamment à gr. φρυγίλος (nom d'oiseau) et lit. bruzgū, bruzgūti « faire un bruit léger, crépitant ». Cf. frīgō.

frindio ou frindo?: merulorum frendere (?) uel zinziare, Suet. 252, 2 Reiff.; frindit merulus, Thes. Gloss.

CI. fritamentum: uox merulae, CGL II 580, 42; frītinniō, -īs: pullos peperit fritinnientis, Varr., Men. 565; eicadarum fritinnire, Suet. 254 Relfi.

fringilla, -ae f. (fringuilla, -us, ce dernier dans Martial IX 54, 7. Polem. Silvius et les Gloses): pinson, fringille; M. L. 3516, fringuilla.

friö, -ās, -āre: réduire en morceaux; concasser, broyer. Rare et technique (Varr., Lucr., Plin.). N'est guère employé qu'au passif.

Dérivés : friābilis (Plin.) ; infriō, -ās (Caton, Varr., Gels., Plin.). (

Au même groupe appartient fricāre, qui présente un Au même groupe appartient fricāre, qui présente un élargissement « populaire » en -k- (v. Meillet, MSL 23, 50). Ni l'une ni l'autre des deux formes ne se laisse rapprocher d'un mot identique d'une autre langue. Un rapprochement avec le groupe de irl. meirb « mou », v. h. a. maro « mūr, tendre », gr. μαραίνομαι « je m'épuise » est vague; le skr. mrityati « il se désagrège » est moins loin, avec son -i- (élargi par -t-); de même hitt. marriya- émietter, broyer (du sel) », de *mra-, v. Benveniste, BSL 33, 140. Mais l'hypothèse reste fragile et le traitement mr > fr latin est peu sûr. — Peut-être mot expressif; v. frīgō, friguttiō.

On rapproche aussi le groupe de friuolus, sans plus de précision. Le sens de refriua (faba) est trop incertain nour justifier un rapprochement.

frisiō, -ōnis m.: loxie; oiseau dit aussi « bec croisé ». M. L. 3520. Sans doute onomatopée, comme fritinniō,

frit: illud... summa in spica iam matura, quod est minus quam granum uocatur frit, Varr., R. R. 1, 48, 3. En dehors de Varron, semble se retrouver dans Plt., Mo. 595, ne frit (nec erit codd.) quidem. Cf. ne... hilum.

fritillus, -i m. : cornet à dés. Attesté depuis Sénèque. Onomatopée?

fritinniö, -īs: gazouiller, chanter, babiller (se dit des oiseaux, des cigales). Cf. fringilla, fringuttiö; fritāmenum uoz merulae (Gl.),; fritilla (fru-): ໂυγξ (Gloss.); et tinniö, titinniö. Verbe expressif. M. L. 3521 a; B. W. fredonner.

friuolus, -a, -um: -a sunt proprie uasa fictilia quassa. Vnde dicta uerba friuola, quae minus sunt fide subnixa, P. F. 80, 9. Rare à l'époque républicaine; un seul exemple dans Rh. ad Herenn., 4, 11, 6; toutefois, une comédie perdue de Plaute avait pour titre Frīuolāria; surtout employé à l'époque impériale et chez les auteurs chrétiens au sens de « vain, futile, frivole; sans valeur ». Cf. le suivant?

Iriuusculum, -I n.: terme de droit tardif, semble le diminutif d'un nom *frīuus, -oris non attesté; désigne une brouille passagère entre époux; cf. Ulp., Dig. 24, 1, 32, 12, si divortium non intercesserit, sed friuusculum, profecto valebit donatio, si friuusculum quievit; cf. Isid., Or. 9, 7, 26, frivolum est, cum eo animo separantur, ut rursus ad se invicem revertantur. Nam frivolum est velut quassae mentis et effluxae nec stabilis. Proprie autem frivola vocantur fictilia vasa invutilia.

Cf. friō?

frons, frondis f. (fruns dans Ennius d'après Charis.,

GLK I 130, 29; cf. Juret, Phonet., p. 340, et Thes. VI 1348, 10; sur la prononciation frōs, cf. ibid. 16; sur la longueur de l'o, ibid. 1347, 75. Il est difficile de dire si frōns est un ancien thème en -i- ou non; le nominatif frondis est tardif et rare; le génitif frondium est dans sénèque et Columelle, mais frondum est aussi attesté; on a quelques graphies d'accusatif pluriel en -īs, mais les manuscrits de Virgile ont frondes; cf. Thes. VI 1348, 35, 55 sqq.): feuillage, feuillée. Singulier collectif; s'emploie néanmoins au pluriel, dès Ennius, A. 261, russescunt frundes. Ancien, usuel. M. L. 3532.

Dérivés: frondeus: de feuillage; cf. M. L. 3530, frondia, Thes. VI 1348, 59 sqq.; frondōsus feuillu, M. L. 3531; frondōsuās = ἐπιφυλλίς dans St Jérôme; frondōrius: où l'on met des feuilles (Plin.); frondōtio m.: émondeur qui coupe les feuilles; d'où frondōtio f. (cf. holitor, etc.) et defrondō; frondēō, ēs: être en feuilles; frondēscō, is ét ef-: se couvrir de feuilles; frondicō, -ās (tardif): avoir des feuilles, cf. fructicāre, rādīcāre; fronducula: quae ex frondibus amputantur (Gloss.).

Composes poétiques : $\bar{i}n$ - $fr\bar{o}ns$ (adjectif = ἄφυλλος) : sans feuillage, sans arbres; frondi-comus = φυλλόκο-μος; -fer = φυλλοφόρος; -fluus = φυλλόρροος; -sonus (Eug. Tolet.).

Il a été proposé divers rapprochements dont aucun ne s'impose.

frons, frontis f. (et masculin chez les archaïques; cf. Non. 204, 25 sqq.; P. F. 80, 12, 136, 15, etc.; Thes. VI 1353, 9 sqq.; cf. les hésitations pour finis et funis: quelques graphies fru[n]s, fros; ablatif fronte, génitif pluriel en -ium e. g. Hor., C. 1, 1, 29; accusatif pluriel en -is, Ov., F. 1, 135 R.) : front, partie du visage correspondant à gr. μέτωπον (dont frons a tous les sens), souvent considéré comme le miroir des sentiments, d'où frontem contrahere, remittere, ferire; frons seuera, hilara. Dans cette acception est souvent synonyme de uoltus, ōs, et comme ce dernier a pu prendre un sens péjoratil : « avoir le front de », « être effronté »; frons dura se dit comme ös dürum et est peut-être plus ancien. Nombreux sens dérivés : front, devant d'une chose, par opposition à tergum, latus ; cf. ā fronte, ā tergo, ā lateribus ; cf. aussi le sens de « faire front », c'est-à-dire « tenir tête »; aspect extérieur (par opposition à mēns). Terme technique de la langue militaire « front d'une armée ». Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 3533.

Dérivés et composés: frontō, -ōnis m.: qui a un grand front (cf. buccō, capitō, nāsō, etc.); frontālis, usité presque uniquement au pluriel neutre frontālia: fronteau, tétière des chevaux, M. L. 3534; frontātus dans frontātī (scil. lapidēs) m. pl., Vitr. 2, 8, 7 « pierres de front »; frontōsus (bas latin): effront6. Cf. aussi effrōns (bas latin); frontispicium (tardif; cf. Thes. s. u.); affrontō, M. L. 267; refrontat: repellit a fronte (Gloss.).

Aucun rapprochement plausible. Il n'y a pas de nom indo-européen du front.

*frontesia: ostenta, Gloss. Plac. V 22, 22. Rapproché de βροντή, βροντησικέραυνος (Ar., Nub. 265) par Bücheler, Rh. Mus. 39, 409; mais peut-être étrusque: cf. étr. frontac = fulguriātor (inscription bilingue de Todi).

früctus : v. fruor.

frügī : v. frux.

*frumen, -inis n.; gosier? Mot de glossaire; cf. Donat ad Ter. Ad. 950, « agellist hic sub urbe paulum quod locitas foras : /huic demus qui fruatur » : fruatur... est alatur, quia « frumen » dicitur summa gula, per quam cibum lingua demittit in uentrem; Ph. 322, « fructus » cibus quia « frumen » dicitur tractus gulae qua cibus in aluom demittitur : Eu. 816, frui ... est uesci, a « frumine » quod est summa pars gulae, etc. Si l'explication de Donat était exacte, il en résulterait que le sens ancien de frui serait « se nourrir de » et que le sens de « jouir de » résulterait d'un développement secondaire (comme dans uesci, auguel Donat pensait peut-être), tandis que früges, frümentum, früctus auraient conservé le sens ancien et. par conséquent, ne présenteraient pas une restriction analogue à celle qu'on observe dans fēnum, etc. Mais il se peut que trumen — si le mot a vraiment existé. ce dont on est en droit de douter - ait une autre origine que frui (on en a rapproché φάρυνξ); et le correspondant en gotique de frui, brukian, a aussi le sens général de « jouir de, se servir de ».

frümen, -inis n.: bouillie pour les sacrifices. Ancien terme du rituel, conservé par Arnobe, Nat. 7, 24. V. fruor. M. L. 4412 a, *infrümināre?

frümentum, -ī n. (les grammairiens enseignent que le nom n'a pas de pluriel, tout en reconnaissant que frümenta s'emploie, cf. Char. I 34, 23; Diom. I 328, 19. etc. En fait, il y a de nombreux exemples du pluriel. cf. Thes. VI 1417, 55 sqq., notamment chez César; comme en français « le blé » et « les blés »; cf. Pline 18, 152: imber in herba utilis tantum, florentibus autem frumento et hordeo nocet... maturescentia frumenta imbre laeduntur, et hordeum magis) : se dit de toutes les céréales à épi (cf. Paul. Dig. 50, 16, 77), et spécialement du blé, froment (triticum, ador), et est compris dans le terme plus général frūgēs qui désigne les produits issus du sol, par opposition à frūctūs les produits des arbres ; cf. Cic. N. D. 3, 36, 86, ubertas frugum et fructuum, et à legūmina. Il ne semble pas qu'il y ait un ancien nom spécifique du blé : ador est sans étymologie sûre et peut être emprunté; frumentum est un terme général. L' « orge », au contraire, a un nom indo-européen. Frūmentum est demeuré dans les langues romanes, it. formento, fr. froment, etc., cf. M. L. 3540; mais ces langues ont aussi. pour désigner le « blé », un autre substantif plus répandu remontant à un type *blatum, d'origine germanique: cf. M. L. 1160 et B. W. sous ble.

Dérivés: frümentor, -āris: vient de la langue militaire « aller chercher du blé », cf. aquor, pābulor; frümentātiō; frümentātor; frümentātios: relatif aux céréales ou au blé; f. ager, f. lēx, etc.; frümentārius.-ī m.: négociant en blé, etc.; frümentāceus (tardīf, fait sur trūticeus); frümentālis (Cassiod.); frümentīcius (St Jér.); frümentifer (bas latin ἄ. λ. synonyme de frügifer).

V. fruor.

früniscor : v. le suivant.

fruor, -eris, fructus sum (sans doute avec u et à l'époque impériale fruius sum, sur le modèle tuor, tuitus

sum; cf. Thes. VI 1423, 27 sqq., d'où fruitō, -ōnig bas latin), fruī : avoir la jouissance de; et spécialems « jouir des produits, des fruits de » (suivi généralems d'un ablatif instrumental; quelques exemples archand ou postclassiques d'accusatif, e. g. Cat., Agr. 149 pabulum frui occipito ex Kal. Sept., cf. Thes. VI 143 e66 sqq.). Souvent joint à ūtī « se servir de » (en général à possidère « possèder » pour en être différencie; Anton. de Term. CIL I² 589, 1, 31, quod... habber possèderunt usei fructeique sunt; Cic., N. D. 2, 152, pirmis... maritimis rebus fruimur atque utimur, etc., cle groupe ūsusfrūctus « droit d'user d'une chose et jouir des fruits produits par elle ». Ancien, usuel, cla sique.

Dérivés : frūctus, -ūs (génitif archaïque fructuis fructī) m. : 1º droit de percevoir et de garder en pm priété les fruits produits par la chose, jouissance ces fruits, fruit, profit; 2º sens concret : récolte, fruit (surtout au pluriel), produit(s) de la terre, des arbre d'un animal; bénéfice retiré de, revenu. — Bien que le fruit de l'arbre se dise spécialement pomum, terme générique frūctus peut s'employer dans ce sene spécial, cf. Cat., Agr. 102, olea si fructum non festion pour la confusion, cf. Nux 163, raperent mea pom procellae | uel possem fructus excutere ipsa meos, On sait que le français a différencié frūctus « fruit », terms général, de pōmum spécialisé dans le sens de « frui du pommier, pomme », et a éliminé mālum. Pann. man. M. L. 3537; germanique: v. h. a. fruht, etc. celtique : gall. frwyth: De là : frūctuārius : qui con cerne les fruits, qui rapporte; fructuarium : rejeton de la vigne qui donne des fruits (cf. pampinarium) frūctuārius, -ī m. : usufruitier ; frūctuosus : fructueux fécond, et infrūctuōsus. - Fructesca (St Aug.) : déessa des moissons.

Composés: frūctifer = καρποφόρος; frūctiferō, -ās; frūctificō, -ās (attesté à partir de Columelle) et fructió, M. L. 3536; dēfruor, -eris, à peine attesté; dēfrūmentum; perfruor (classique); perfrūctiō (tardif).

frūnīscor, -eris, -ītus sum: doublet archaīque de fruor, cf. Aulu-Gelle 17, 2, 5, qui rapproche pour la forme fateor et fatīscor. Inconnu de la langue classique; repris à basse époque, notamment dans la langue des inscriptions. Un composé infrūnītus est dans Sén. uit. bea. 23, 3 et signalé par l'abrégé de Festus, P. F. 80, 24, fruniscor et frunitum dicit Cato; nosque cum adhuc dicimus infrunitum, certum est antiquos dixisse frunitum. Pour la forme, cf. conquinīscō, qui présente la même accumulation de suffixes.

Dans une société rurale comme l'ancienne société romaine, les substantifs frūctūs, frūgēs, frūmentum, par une restriction de sens naturelle, ont servi à désigner les produits de la terré. Cette spécialisation est sans doute italique commune; cf. ombr. frif, fri, accusatif pluriel « frūgēs », osq. fruktatiuf « l'*fructātiō, frūctus ».

Le rapprochement de got. bruks, v. angl. bryce « utilisable » et de got. brukjan, v. angl. brücan « utiliser" avec früg- (cf. früges, fructus) est évident. La spécialisation pour les choses agricoles, qui tient à l'importance qu'avait la campagne pour les anciens Romains et qui apparaît dans früx, früctus, ne se retrouve pas en ger-

manique. — Mais il est difficile d'expliquer le présent manique. — Mais il est difficile d'expliquer le présent fivor, sans g. Il n'y a pas en germanique trace d'une fivor, sans g. Il faudrait poser un ancien *bhrūg-we-, normale après u. Il faudrait poser un ancien *bhrūg-we-, normale après u. Il faudrait poser un ancien *bhrūg-we-, avec un élément de formation -w- comme dans uluō; avec un élément du latin n'autorise cette hypothèse. Cf. mais rien hors du latin n'autorise cette hypothèse. Cf. fungor. V. frūx et frūmentum.

fungo.

früsträ (sur la quantité de l'a final, v. Thes. VI 1429,
früsträ (sur la quantité de l'a final, v. Thes. VI 1429,
37 sq.: Lindsay, Early latin verse, p. 116. Il est pro37 sq.: Lindsay, Early latin verse, p. 116. Il est projable que früsträ est la forme la plus ancienne [il s'agit
hable que früsträ est la forme la plus ancienne [il s'agit
sans doute d'un accusatif pluriel neutre adverbial];
sans le mot a dù être rangé dans les adverbes en rur
ui type extrā, suprā, etc.) adv.: en pure perte, en vain.
fréquent dans l'expression de caractère familier früstra
fréquent dans l'expression de caractère familier früstra
ses « être dupe » : ne frustra sis « ne t'y trompe pas »
plt.); früstra habēre « duper, tromper ».

(Plt.); " absolupénominatif: frūstror, -āris (et frūstrō): 1º absolument « traîner les choses en longueur, tergiverser »; vo transitivement « rendre vain »; et « tromper, abuser, frūstrer »; frūstrātor, frūstrātiō, etc.; dēfrūstror (Plt.).

Les anciens rattachaient früsträ à fraus; il s'agirait d'un de ces mots obscurs où l'on trouve alternants au, et ü; cf., par exemple, naugae, nūgae, etc. Plus usité que nēquūquam (v. Thes. s. u.); non roman.

frustum, -ī n. (ŭ attesté par les langues romanes): morceau (f. pānis, lardī, carnis; se dit surtout des aliments). Ancien, usuel. M. L. 3544.

Dérivés: frustulum n., M. L. 3543; frustillum; frustātīm; frustillātīm « en morceaux »; frustulentus (Plt., d'après esculentus?); dēfrustō (tardif). Cf. M. L. 3542, *frustiāre « froisser ».

La phonétique permet de rapprocher soit irl. brúid «il hrise » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 478), v. russe brūsnuti « gratter, raser » et tout le groupe slave de ce mot (v. Berneker, Et. sl. Wört., I, p. 90), v. angl. brÿsan « briser », soit gall. dryll « fragment », got. drauksnos « κλάσματα, ψίχια », lit. drùzgas « petit morceau », lette druska « miette ». Une décision est impossible.

frutex, -icis m. (et quelquefois féminin): 1º arbrisseau; 2º jeune pousse, rejeton d'un arbre; d'où « branchage, ramée, taillis » (le plus souvent au pluriel). Ancien, usuel. Pour la formation, cf. cortex, caudex, latex.

Dérivés: fruticō, -ās (fruticor) et effruticō: pousser des rejetons (souvent confondu avec fructificō, cf. Ernout, frutex, fruticō, dans Rev. belge de Philol. et d'Hist., t. XXVI, 1948, p. 85 sqq.); fruticēscō, -is (Plin.); frutēscō (tardif); fruticōsus: qui pousse des rejetons; frutectum et fruticētum n.: taillis, fourré; frutectōsus.

Aucun rapprochement sûr.

*frutis: surnom de Vénus; cf. P. F. 80, 18, frutinal: templum Veneris Fruti, et Solin II 14. Emprunt par l'intermédiaire de l'étrusque au gr. 'Αφροδίτη?

früx, -gis f. (mot racine; toutefois, le singulier est rare; la forme la plus employée est früges, -um; le nominatif singulier frügis indiqué par Varr., L. L. 9, 76, est sans exemple; cf. Thes. VI 1448, 17 sqq.): le singulier, féminin comme lux, etc., donc de genre « animé », a dû désigner la force fécondante du sol, la récolte; le

pluriel, de sens concret, désigne les produits du sol; cf. Varr., L. L. 5, 37, quod segetes ferunt, fruges, a fruendo fructus; et, plus spécialement, les céréales. Terme plus général que frūmentum; cf. Plin. 18, 48, sunt prima earum [scil. frugum] genera: frumenta, ut triticum, hordeum; et legumina, ut faba, cicer. M. L. 3546.

frügi indécl. : ancien datif de früx employé d'abord dans des locutions telles que esse frūgī bonae « être capable de donner une bonne récolte, ou un bon revenu »; de la terre, s'est ensuite étendu à l'homme, Plt., Ps. 468, tamen ero frugi bonae; cf. les locutions analogues, Poe. 892, crus si tuus uolt facere frugem; Tri. 278, certa est res ad frugem applicare animum. - Bonae frūgī s'est réduit à frūgī, qui a été considéré comme une sorte d'adjectif invariable, cf. Don., Ter. Ad. 958, « frugi homo » utilis ut fruges, et muni d'un comparatif et d'un superlatif frūgālior, -issimus, d'un adverbe frūgāliter (sur lesquels à l'époque impériale on a refait frugalis, du reste très rare, et à basse époque un nominatif frūgus, frūgius, cl. Thes. Gloss. emend. s. u.), d'un nom abstrait frugālitās, cf. Cic., Tu. 3, 18, frugalitas... a fruge, qua nil melius a terra. Ennius a même employé frūx pour frūgī homō, cf. A. 314, et Thes. VI 1455, 21 sqq.

Le contraire de frügī est nēquam (cl. Cic., De Or. 2, 248; Plt., Pe. 454; Colum. 1, 9, 5), qui a évolué de la même facon.

De frūx: frūgēscō, -is (Tert., Prud.); frūgāmentum: -a a frūgibus appellata, P. F. 81, 7 (sans autre exemple). Composés: frūgifer: καρποφόρος; -ferēns (Lucr.), -legus (Ov.), -parēns (Ven. Fort.), -parus (Lucr.), -perdius (-perdus?), mot créé par Pline, 16, 110, pour traduire l'homérique δλεσίκαρπος.

L'ombrien a aussi frif, fri « frūgēs » accusatif pluriel. Le latin et l'ombrien sont les seuls à avoir conservé ce mot racine, qui n'apparaît ailleurs que dans des dérivés. V. fruor.

fu: fi. Interjection marquant le dédain ou l'aversion. Cf. gr. $\phi \tilde{v}$, $\phi \tilde{v}\tilde{v}$, et l'fufae. Onomatopée labiale; cf. fr. peuh!, pfu, etc., de la langue familière.

fuam, fuī: v. sum, pour l'emploi; fūtāuit: fuit (cf. P. F. 79, 5, cité sous fūtō); fūtāuēre: fuēre, CGL V Plac. V 22, 14 et 30.

Le groupe de fui, fuam appartient à une racine dissyllabique dont le sens concret de « croître, pousser » est conservé seulement par le grec φύω et l'arm. busanim (aor. busay) « je pousse », boys « plante », cf. aussi skr. bhūmih « terre », mais qui, dans la plus grande partie du domaine indo-européen, a pris le sens de « devenir » et a servi à compléter le système de la racine *es- « exister », laquelle fournissait seulement un présent et un parfait. Le perfectum fuī doit donc reposer sur l'aoriste, qui est représenté par gr. ἔφū, « il a poussé » et par skr. ábhūt « il a été », v. sl. by (bystu), lit. bú-k « sois »; l'irlandais a de même boi « a été ». Le degré zéro de la racine devant consonne est nécessairement de la forme ū: skr. ábhūt, gr. ἔφυ, v. sl. byti, lit. búti; un u bref ne peut apparaître que devant voyelle, ainsi dans gr. φύω, dans lit. bùvo « il a été » (qui sert de prétérit à esmi, esù « je suis »), et de même dans lat. fuī et fuam, ou dans le subjonctif du perfectum, osq. fuid « fuerit ». C'est donc sur les deux formes fondamentales qui servaient l'une de perfectum, l'autre de subjonctif - subjonctif

autonome, indépendant du présent, suivant l'ancien usage italo-celtique - qu'ont été faites les formes nouvelles fore, forem et futurum; même chose a eu lieu en osque, où fusid répond à lat. foret et où, de plus, le prétérit et le futur de l'infectum sont tirés de fu- : imparf. osq. fufans « erant », futur osq. ombr. fust « erit », ombr. fur en t « erunt », et même en ombrien un impératif fu tu « estō ». De même que l'u bref de gr. φύσις, φυτόν provient de φύομαι, en face des formes anciennes à υ telles que φυλή, φύλον, « tribu », l'u bref de fore (ancien *fusi), forem et de futurum provient de formes telles que fuī et fuam; ceci en atteste le caractère secondaire. Le procédé remonte haut; en irlandais, on trouve parallèlement des formes telles que buith « être », ro-both « on a été ». La racine de fuī est entrée ainsi dans le conjugaison du verbe « être ». Le mélange est allé loin en celtique (v. H. Pedersen, V. G. d. k. Spr., II. p. 419-441) et en germanique occidental : v. h. a. bis « tu es », etc. Le grec et l'arménien n'en ont pas trace.

Entrée dans la conjugaison du verbe « être », dont elle fournit, outre le perfectum, la survivance isolée forem et les infinitifs futurs fore, futūrum, la racine de fuī a perdu en latin son existence propre. Elle ne fournit aucune forme nominale. La traduction du datif osque fuutrei de la table d'Agnone par « Genetrīcī » est aujourd'hui abandonnée, pour revenir à la traduction filiae, proposée par Thurneysen; v. Vetter, Hdb., nos 147 et 123 b et e.

La racine avait si bien pris le caractère d'un auxiliaire qu'elle a servi à former des formes grammaticales. L'imparfait italo-celtique du type de osq. fufans « erant » et de lat. $leg\bar{e}bam$, $am\bar{a}bam$ présente un morphème *- $f\bar{a}$ -qui est manifestement la racine de $fu\bar{i}$ avec la caractéristique de prétérit - \bar{a} - qui figure dans lat. eram et dans le type lit. buoo « il était », arm. cnay « je suis né », etc. ; dans le futur lat. $mon\bar{e}$ - $b\bar{o}$ (fal. pipafo « je boirai », carefo « car $\bar{e}b\bar{o}$ »?), il y a une formation parallèle dont le second terme est sans doute le même subjonctif dont on a en vieux slave la 3° plur. bq « qu'ils soient ».

D'autre part, il faut citer $fi\bar{o}$, qui, à l'infectum, sert de passif à $faci\bar{o}$. V. aussi peut-être $fut(t)u\bar{o}$.

*fuās : faciās, CGL V 361, 35 ; fuat : faciat, IV 412, 1 ; fuet : faciet, V 629, 10.

Formes sans autre exemple. Si elles sont correctes et ne résultent pas d'une confusion avec fuam ancien subjonctif de sum, elles s'expliqueraient comme les formes duim et crēduās anciens subjonctifs de dō et appartiendraient à la racine *dhē- de faciō, sans l'élément -k. Mais leur isolement les rend suspectes; peut-être faut-il lire: fuās: fiās, etc.; cf. ombr. fuia « fiat ». V. faciō in fine.

I. fūcus, -ī m.: fucus, algue marine, lichen roccella; teinture que l'on en tire, rouge, fard (sens propre et figuré), déguisement. Ancien (Plt.), usuel, non roman; passé en celtique: gall. fug « tromperie ».

Dérivés et composés: fūcō, -ās: teindre, farder, gr. φυκῶ; fūcō, -ōnis: gl. ἐργόμωκος « flatteur » (cf. fullō, etc.); fūcātus, -tiō; fūcilis, P. F. 82, 1; fūcōsus; fūcinus; in-, of-, per-fūcō, -ās: jeter de la poudre aux yeux; offūciae: fards, tromperies.

Correspond au gr. τὸ φῶκος avec changement populaire de genre et de déclinaison (cf. cētus); la correspon-

dance $f: \varphi$, au lieu du p attendu, indique que $\lim_{n\to\infty} \exp(-1) = \exp(-1)$ grec est d'origine étrangère (sémitique) ou que $\lim_{n\to\infty} \exp(-1) = \exp(-1)$ mots sont des emprunts indépendants à la même langue v. Ernout, Aspects, p. 50 sqq., 63.

II. fūcus, -ī m.: bourdon, faux-bourdon, Anden. (Plt.). Non roman.

(Pit.). Non roman.

Du nom racine *bhei- de l' « abeille », dont des dérives figurent dans : v. sl. bitéela, lit. bits, v. pruss. bite. h. a. bini, irl. bech. On suppose *bhoi-ko-s; Kluge. comparant v. angl. bēaw m. « taon », part de *bhouke. mais le sens est différent.

fufae : « pouah » ; interiectio mali odoris, CGL IV 240.

fugiō, -is, fūgī, -itum, -ere (doublet fugire, fugiūl fugiī dans la langue vulgaire, v. Thes. VI 1475, 35 sqq qui a passé dans les langues romanes, v. M. L. 355 cf. fodere et fodīre): fuir (transitif et absolu), s'enfui éviter de (avec l'infinitif); échapper à ; être exilé, hanni (les sens sont à peu près les mêmes pour ceux de gr. φεύγω, qui a pu, du reste, exercer une action sur le verbe latin). Usité de tout temps. Panroman.

Formes nominales et dérivés: fuga, -ae f.: fuite, M. L. 3548, B. W. sous fuir; britt. fo; causatif fugō, ās mettre en fuite, M. L. 3549, et ses composés αu, de, dif-, ef-, re-fugō, tous rares et tardifs; fugālia, -ium n. pl.: fêtes pour célèbrer l'expulsion des rois; fugāta, -ium n. pl.: fêtes pour célèbrer l'expulsion des rois; fugāta, -ae sclave fugitif, -ve; fugitūnārius, -ī « qui poursuit [ou qui accueille] les esclaves fugitifs »; fugitūnōsus, φυγάς (Gloss.); fugitor, -ōris m.: & λ., création plaisante de Plt., Tri. 723, d'après bellātor; fugūtō, -ās: chercher a fuir, éviter (archaīque et familier). Sur fugūtō d'après l'analogie de fugiō/fuga a été créé *fugūa, qui est à l'origine du ſr. fuite, M. L. 3552; fugēla, -ae ſ. (archaīque) et confugēla; fugibilis (Boèce = φευκτός).

Composés en -fuga, -fugus, -fugium: per-, re-, transfuga m.; Fest. 236, 10, perfugam Gallus Aelius aŭ qui liber aut seruus sua voluntate ad hostes transierit; qui idem dicitur transfuga; pro-fugus; re-fugus; ef-, per-, re-fugium, M. L. 7161; rēgifugium; suffugium.

Composés de fugiō: au- (M. L. 781 a), con-, dē-, dif-, ef- (ec-), per-, pro-, re-, suf-, trāns-fugiō, dans lesquels le sens du verbe demeure inchangé et précisé seulement par le préverbe.

Dérivé d'un présent athématique *bheug- que le grec a fait passer au type thématique : φεύγω, ξφυγον. Le même thème existait comme nom racine d'action conservé dans l'accusatif gr. φύγα-δε; on en a au nominatif le dérivé hom. φύζα et ordinairement le dérivé φυγή, qui a son pendant exact dans lat. fuga. Le lituanien a aussi un présent dérivé bûgstu « je prends peur » (avec une forme allongée de l'u radical), un causatif baugtui « effrayer » et un adjectif baugtus « craintif ». — En revanche, le -gh- intérieur oblige à séparer got. biugan « plier », apparenté à gr. π τυχ- (π τύσσω) et sans doute à la racine sanskrite bhuj- « plier », où le bh- initial représenterait un ancien groupe de consonnes et où jest sans doute le résultat d'une dissimilation.

fulcio, -īs, fulsī, fultum (à basse époque fulcīuī, fulcītum), fulcīre : étayer, soutenir, supporter ; et par suite

caffermir, fortifier ». Ancien, usuel. M. L. 3554, 3564 (fillus).

Rormes nominales, dérivés et composés : fulcrum n.

Rormes fulctrum, Gloss.) : support, étai ; pied [de lit, noté aussi fulcrum].

Btymologie incertaine. L'indo-européen n'admet pas de racine commençant par la sonore aspirée nécessaire pour rendre compte de lat. f et finissant par une sourde. Sans doute forme à finale assourdie d'une racine *bhelg-; la forme à c différenciait cette racine de fulgō. On rapprocherait v. isl. bjalki, v. angl. bealca « poutre », it. baltēna, baltēnas « pièce de bois servant à soutenir quelque chose »; on explique ainsi exactement lat. ful-crum. Peut-être gr, φάλαγξ.

fulgō, -is (forme archaïque, attestée par la poésie, cf. Thes. VI 157, 63 sqq.) et fulgeō, -ēs (forme usuelle et classique, Cic., Catull., Varr., etc.), -sī, -ĕre, -ēre is riller » en parlant des astres, des phénomènes lumieux du ciel, et spécialement de l'éclair ; de là le sens de a lancer des éclairs » (auquel il faut sans doute rattacher la glose de P. F. 82, 13, fulgere prisci pro ferire dicebant, unde fulgus dictum est), e. g. Ioue fulgente, conante, Cic., N. D. 2, 25, 65 et Vat. 20; l'emploi impersonnel de fulgit, fulget « il éclaire » ; cf. Cic., Diu. 2, 72, 149, si fulserit, si tonuerit, si tactum aliquid erit de caelo. Usité de tout temps. Conservé seulement dans une forme roumaine, M. L. 3554 a, et en irlandais, dans le dérivé fulgen « ignis ».

Formes nominales, dérivées et composées: fulgor, -ōris m.: éclat », sens physique et moral, cf. sµlendor, ardor, etc.; fulgur, -uris n., normalisation d'une ancienne flexion fulgus, fulgeris encore attestée sporadiquement, cf. Thes. VI 1517, 74 et 1518, 9 sqq., et conservée dans certaines langues romanes, cf. Meyer-Lübke, Einf.³, § 179; B. W. sous foudre: éclair (= ἀστραπή), M. L. 5555. De là: fulgurō, -ās, impersonnel et personnel qui a tendu à remplacer fulgeō dans le sens de « lancer des éclairs », avec ses nombreux dérivés et composés, M. L. 3556; fulguriō, -īs « frapper de la foudre », surtout employé au participe fulgurītus, cf. Varr., L. L. 5, 70; P. F. 82, 8; fulgurālis; fulgureus (tardif).

fulmen, inis n.: foudre, coup de foudre, différencié de fulgur, e. g. Sén., N. Q. 2, 57, 3, fulgur quod tantum splendet, et fulmen quod incendi... fulmen est fulgur intentum (= κεραυνός). Plus fréquent que fulgur, cf. Thes. VI 1518, sauf dans la Vulgate, mais non roman.

Dérivés : fulminō, -ās : fulminer, lancer la foudre (impersonnel et personnel), foudroyer (transitif), avec

ses dérivés et son composé diffulminō; fulmineus; fulminātus.

Autres dérivés : fulgetrum (et fulgetra f.) : sorte d'éclair, différencié de fulgur, fulmen, sans que la distinction se laisse préciser clairement, cf. Thes. s. u. Pour la forme, cf. ueretrum; fulgidus : brillant, qui éclaire; fulgēscō, -is : commencer à briller; composés de fulgeō : ef- (ec-), of-, tous deux d'époque impériale, prae-, re-, suf-fulgeō, presque uniquement poétiques.

La racine indo-européenne *bhleg'- devait fournir un présent radical athématique qui n'est attesté nulle part, mais que supposent la longue radicale de véd. bhrájatē. av. brāzaiti « il brille » et le manque de concordance entre gr. φλέγω « j'enflamme » et lat. fulgō et fulgeō. Le grec a le nom d'action φλόξ (φλογός) « flamme ». Le vocalisme de lat. fulmen et fulgur a été déterminé par celui de fulgo, fulgeo (fulsi est aussi fait sur fulgo); le grec a φλέγμα « embrasement », φλεγμονή « inflammation » et φλογμός « flamme ». Le vieux haut allemand a blecchen « devenir visible », de *blakian. — Un vocalisme à degré zéro *bhlog'- apparaît peut-être dans les formes baltiques et slaves, qui ont le suffixe *ske/o : v. sl. blišto (blištitu), blištati « briller » (avec type -i-/-edes verbes indiquant l'état), lit. blizgù, blizgeti « briller » (avec -zg- de -gsk-; cf. le type gr. μίσγω), et ce vocalisme concorderait avec celui de lat. flagro et flamma. Les formes latines n'admettent pas d'autre explication; mais les formes slaves blisku et blesku « éclat » supposent des diphtongues -ei- et -oi-; ces formes pourraient être faites secondairement sur le verbe; mais le germanique a des formes reposant sur *bhleig'- : v. isl. blikia « briller », v. angl. blīka « briller », etc. On ne peut donc rien affirmer. Du reste. *bhleg'- et *bhleigh'- sont des formes élargies de la racine *bhel-« briller » de skr. bhālam « éclat », v. sl. bělŭ « blanc », v. isl. bāl « feu », gr. φαλύνει λαμπρύνει, Hes., etc. Flagrare est un dérivé d'un mot *flagro- ou *flagra-

Flagrāre est un dérivé d'un mot *flagro- ou *flagranon attesté, qui a pu disparaître par suite de son homonymie avec flagrum; cf., avec un autre vocalisme, norv. blakra « briller, faire des éclairs ». Quant à flamma, le -mm- ne peut s'expliquer ni en partant de -gm-, cf. agmen, etc., ni en partant de -gsm-, cf. exāmen. Il y a eu gémination expressive de la consonne médiane.

fūligō, -inis (fulligo, CGL II 74, 11) f.: suie. Ancien. M. L. 3558, fūlīgo et *fūllīgo. Cf. cālīgō, rōbīgō, orīgō, etc., Ernout, Philologica, I, p. 175 sqq.

Dérivés (tardifs) : fūlīginātus; fūlīgineus; fūlīgināsus. Il faut sans doute y rattacher fūlīna : coquīna; fūlīnārius : coquīns, coquester; fūlīnāre : coquīnāre, qu'on trouve dans les Gloses et qui doivent être des transformations plaisantes de culīna, influencées par fūlīgō.

Dérivé d'un thème *dhūlį-; cf. lit. dúlis « nuage, vapeur, fumée (servant à enfumer les abeilles) », skr. dhūlih, dhūli « poussière »; le lituanien a, d'autre part, dujà « poussière fine ». Le sens de « objet mis en mouvement vif » était celui de la racine, et l'on s'explique ainsi irl. dúli « désir ».

fulix, -icis (fulica, -ae) f.: foulque, poule d'eau. Depuis Afranius. Des traces de la double flexion subsistent dans les langues romanes; cf. M. L. 3557 et Einf., p. 187. Diminutif: fuliculus m. (Gloss.).

Cf. v. h. a. belihha « poule d'eau », et peut-être gr. $\varphi \alpha \lambda \bar{\alpha} \rho \iota \zeta_5$, skr. balākā « cigogne »; et, pour la formation, cornix, etc.

fullo, -onis m.: 1º foulon; 2º sorte de scarabée (qui saute comme le foulon). Ancien, usuel. M. L. 3562.

Dérivés: fullōnius; fullōnicus, subst. fullōnica f. (scil. ars ou taberna); fullōnicō, -ās (bas latin), -cātiō (= γναφική); infullōnicātus = ἄκναφος (Gl.). Un verbe *fullō, dont le participe fullātum figure dans les Gloses, CGL III 322, 36, est supposé par les formes romanes: fr. fouler, it. follare, etc.; cf. M. L. 3560. Cf. aussi 3561, *fullicāre. Le germanique a: v. angl. fullere et fullian « fouler ».

Terme technique de type populaire, sans étymologie certaine.

fuluus, -a, -um: 1º brillant (se dit des astres, de l'Olympe, etc.); 2º couleur de feu, fauve. Cf. Gell. 2, 26, 11, fuluus... uidetur de rufo atque uiridi mixtus in aliis plus uiridis, in aliis plus rufi habere. Ancien, poétique ou technique. M. L. 3565 (fūlvus).

Dérivés: fuluāster, -tra, -trum (Ps.-Apul.); fuluúdus (Itala); fuluor, -ōris? (douteux; cf. Thes. s. u.); Fuluius, -uia, -uiānus (-a herba, Plin. 26, 88), -uiaster. Certaines formes romanes du type fr. « fauve » remontent à falous, CGL IV 24, 5, 23, qui est sans doute germanique. M. L. 3174.

Le groupe le plus ordinairement rapproché est celui de lit. geltas, v. sl. žlītā (serbe žāt) « jaune »; cf. sous fel. Des formes à gh- prépalatal sont signalées sous holus. Sur flāuus et flōvas, de racine dissyllabique, v. ces mots. Le suffixe *-wo- est courant dans les adjectifs désignant des couleurs; cf. flāuus, heluus, rāuus, etc. On le retrouve notamment dans v. h. a. gelo « jaune » et dans lit. gelsvas « jaune ».

Le même suffixe se retrouve dans lit. dulsoas « grisâtre » que M. Niedermann a rapproché I. F. 15, 120 sqq. Enfin, M. Burger, Rev. Ét. lat., 8 [1930], p. 227 sqq., repousse les deux étymelogies à cause du sens et, comparant gr. $\alpha \theta \omega v$ à côté de $\alpha \theta \omega$, rapproche de manière séduisante le verbe latin $fulg\bar{\rho}$, $fulge\bar{\rho}$.

fūmus, -ī m. : fumée. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 3572.

Dérivés et composés: fūmō, -ās: fumer (employé surtout absolument; l'emploi transitif est rare et tardil), panroman, M. L. 3566 (et celtique: bret. fui, fu); fūmābundus (Ital.) et ef-, suf, M. I. 8436; trānsfūmō, composés d'époquie impériale; *affūmō, M. L. 268; fūmēscō, -is (Isid.); fūmeus; fūmidus; fūmōsus, M. L. 3569, 3571; fūmārium n.; fūmāriolum n.: cheminée, M. L. 3567, 3568; fūmēaria f.: nom d'une plante, καπνὸς ἢ κορυδάλλιον; fūmīgō, -ās: fumer (emploi absolu); enfumer; en médecine « faire des fumigatioōs; ef- et suf-fūmigō, M. L. 3570; fūmi-fer, -fīcus (= χαπνοποιός); fūmus terrae m.: fumeterre, M. L. 3573.

Cf., avec le même sens, skr. dhūmáḥ, v. sl. dymü (s. dīm, dīma; r. dym, dýma), lit. dūmai (au pluriel), v. pruss. dumis (gr. θῦμός « force vitale, courage » est trop aberrant pour être rapproché; c'est une formation

propre au grec, à rapprocher de θύω « je m'élance »]. cf. toutefois hitt. tuḥḥima- « halètement » de *dhūmā. B. S. L. LII, p. 75 et s. Le germanique a, avec un sens différent et un autre vocalisme, v. h. a. toum « γα: peur » et, de plus, avec un autre suffixe, got. dauns (léminin) « vapeur ». V. lat. suffiō et fūlīgō.

funda, -ae f.: fronde. Puis par extension toute espèce d'objets comparables à la fronde: chaton de bague tramail, bourse; et aussi la balle de plomb qu'on loge dans la fronde; enfin « bandage », sens tardif sous l'influence du grec. Ancien. M. J. 3577 (funda); B. W. sous fronde et fonte. Celtique: irl. bann, sonn?

Dérivés: funditor: frondeur; formé comme iānitor (de iānus) et sur lequel sans doute a été fait libritor, e. g. Tac., A. 2, 28; fundibalum n.; fundibalus m (hybride latino-grec, cf. fustibalus): σφενδόνη, « fronde » et « frondeur », M. L. 3582 a; fundibali. λιθοδόλοι (Gloss.); fundibalō, -ās; -balārius, -balātor (Itala); fundālis (Prud., ou fūnālis?).

Funda a subi l'influence de fundō, auquel le rattachait l'étymologie populaire; cf. Isid., Or. 18, 10, 1, funda dicta eo quod ex ea fundantur lapides, i. e. emittantur (cf. hom. βέλεα χέεσθαι). C'est un mélange de funda et fundō que provient fundūtō, -ār « lancer avec la fronde » employé au figuré par Plaute; f. uerba, comme fundere uerba. De même, c'est par suite d'un rapprochement avec fundō que fundibulum, qui proprement désigne l'entonnoir, cf. M. L. 3583, a pu être confondu avec fundibalus et désigner la fronde.

A funda plutôt qu'à fundus, malgré Varron, semblent se rattacher fundula « impasse, cul-de-sac », fundulus « saucisson, andouille ».

Mot technique, sans doute emprunté au même mot qui a, d'autre part, fourni le synonyme grec σφενδόνη, dont l'origine indo-européenne est très douteuse (on compare σφεδανός « impétueux »). Dans l'armée romaine, les frondeurs semblent avoir été des auxiliàres, originaires des Baléares (cf. Cés., B. G. II 7, 1); de même dans l'armée d'Hannibal. II n'y a pas lieu d'accepter le rattachement, proposé par Cuny, BSL 37 (1936) 1-12; de funda et σφενδόνη à la racine *bendh- « lier », par une évolution sémantique « bandage, ceinture », puis « bourse » et « fronde », tout ceci arbitraire.

fundo, -is, fudi, fusum, fundere : 1º verser, répandre. Correspond à gr. γέω, se dit des liquides, et spécialement d'un métal en fusion ; de là le sens technique de «fondre» conservé dans les langues romanes. Par analogie s'est appliqué à toute espèce d'objets, matériels ou non, qui se répandent d'une manière régulière et ininterrompue (grains, sons, larmes, odeurs, paroles, rayons, lumière, vents, etc. : cf. fluō); d'où le sens de « produire en abondance » (se dit de la terre) ; 2º terme technique de la langue militaire « disperser, mettre en fuite » (souvent joint à fugare, avec lequel il allitère). Pronominal : se fundere « se répandre, s'étendre au loin ». Participe : fūsus « qui se répand, diffus, prolixe ». Usité de tout temps. M. L. 3581; B. W. fondre; celtique; gall. fynnu, etc.; cf. peut-être aussi M. L. 3582, 3584, *fundiare, *fundicāre.

Dérivés en fund- et en fūs- : fundibulum : entonnoir, M. L. 3583, sans doute refait sur le composé

plus ancien infundibulum; fūsiō (rare), non attestė avant Cic., N. D. 1, 15, 39, dans un passage sans doute avant Cic., N. D. 1, 15, 39, dans un passage sans doute traduit du grec: Chrysippus ipsum mundum deum dict esse et eius animi fusionem (= χύσιν) uniuersam; conservé dans le fr. foison, M. L. 3612; les composés conservé dans le fr. foison, M. L. 3612; les composés conservé dans le fr. foison, M. L. 3612; les composés conservé dans le fr. foiso sont, au contraire, usités. Cf. aussi fūsiōnāticum: ὑλιστιχόν (Gloss.); fūsor, terme technique: fondeur en métaux (dans l'Itala, traduit οἰνόχοος « échanson », pincerna, et a un féminioffusitrix; v. Thes.); fūsiūs: fusible; fūsūra: fonte, fusion (Plin.); fūsus, -ūs m.: rare, ne semble pas attesté en dehors de Varr., L. L. 5, 123, fons unde funditur e terra aqua uiua, ut fistula a qua fusus aquae; fūsōrius: χωνευτικός, qui se met en fusion (Gloss.); fūsōrium: évier.

Composés de fundō : af-fundō (affūsō, -ās, M. L. 269 a) ; corumfundō (= περιχέω) ; confundō : verser ensemble et « confondre » (cf. συγχέω), M. L. 2141 ; confūsiō = σύγχυσις ; dēfundō « tirer » du vin (= καταχέω), M. L. 2521 ; dif-fundō (= διαχέω) ; effundō (= διαχέω) ; infundō (= διχέω), M. L. 4415 ; interfundō ; offundō « rēpandre devant soi, envelopper » ; perfundō « verser à travers, inonder », M. L. 6410 ; praefundō (rare, post-dassique) ; prōfundō « rēpandre en abondance » (= προχέω) ; refundō « reverser, refouler, rejeter, rendre liquide » M. L. 7163 ; suffundō (= ὑποχέω) ; trānsfundō, M. L. 8554 a.

lunditō, -ās : v. funda.

Dans les formes précédentes, le latin a généralisé le .d. de fundō; mais certaines formes ne présentent pas cet élargissement. Ainsi :

10 cziuti: glosé effusi par P. F. 71, 12 (sans doute lire ecfuti; la quantité de la voyelle intérieure n'est pas attestée directement). Le composé suppose un simple *futus, auquel se rattache peut-être *futāre; v. plus bas. 20 fūtis, -is f.: uas aquarium uocant futim, quod (l. quo?) in triclinio allatam aquam infundebant, Varr., L. L. 5, 119. De fūtis a été tiré un dénominatif *fūtiō, is (tutiō, Priscien, GLK II 131, 25) conservé dans le composé effūt(t)iō, -īs « répandre des paroles, bavarder » (doublet effūtāre dans les gloses, cf. Thes. Gloss. s. u.). Classique, mais avec une nuance familière. De là : effūticius. -a. -um (Varr.).

3º fūtilis (et futtilis): qui s'écoule ou qui laisse s'écouler facilement; substantif neutre fūt(t)île: vase à eau usité dans les cérémonies religieuses. S'emploie surtout au sens moral: « indiscret, frivole; futile »; cf. P. F. 79, 7, futtiles dicuntur qui silere tacenda nequeunt, sed ea effundunt. Sic et uasa futtilia a fundendo uocata; Isid., Or. 10, 109; CGL Plac. V 19, 16. En dérivent: fūt(t)îlitās; fūt(t)iliter; effūtilis « qui nihil retinet », CGL V 619, 8,

La racine *g'heu- « verser » fournissait un aoriste athématique qui est conservé dans hom. χότο, etc.; le présent gr. χέω est isolé; le sanskrit a le présent a redoublement juhéti « il verse (en libations), il sacrifie ». Il y a un ū dans gr. χῦλος « suc, jus » et χῦμός « suc », comme dans lat. fūtis, peut-être aussi dans alb. dule, dile « cire ». — Pour obtenir un présent, les langues occidentales ont recouru au suffixe *-de/o-, d'où got. giutan « verser ». Le latin combine le même suffixe avec la nasale infixée, d'où fundō, en face de fūdī; le participe fūsus a été fait secondairement sur fūdī; une forme an-

cienne bâtie directement sur la racine est attestée par exfut (pour *futō, v. confutō). Le grec a une formation intensive : κόχυ πολύ, πλῆρες, Hés., avec un verbe κοχύδεσκε (chez Théocrite), κοχυδεῖν « s'écouler en abondance ». On peut rapprocher aussi arm. joyl « fondu (se dit d'un métal ») et peut-être jew « forme ».

fundus, -I m. (fundus, -us dans Paul. Dig.; traces d'une flexion fundus, -eris dans Greg. Tur., cf. Thes. VI 1574, 2 sqq.; sur la forme de latin vulgaire fundora (pluriel), v. Meyer-Lübke, Einf.3, p. 184; B. W. sous fond): 1º fond (de toute espèce d'objets : sol, mer, fleuve, vase, armoire); 2º fonds de terre : fundi appellatione omne aedificium et omnis ager continetur; sed in usu urbana aedificia aedes, rustica uillae dicuntur; locus uero sine aedificio in urbe area, rure autem ager appellatur: idemque ager cum aedificio fundus dicitur, Dig. 50, 16, 211. Toutefois, de très bonne heure, fundus a désigné la « terre », par opposition à aedēs; e. g. Plt., Tru. 174, sunt mi etiam fundi et aedes; 3º terme de droit, synonyme de auctor, « celui qui donne une base à, qui confirme ou ratifie » (v. Gell. 19, 8, 12); se dit surtout du peuple, cf. P. F. 79, 2, fundus dicitur ager ad similitudinem fundi uasorum. Fundus quoque dicitur populus esse rei quam alienat, hoc est auctor, et Thes. VI 1580, 53 sqq. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3585.

Dérivés et composés: fundō, -ās: donner un fond à, maintenir sur un fond, fonder, M. L. 3580, et ses dérivés: fundāmen (poétique), fundāmentum « fondement, base (sens propre et figuré) », M. L. 3579; irl. fundaiment; fundātor (non attesté avant Vg.); fundātiō (Vitr., Itala); funditus: depuis le fond, de fond en comble (cf. rādicitus); suffundō, -ās, M. L. 8437; *affundāre, M. L. 269; *confundōre, M. L. 2140; *explunderāre, M. L. 3009; exfundoō: ēuertō (un exemple tardif); *infundiāre, M. L. 4415 a. On y rattache la forme osco-latine de Lucérie, CIL I² 401, fundatid (« deposuerit? », v. Vetter, Hdb., p. 164., mais cette forme est peu sûre, cf. Ernout, Textes archaīques, nº 91.

fundānus: épithète de mūniceps, mūnicipium, cf. Gloss., fundanus rusticus qui fundos colit, et pāgus/pāgānus, etc.; de là Fundānius, -a, noms propres.

profundus: (profundum dicitur is quod) altum est ac fundum (longe habet), F. 256, 19. Ancien, usuel, classique. M. L. 6772 et 6771, *profundicare.

lătifundium (époque impériale, Plin., Sén., Pétr.) : vaste domaine.

Pour fundulus, fundula, v. funda.

Fundus appartient à un groupe de mots évidemment apparentés les uns aux autres, mais dont les formes différent trop pour qu'on puisse poser des originaux indoeuropéens. L'explication de ce fait — qui est de caractère religieux — a été fournie par M. Vendryes, dans un mémoire cité sous mundus, l'une des formes du groupe. Le mot le plus proche de fundus est irl. bond « plante du pied », gall. bon « base ». Il y a une forme *bhudhdans gr. πυθμήν « fond, pied (d'une montagne) », etc. (cf. Porzig, Wörter u. Sachen 15, 1933, 112-139), skr. budhnáh « sol, base », v. h. a. bodam « sol ». Il y a -ddans v. isl. botn, v. angl. botm « fond » et gr. πύνδαξ. Le -d- latin et celtique est donc ambigu. — Mais on ne peut même affirmer que f- du latin repose sur bh-; car

s substantifs en -is: finis, etc., sans doute stis; Lucrèce écrit aurea... funis, 2, 1154, dans ge où il songe à l'homérique œtopin xpuochinetc.; accusatif fūnem, ablatif fūne attesté un seul exemple de fūni dans Caton, Agr. 25, tif pluriel est en ium; quelques exemples d'ac. -is dans Caton, Agr. 26; Sisenna hist. 26, 4, 575; 8, 708): corde, câble. Souvent jourde il est différencié: semble désigner une corde ge; cf. P. F. 481, 1, thomices Graeco nomine. tae restes ex quibus fiunt funes. Ancien, usuel se des locutions proverbiales. M. L. 3589; cel. suanem, britt. fun.

rés: fūniculus (fūniculum tardif, sans doute à ion du gr. σχοίνισμα; fūnicula comme resti...): petite corde; fūnālis: de corde, de volée, en dehors du timon (on trouve aussi fūnālis ce sens); fūnāle n.: torche faite d'une corde de cire; fūnētum (Plin. 17, 174); *fūnānen, 574.

és : fūnambulus = σχοινοβάτης; fūnirepus fūnitortor (Gloss.) = σχοινοπλόκος; sēmijū. μισχοίνιον.

rapprochement sûr (v. finis). Si ū repose sur oi, on pourrait rapprocher lat. filum.

eris n. (anc. foinos?, cf. Mar. Victor., GLK ex libris antiquis... pro « funus » « fo (i) nus »). au sens général (le convoi se dit proprement souvent au pluriel collectif, funera, le deuil nt plusieurs cérémonies. Mais la loi des s emploie le singulier, 10, 4 et 10, 5. Servius Ae. 2, 539, funus est iam ardens cadauer ; quod tur exsequias dicimus; crematum, reliquias: am, sepulcrum; mais cette explication repose ologie populaire qui rapproche fūnus de fūnis « torche », cf. Varr. ap. Serv., Ae. 6, 224, et 11, 143. Ailleurs, Servius, Ae. 3, 22, note : apparatus mortuorum funus dici solet. Du érémonie funèbre » on est passé en poésie au nort », cf. Thes. VI 1604, 52 sqq., et de « canis de « cause de mort, destruction, ruine ». uel. Non roman.

is: fūnebris: relatif aux funérailles, funèbre, s-ri-s; fūnereus (poétique, époque impériale); us; fūnerālis, -rōsus, tardifs; fūnestus: morste; fūnestō, -ās: exposer à la mort, souiller rime, déshonorer; fūnerō, -ās (époque impélébrer les funérailles; fūnerātīō; fūnerātīcius. e complexe *-nes- indique des faits de carac; on a vu ci-dessus fēnus, et cf. mūnus. Sur adical, on ne peut faire que des hypothèses tes.

m.: voleur; dans la langue de l'Église « le ncien, classique. M. L. 3590; v. irl. fúr, etc. s et composés: furtum: vol (sens abstrait et furta « produit du vol »). Panroman. M. L.). Composé: furtificus (Plt.). Le vol s'accomsecrètement, furtum s'est employé par dérivec le sens de « stratagème, ruse secrète », cf. 10, 735, haud furto melior, sed fortibus armissens de « secret, clandestin » qui s'est dévens furtim, furtiuus « volé » (Plt.) et « furtif »

secret » (à partir de Cic.). Le sens s'oppose donc à

celui ac - dris (et fūrō): voler; et surtout « soustraire, dérober », M. L. 3591, et *fūricāre, M. L. 3597, B. W. fourgon; fūrātor; suffūror (joint à suppīlō par Plt., Tru 566).

fūrāx: enclin au vol, voleur; fūrācitās; fūrāciter; *fūrius, M. L. 3600; fūrīnus.

fürātrīna (Apul.) : vol. Sans doute mot archaïque repris par Apulée, dérivé de füror, comme lā(ua)trīna de lauō. Fūrātrīnus : surnom de Mercure?

fūrō, -ōnis m.: furet, M. L. 3603 (f. et *furiō); B. W. sous furet; fūr mellāris, nom d'un animal inconnu (le blaireau? mēlō-mēlēs, Isid., Or. 12, 2, 40) dans polem. Silv.; fūrōnia: κλέπτρια (Gl.).

fürunculus (sans doute diminutif de fürō, attesté dans les langues romanes avec le sens de « voleur », el. homō/homunculus): tige secondaire de la vigne (qui dérobe la sève aux tiges principales), bosse de la vigne à l'endroit du bouton et, par comparaison, « furoncle », M. L. 3607; B. W. s. u.

Semble inséparable de gr. φώρ, comme déjà l'indique Serv., G. 3, 407, ... certe a graeco uenit; nam fur φώρ wocdur. Mais l'ū (et sans doute le f initial) suppose un emprunt ayant passé par l'étrusque; à moins que φώρ et für ne remontent tous deux à un même original non indo-européen (cf. fūcus) et n'aient été rattachés à φέρω, ferō par étymologie populaire appuyée sur le sens de ferre dans une expression comme agere ferreque. — A remplacé cleps; v. clepō.

furca (ü), -ae f.: fourche à deux dents; toute espèce d'instrument en forme de fourche, en particulier instrument de supplice. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3593. Germanique: v. angl. force, etc.; celtique: irl. forc, etc.

Dérivés et composés : furcatus ; furcula : furcilla. M. L. 3594; furcillo, -as, -atus; furcifer « pendard »; furc(ul)osus (bas latin); bifurcus: qui bifurque; bifurcum n. : bifurcation ; *quadrifurcum, M. L. 6917 ; trifurcus, -cium. Le sens de ces composés est curieux. Ils ne signifient pas « qui a deux, trois, quatre fourches », mais « qui a la forme d'une fourche à deux. trois, quatre dents »; cf. bifidus; *confurcium. M. L. 2142; *infurcare, 4415 b; interfurcium, 4490. -M. Niedermann, et après lui F. Brender, Rückläuf. Ableit. im Lat., Bâle, 1920, ont soutenu que furca devait être tiré de furcula, dont le suffixe d'instrumental aurait été interprété comme un suffixe de diminutif (cf. falcula et falx), le sens de furcula ne comportant pas de nuance diminutive ; cf. le nom propre Furculae Caudinac, dans lequel furcula est conservé (dans T.-L. 38, 7, 9, on lit fulturis et non furculis); le diminutif usité étant furcilla.

Aucun rapprochement sûr; v. Niedermann, IF. 15, 104, et Glotta 19, 4 sqq.

furfur, -ris m. (le plus souvent au pluriel furfurēs, féminin depuis Celse, d'après palea, etc.): tégument des grains, son; petites écailles (pellicules de la téte); cf. gr. πίτυρον (surtout au pluriel πίτυρα), πιτυρίασις. — Ancien; surtout technique. M. L. 3595.

Dérivés: furfuriculae (tardif); furfureus (f. pānis = πιτυρίας, πιτυρώδης), M. L. 3595 b; furfurārius (tardif), M. L. 3595 a; furfurāceus (tardif); furfurōsus:

couleur de son (Plin.); furfurāculum : vrille, tarière (d'après perforāculum?, v. Thes. s. u.); furfuriō, -ōnis m. : oiseau inconnu?

Mot expressif à redoublement. Cf. le groupe de arm. borot « lépreux »?

furnus : v. fornāx.

furō (et plus tard furiō d'après īnsāniō), -is, -ere (parfait furuī à peu près sans exemple; on emploie īnsānīuī): être fou (avec idée accessoire d'agitation violente), être hors de soi, égaré; être furieux. Se dit des hommes et, par extension, des choses (vent, mer, tempête, etc.); furibundus. Ancien (Enn.), usuel.

Formes nominales et dérivés: furor, -ōris m.: fureur. Cicéron distingue insānia (μανία) de furor (= μελαγχολία), Tu. 3, 5, 11. Le furor est un accès qui peut frapper même le sage, tandis que l'insānia ne peut l'atteindre. Néanmoins, furō traduit μαίνεσθαι dans Hor., C. 2, 7, 28, etc. — Formes savantes en roman. M. L. 3604.

furāx adj. (classique); furāciter, -citās (rare); furia f. employé surtout au pluriel furiae: furie(s), fureur(s) (sens concret); personnifié et divinisé Furiac: les Furies, qui comme Dīrae sert à traduire Εὐμενίδες. Μ. L. 3596. De furia: furiōsus (ancien, Lex XII Tab.), usuel, classique, roman, cf. M. L. 3599; cf. rabiēs, -biōsus; furiātis (poétique); furiātus (poétique), dont on a tiré furiō, -ās (poétique, époque impériale): rendre furieux; furiāx; furiātilis? (v. Thes.). Composés (rares et tardifs): dē-, inter-, per-, praerō.

Dans v. sl. burja « λαῖλαψ », -r- ne peut être que suffixal : une racine n'admet pas la forme *bheur-. On ne peut non plus rapprocher skr. bhuráti, qui est parent de ferueō (v. ce mot). En revanche, on peut rapprocher gr. θορεῖν « s'élancer », θόρυ-βος « bruit, tumulte », v. angl. dréam « cris, chants joyeux » et av. dvaraiti « il se précipite » (en parlant d'êtres mauvais).

Fur(r)Ina, -ae f.: nom d'une ancienne divinité, de caractère inconnu: nunc uix nomen notum paucis, dit Varr., L. L. 6, 19. De là : fur(r)Inālis, Fur(r)Inālia. Martianus Capella y associe Fura. En rapport avec fūr? Ou étrusque? Cf. Lauerna.

furuus, -a, -um: sombre, noir. Veteres Romani furuum atrum appellauerunt, Gell. 1, 18, 4; cf. pour l'emploi Sén., Contr. 1, 1, 23, furuus diēs = d. āter. Adjectif archaïque, conservé presque uniquement en poésic. Même formation en -uo- que dans flāuus, fuluus, giluus, heluus, rāuus.

Dérivé : furuēscō (Mart. Cap.).

V. fuscus.

fuscina, -ae f. : fourche [à trois dents], trident ; foêne. Ancien, technique. M. L. 3610.

Dérivé : fuscinula (tardif). Sans étymologie.

fuscus, -a, -um: noir, sombre. Comme candidus, peut s'appliquer à la voix: sombre, indistinct. Classique, usuel. M. L. 3611. Ainsi que beaucoup d'adjectifs en -cus (cascus, mancus, etc.), a dù d'abord s'appliquer à l'homme; désignerait une couleur foncée, soit du corps, soit des cheveux, d'où l'emploi comme surnom de Fuscus, Fuscānus.

Dérivés et composés: fuscitās (Apul.); fuscēdō (rare et tardif); fuscō, -ās (poétique): noircir, obscurcir; fuscātor (Luc.); īnfuscō; īnfuscus, -a, -um; offuscō: obscurcir; d'où «ternir l'éclat, avilir, dégrader » (latin ecclésiastique); offuscus; offuscātiō; suffuscus, -culus.

Le rapport de furuus et de fuscus est comparable à celui du v. angl. basu et de irl. basc « rouge ». L'élément radical est le même que celui de v. angl. dox, dosk « sombre » (angl. dusk), identique à fuscus, et, avec un autre suffixe, de v. angl. dosen « brun sombre ». Pour la variation de suffixe, cf. cascus et cānus.

fūstis, -is (\bar{u} d'après le témoignage des langues ronanes et du celtique; abl. $f\bar{u}st\bar{t}$) m : bâton. Ancien (Loi des XII Tables), usuel. Panroman. M. L. 3618; B. W. sous $f\bar{u}$ t. Passé en celtique : irl. $s\bar{u}ist$ « fléau », gall. ffust.

Dérivés et composés : fūsticulus (tardif), M. L. 3616; fūsticulus (Glos.), M. L. 3615; fūstellus (Gloss.); fūsterna f. : tête du sapin, partie exempte de feuilles; fūstuārium : bastonnade (déjà dans Cic.; neutre d'un adjectif fūstuārius qu'on trouve en bas latīn); fūst(i)ārius (tardif); fūstigō, -ās (Cod. Theod., Gloss. Philox.): fustiger, bātonner, M. L. 3617; cf. μαστιγόω?; quantité de l'i incertaine; ī comme dans castīgō, fatīgō? ĭ dans M. L.; fūstiudīnus (de fūstis et tundō), adjectif forgé par Plt., As. 34; fūstibalus : fronde attachée à un bāton; hybride formé comme fundibalus; fūstō, -ās et dēfūstō « bātonner » (bas latīn). Cf. aussī M. L. 3614, *fūstāgō « rondin »; 3619, *fūstūāre « rosser »; B. W. futaine. Pour fūsticellus « petit fuseau », M. L. 3615, v. le suivant.

Étymologie incertaine (celtique d'après Kurylowicz, Mél. Vendryes, 204). Füsterna semble avoir une finale étrusque; cf. nassiterna, etc. Sur füstis et les mots désignant le bâton, v. Manu Leumann, Z. Bedeutunggesch. o. fustis, Hermes 55 (1920), 107.

fūsus, -ī m. (et plus tard fūsum n.) : fuseau ; employé

surtout au pluriel. Attesté depuis Catulle, mais sans doute ancien. Panroman, M. L. 3620. De là : *fūsāgō « fusain », M. L. 3608; *fūsellus; *fūscellus, par contamination avec *fūsticellus? M. L. 3615.

Étymologie inconnue.

futis, futio, futilis : v. fundo.

*futō, -ās, -āre: attesté dans P. F. 79, 5, futare arguere est, unde et confutare. Sed Cato hoc pro saepius fuisse posuit. La glose de Festus confond deux verbes: 1º un fréquentatif du groupe de fu-am, fu-ī, qui aurait été employé par Caton (?); 2º un verbe fütāre dont proviendraient con-fūtō, re-fūtō, non autrement attesté et qui est sans doute une reconstruction arbitraire faite sur les composés. V. confūtō.

On a rapproché le groupe de fundō, mais les sens ne coïncident pas. Les autres rapprochements sont aussi incertains; le plus vraisemblable est celui du germanique: v. isl. bauta « frapper, donner des coups », v. angl. bēatan, v. h. a. boz(z)an, etc., d'une racine *bhau-/bhū-.

futuō, -is, -uī, futūtum, -uere : foutre, avoir des relations avec une femme.

Dérivés : futūtor, -trīx (et fotrīx, Tabell. defix.), -tiō; cōnfutuō; dē-, ecfutūtus : épuisé par la débauche (cf. pour le sens du préfixe effētus). Mot vulgaire (satiriques, graffiti, priapées). Panroman (en partie avec géminée expressive *fut(u)ere?), cf. M. L. 3622; celtique : bret. fouzaff. Même formation que batuō.

Cf. irl. bot « penis » et v. isl. bøytill « membre génital du cheval »?

L'explication par la racine *bhū- (v. fuam) ne rend pas compte du caractère expressif du mot; sans doute à rapprocher de *fūtō « battre »; l'idée de futuere est souvent exprimée par un mot signifiant « frapper, heurer »; cf. gr. βινέω (βία?), κρούω, παίω, lat. molō, fr. vulg. « tirer un coup ».

nans les mots dérivés de l'indo-européen, lat. g repose sur un ancien *g, sans flottement. Mais le γ grec a servi en latin à noter la sourde k avec prononciation prépalaen latin propulation propulation is a ce, ci, et devant consonne. Le fait est d'origine Atrusque; mais il est curieux que, pour δ et β, il n'y ait rien de pareil. Or, d'autre part, on note que, dans les emprunts à des langues étrangères, comme gladius, guhernare, gummi, un g latin représente une sourde de la langue qui a fourni l'emprunt. Les remarques de M. Fohalle, Mél. Vendryes, p. 157 sqq., ne résolvent pas entièrement la question; v. Ernout, Aspects, p. 24 sqq. L'usage s'est maintenu, car, en roman, on trouve un flottement entre cattus (cf. chat) et *gattus (it. gatto): le gr. κόλπος a donné golfus, etc.; M. Scheuermeier. Einige Bezeichnungen f. d. Begriff « Hülle » in den rom. Alpendialekten (thèse de Zurich), Halle, 1920, a étudié

gabalium, -I n. : plante aromatique d'Arabie (Plin. 12 99).

la question de ces mots romans, p. 31 sqq.

gabalus, -I m. (et gabulum, Gloss.): gibet, potence. Synonyme de furca, sans doute d'origine celtique; cf. irl. gabul, gall. gafl. bret. gaol « fourche »; en germanique: v. norr. gafl « Gabel ». Déjà dans Varron; populaire. V. B. W. gable. M. L. 3624, *gabalaccos, qui est à l'origine du fr. jacelot.

gabata, -ae(gau-?) f.: écuelle, jatte. Attesté depuis Martial, populaire, sans doute d'origine étrangère (cf. ζάδατος, Hés., let gr. mod. γαδάθα; Isid., Or. 20, 4, 11, gauata... quasi cauati... sic et Graeci hace nuncupant; hêbr. kab), représenté en roman par gabata « jatte », d'où irl. gabat, M. L. 3625, et en germanique: v. h. a. gebiza; mais gauta « joue » semble être un autre mot, cf. M. L. 3706 a; B. W. sous joue. On a aussi à basse èpoque gauessa, v. Thes. s. u.

gaberina (gabarna; zaberna, édit de Diocl.; zabarra): arca, ubi uestes ponuntur aut quodlibet aliud (Gloss.). Cf. ital. giberna; M. L. 9586, zaberna.

gabinātus, -a, -um : portant l'ancien vêtement de Gabii (Nepotian. 1, 13), Gabino ritu cinctus.

gaesum (gē-), -ī n.: graue iaculum, P. F. 88, 5; telum Galliarum tenerum. Vergilius lib. VIII (661): Alpina coruscat | gaesa manu, Non. 555, 9. Mot emprunté au gaulois (cf. irl. gae, apparenté à v. h. a. gēr, gr. χαῖος, skr. héṣaḥ, déjaldans Varron et César; de là gaesātī: mercenaires gaulois armés du gaesum. Cf. cateia, etc.

gaeum (ge-), -ī n.:Înom de plante (la girossée ou la benoîte?) dans Pline 26, 37. Origine inconnue.

gagānus, -ī m. (ou mieux cagānus) : nom donné au roi des Huns (Greg. Tur., Franc. 4, 29). Le grec byzantin ^a χαγάνος. Mot turc? Cf. khan. gagātēs, -is m. : jais (Plin.). Emprunt au gr. γαγάτης (sc. λίθος), Μ. L. 3635.

*gaitanus, -a, -um (gaitanum) : qui sert à panser, pansement (Marc.). Sans doute gaulois ; v. Thes.

Îgāius, -ī m. : geai ; gāia, -ae f. : pie. Dénominations nouvelles et très tardives (Polemius Silvius, Orib. lat.) qui ont remplacé les noms anciens du geai, grāculus, et de la pie, pīca (v. ces mots). Identiques au cognomen Gāius (trisyllabique dans Lucil. 422, Catulle 10, 30. Martial et Stace; la scansion dissyllabique n'apparaît que dans Sidoine et Ausone), Gaīa, dont l'usage est ancien et panitalique : fal. kaios, etc., v. Vetter, Hdb., Wörterverzeichnis, à côté de Gāvius : fal. Cauio, Cauia, osa. [galavieis, etc. On s'est demandé si c'était le nom du geai qui avait été employé comme surnom, ou si c'était le contraire (la même question s'est posée pour le nom du brochet, lūcius, et pour Gracc(h)us); ou enfin si les deux mots, le nom commun et le nom propre, étaient indépendants (v. Niedermann, IF 26, 55 et 562: Anthropos XXXVII-XL, 1942-1945, p. 823 sqq., et Leumann, Thes. s. u., qui voit dans gāius une onomatopée). Gajus, gaja sont demeurés dans les langues romanes, cf. M. L. 3640; B. W. geai.

Dérivé?: gāiolus, -ī m.: mot de sens obscur qui chez Stace, Silu. 1, 6, 17, semble désigner un gâteau (en forme de geai?).

galaticor, -āris: vivre comme les Galates (Tert., Ieiu. 14).

galba, -ae m.: nom d'un chel des Suessiones, cf. Cés., B. G. 2, 4, 7; 13, 1; en latin, attesté comme surnom de la gens Sulpicia, dont le sens est déterminé par Suétone, Galb. 3: qui primus Sulpiciorum cognomen Galbae tulit cur aut unde traxerit ambigitur... [putant] nonnulli quod praepinguis fuerit uisus, quem galbam Galli uocent; uel contra quod tam exilis quam animalia quae in aesculis nascuntur, appellanturque galbae. — Galba signifie « le Gras », et l'épithète aurait servi à désigner une sorte de ver ou de larve, le « bombyx aesculi », sans doute en raison de sa forme rebondie (à moins qu'il n'y ait là deux mots distincts à l'origine et rapprochés par l'étymologie populaire). Peut-être galbulus « pomme de cyprès » (Varr.), d'après André, Lex., s. u. Cf. v. isl. kalf « mollet » (angl. calf)? Mot populaire.

galbanum, -I (galbanus, tardif) n.: résine produite par une plante ombellifère de Syrie. Emprunt dont la forme a pu être influencée par galbus; le grec a χαλδάνη et l'hêbreu helb'nāh.

Dérivé: galbaneus. Attesté depuis Virgile. Le mot, dont l'a intérieur n'a pas subi l'apophonie, a dû être emprunté assez tard; il appartient à la langue médicale.